TABLEAU

DE

PARIS.

TOME VI.

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

Nemo omnes, neminem omnes fefellerunt.

TOME VI.



A AMSTERDAM.

1783.





TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE CCCCLV.

Décrotteurs.

On fait que Paris fe nommoit jadis *Lutetia*, *Ville de boue;* mais on ne fait pas au jufte à quelle époque l'induftrie enfanta l'*art du décrotteur*, fi néceffaire de nos jours dans cette fale & grande ville. On a beau marcher fur la pointe du pied, l'adreffe & la vigilance ne garantiffent point des éclabouffures. Souvent même le balai qui nettoie le pavé fait jaillir des mouches fur un bas blanc. L'utile décrotteur vous tend au coin de chaque rue une broffe officieufe, une

main prompte ; il vous met en état de vous présenter chez les hommes en place & chez les dames ; car on passera bien avec l'habit un peu râpé, le linge commun, le mince accommodage ; mais il ne faut pas arriver crotté, fût-on poëte.

C'est sur le Pont-Neuf qu'est la grande manufacture ; on y est mieux décrotté, on y est plus à son aise ; & les voitures qui défilent sans cesse, n'interrompent point l'ouvrage. La célérité, la propreté distinguent ces décrotteurs-là ; ils sont réputés maîtres ; ailleurs vous risquez de rencontrer un apprenti ignare, à qui vous confiez votre jambe, & qui prenant le polissoir au lieu de la vergette, étend sur un bas de soie blanc, une cire noire & gluante que la plus habile blanchisseuse ne pourra effacer. Quel désastre pour celui qui n'a que cette paire de bas de soie blancs, & qui est invité à dîner chez une duchesse, pour lui lire ensuite une petite comédie, ou un poëme érotique !

Auteurs qui craignez ces revers, ne vous adressez qu'aux maîtres-décrotteurs du Pont-Neuf. S'il pleut, ou si

le soleil est ardent, on vous mettra un parasol en main, & vous conserverez votre frisure poudrée, agrément que vous préférez encore à la chaussure.

Les décrotteurs sont libres ; ils ne paient rien au Roi. Dès qu'ils ont acheté une selette & deux brosses, ils peuvent exercer par-tout leur talent, qui leur appartient en propre : avantage très-rare à Paris.

Souvent celui qui sait parler & écrire, ne peut ni écrire ni parler au barreau ; des usages tyranniques enchaînent le talent. Point de *stage* chez les décrotteurs ; ils ne demeurent point les bras croisés à voir travailler leurs camarades ; ils prennent la brosse & ils disent comme ce peintre célebre : *Et moi je décrotte aussi.*

Point de jalousie parmi eux. Vous appelez un décrotteur : quatre ou cinq accourent la selette à la main, & dans leur zele la poussent un peu rudement contre votre jambe. Vous faites un choix, & les autres s'en vont gaiement & sans murmurer. Le fort ne bat pas le foible ; l'habile ne cherche pas à détruire ou à ridiculiser son confrere. Voit-on la même égalité dans les illus-

tres académies & autres ſynodes du royaume ?

Les honoraires de la broſſe ſont fixés ; & plût à Dieu que ceux des ſecrétaires de rapporteurs le fuſſent auſſi. Point de fraude, point de monopole chez ces Savoyards vagans. De temps immémorial, dans toutes les ſaiſons, à la porte des ſpectacles ou ailleurs, quelles que ſoient les variations des comeſtibles ou le hauſſement des monnoies, on paie invariablement *deux liards* pour ſe faire ôter la crotte des bas & des ſouliers.

Ces décrotteurs ſont bons citoyens ; leur empreſſement à crier *vive le roi*, met ſouvent en train le peuple qui étoit froid & diſtrait ; & ils ne ſe ſervent jamais de *cire angloiſe*, à cauſe de l'épithete. Ils aiment mieux délayer de la ſuie de cheminée dans de l'huile ; ce qui fait que de jolies dames, montant en voiture avec des décrottés de cette eſpece, ont leurs jupons blancs tout tachés & d'une maniere ineffaçable. Les femmes qui ne ſe mêlent guere d'inimitiés nationales, devroient recommander à tous leurs ſuivans la *cire angloiſe qui ne tache point*.

A la convalescence de Louis XV, lorsque tout Paris, dans la convulsion de la joie, remercioit le ciel de lui avoir rendu son précieux monarque, un décrotteur voulant partager l'alégresse publique, acheta une chandelle, la coupa en quatre & en illumina les quatre coins de sa sellette, *le seul espace qui fût à lui*. Un autre décrotta *gratis* lorsque les comédiens donnoient *gratis* une représentation de Cinna, & que l'hôtel-de-ville dans sa munificence jetoit des pains *gratis* à la tête du peuple.

Chassé, acteur de l'opéra, se faisant un jour décrotter, (car les acteurs de l'opéra n'ont point de voiture, cela appartient seulement aux actrices,) la besogne faite, le décrotteur ne voulut rien recevoir. *Pourquoi donc ?* lui dit Chassé. — *Entre confreres il ne faut rien prendre ; je fais les monstres à l'opéra comme vous faites les rois.* Voyez ce drôle qui mettoit sur la même ligne son rôle de *monstre* avec le rôle d'un *Agamemnon !*

Si des décrotteurs animent les *monstres*, ils font aussi les *dieux* voltigeans & descendans de l'Olympe. Quand un dieu ailé doit franchir l'espace des airs, &

que l'on craint que le célebre acteur ne se rompe le cou, on habille un décrotteur, on lui donne un vêtement semblable à celui du dieu ; il traverse le théâtre sur la corde horizontalement tendue ; l'œil est trompé & l'acteur sort de la coulisse sans avoir exposé au jeu d'une poulie son existence chantante.

Enfin, les décrotteurs, toujours modestes & toujours utiles, ont, sans le savoir, rendu depuis peu un service essentiel au public. Lors de la construction de la nouvelle salle de l'opéra sur les boulevards, il s'agissoit de constater sa solidité. Pour en faire l'essai, on invita tous les décrotteurs & Savoyards de Paris, qui avertirent leurs connoissances. Ils remplirent les loges, l'orchestre, l'amphithéâtre ; ils foulerent les escaliers, les foyers, les coulisses, les corridors, d'un pied non-léger ; c'est ce qu'on vouloit. Quand on vit que la salle tenoit bon, le lendemain le beau monde, paré, parfumé, vint s'y asseoir avec sécurité.

On appelle cela *essayer une salle.* Or sans les décrotteurs, vous qui l'aviez bâtie, & vous si consommés en prudence, si intelligens en moyens, dites,

comment auriez-vous fait pour raſſurer le beau monde ſur la chute problématique de l'édifice? Mais les décrotteurs aiment à viſiter *gratis* une ſalle d'opéra, ſur-tout quand elle eſt neuve. Vous leur en avez ouvert les portes ſans les faire payer, & Dieu voulut que leur admiration ne leur coûtât rien ce jour-là. Que direz-vous, races futures, de la profonde invention de notre ſiecle, pour prouver à la cour & à la ville qu'une ſalle ne culbutera point?

CHAPITRE CCCCLVI.

Gouvernante.

SE marier n'eſt pas choſe aiſée à Paris, ſur-tout pour un homme entre deux âges & d'une fortune médiocre. Sans parler de l'indépendance à laquelle toutes les femmes prétendent, il en coûte infiniment pour entretenir une femme & fournir aux beſoins, aux fantaiſies que la mode amene chaque jour. Ceux qui ne ſont pas aſſez riches, ou qui ſont économes, ou qui veulent conſerver leur liberté, prennent une gouvernante,

c'eſt-à-dire, une concubine, qui ne paroît point ou très-peu, & qui, bornée aux travaux domeſtiques, prend ſoin de la table & du ménage, & mange avec le maître lorſqu'il eſt ſeul.

Rien de plus commun à Paris que cet arrangement, depuis que les femmes ont contracté le goût effréné de la parure & de la diſſipation. On en voit dans l'ordre de la bourgeoiſie dédaigner les ſoins de l'intérieur de la maiſon, les abandonner à des valets, frémir au ſeul nom de cuiſine, & dire à leurs maris qu'elles ne leur ont pas apporté *quarante mille francs* pour avoir ſoin du linge. Or vous ſaurez que cette dot de quarante mille francs rend une petite bourgeoiſe impertinente, & fait qu'elle compte avec ſa marchande de mode, mais jamais avec ſon boucher.

L'épouſe d'un maréchal de France, d'un premier préſident, peuvent fort bien être leur compagne: mais il faut néceſſairement que celle d'un marchand, d'un commis, d'un artiſan ſoit un peu la ſervante de ſon mari.

Fiere de ſa dot, la bourgeoiſe, faiſant dreſſer ſon contrat de mariage ſur le même modele que celui d'un prince

ou d'un duc, & apprenant que les princeſſes & ducheſſes n'obéiſſoient pas toujours à leurs auguſtes époux, n'a pas voulu de la ſoumiſſion. Le contrat rend exigeante & hautaine celle qui étant fille tenoit les yeux baiſſés & parloit d'un ton doux; la diſcorde & le déſordre s'établiſſent au lieu où la ſubordination auroit dû régner; & comme le nœud eſt indiſſoluble, le mal eſt ſans remede (1).

Quand les hommes ont vu ce renverſement de l'ordre naturel, ils ont redouté le mariage, comme un lien qui n'enchaînoit, pour ainſi dire, qu'eux ſeuls. Ils ont cherché des femmes qui ſuſſent obéir & ſe charger des détails domeſtiques pour leſquels elles ſont faites. Celui qui a trouvé une gouvernante intelligente & d'une humeur douce, vit en paix. Ce qui conſtitue le bien-être & la douceur de la vie, c'eſt un aſſemblage de petits ſoins toujours renouvelés, qui, pris en particulier, ne ſont

(1) En 1769, la tournelle criminelle du parlement de Paris prononça ſur vingt-neuf procès pour crime de poiſon ou d'aſſaſſinats entre maris & femmes. Aucune concubine ne fut accuſée de pareilles atrocités.

rien, & qui rassemblés, forment une suite d'agrémens. Ces légers offices entrent pour beaucoup dans le bonheur dont la base est le calme & le repos. Voilà pourquoi telle femme qui paroît laide & fastidieuse fait la félicité complete d'un homme qui la préfere à toute autre, parce qu'à chaque heure il voit naître un petit service qui produit un petit plaisir : or les petits plaisirs n'ont pas l'inconvénient des grands qui épuisent ; ils délectent & ne fatiguent pas.

L'homme de lettres valétudinaire, l'homme du monde qui se trouve seul, l'ecclésiastique que son état isole, se remettent entre les mains d'une gouvernante. Celle-ci, d'ordinaire souple & adroite, prend de l'ascendant sur l'esprit de son maître, qui paie par sa complaisance les bons offices qu'il en reçoit. Quelques-unes abusant de leurs droits ont amené leurs maîtres à les épouser ; d'autres ont dicté le testament, & ce n'est pas peu de chose que d'être la gouvernante d'un vieillard riche ; les neveux qui la détestent & la craignent lui font la cour, chacun d'eux sollicite ses recommandations ; l'oncle meurt, elle se retire avec une bonne rente &

ſes épargnes, & les laiſſe ſe diſputer l'héritage.

Quand les lois ne peuvent plus ſervir de frein aux mœurs, elles doivent les ſuivre & changer peu à peu comme elles. Il y avoit autrefois des concubines qui formoient un état mixte; il a été ſupprimé mal-à-propos; il renaît, parce qu'il eſt néceſſairement lié à une grande population. Il eſt impoſſible que le même contrat ſoit fait également pour tous les états, pour toutes les conditions. L'indiſſolubilité du mariage entraîne des inconvéniens ſans nombre, & la ſéparation que les tribunaux établiſſent eſt plus dangereuſe que le divorce, en ce qu'elle laiſſe deux êtres iſolés. Tout enfin néceſſite un changement dans cette partie de notre légiſlation, pour l'intérêt de la religion & de l'état. Il ne dépend que du ſouverain de modifier à cet égard nos lois politiques.

En attendant jugeons avec équité: ſi ces femmes n'ont point de rang dans la ſociété, le mépris ne doit pas être leur partage. Gardons ce ſentiment pour les femmes livrées au vice, & accordons notre pitié & notre indulgence à celles

que les circonſtances ont amenées à un état qu'il eſt encore poſſible à elles d'anoblir. Il ne faut point careſſer le vice ; mais il ne faut pas décourager la foibleſſe, ni la traiter comme le crime. Ne vaut-il pas mieux lui montrer qu'elle peut encore prétendre à l'eſtime des hommes & à l'eſtime d'elle-même, en effaçant ſa faute par des vertus ? car la foibleſſe n'étouffe pas les qualités de l'ame.

Plus d'une gouvernante a ſu ſe rendre eſtimable dans ſon emploi ; celle de Jean-Jacques Rouſſeau, devenue enſuite la femme de ce grand homme, avoit acheté le ſingulier aſcendant qu'elle avoit ſur lui par des ſoins infatigables, & une patience à toute épreuve. Seroit-ce donc que les hommes qui ont le génie en partage, ſont deſtinés à être gouvernés par des femmes qui ſemblent n'avoir rien de commun avec eux ?



CHAPITRE CCCCLVII.

Peintres en Portraits.

Ils sont les plus occupés ; car l'amour-propre le veut ainsi. Après s'être regardé au miroir, on veut se voir sur la toile. Qui se voit même au miroir tel qu'il est ? qui ne s'embellit pas dans un coup d'œil particulier à lui-même ? La physionomie du sot n'est pas sotte à ses propres yeux. Il pourra faire l'aveu de sa sottise, jamais il ne dira : J'ai les yeux bêtes. Ils peignent en miniature, en émail ; ils prodiguent toujours des coups de graces en faveur des femmes ; les hommes même aiment à être flattés.

Les femmes se font peindre fréquemment ; elles vont chez leurs peintres ; & l'épouse de l'artiste qui fait vivre, sait qui doit se trouver là pour donner des conseils & diriger le pinceau qui éternisera la beauté. Quand l'œil du peintre ne peut pas tout détailler, il faut un appréciateur. Il ne manque jamais de donner son avis, parce que le vrai jour de la beauté, dit-il, dépend encore de l'œil qui sait l'apprécier.

Le peintre avoue qu'il n'a pas le coup-d'œil aussi fin que l'appréciateur ; il adopte toutes ses remarques avec une attentive complaisance. Telle femme est trois mois à se faire peindre. Mais on aime tellement les beaux arts, qu'on ne peut se détacher de l'attelier où brille le savant pinceau. D'ailleurs les appartemens voisins sont meublés avec un goût & un art infini ; aucun dégagement n'y manque. L'appréciateur entre & sort à propos. Le peintre est homme d'esprit encore, & sa femme est charmante. Le moyen qu'une femme qui aime la peinture à la folie, ne prolonge, ne multiplie les séances, jusqu'à ce que le portrait soit assez ressemblant, pour qu'il puisse être offert à son époux. Oh, que la physionomie doit être animée & satisfaite !

Une femme en faisant ce don s'écria avec une naïveté très-remarquable : *En vérité, mon cher, ce n'est point la copie que je vous donne.*

Pour le commun bourgeois, il fait venir le peintre chez lui ; il appelle le premier qu'on lui enseigne. Il ne manque pas d'être présent, lorsque le pinceau vulgaire défigure sa femme à bon

marché : il lui ſourit niaiſement pour mettre en jeu toutes ſes graces. La femme minaude, & le peintre la fait plus laide & plus grimaciere qu'elle ne l'eſt réellement.

Le portrait achevé, le mari prend la place de ſa femme à ſa recommandation, & fait peindre ſon large viſage avec ſa plus belle perruque. Cette rare figure doit orner un braſſelet que ſa femme portera toute ſa vie. Rien de plus mal peint ; la gaucherie du pinceau ſurpaſſe encore celle de l'époux. Les deux portraits manqués, quoiqu'ils ne ſoient pas exempts de reſſemblance, n'en feront pas moins offerts à l'admiration de toute la famille & de tous ceux qui fréquentent la maiſon ; & ces burleſques effigies feront l'époque du plus haut degré de l'affection maritale. Le peintre eſt quelquefois témoin du tranſport que ſon ouvrage excite, & il s'en applaudit : on mouille de larmes ſa peinture chargée & enluminée, que le couple attendri baiſe & prend pour un chef-d'œuvre. La femme grimace ſur la boîte du mari, & le mari fait la moue ſur le riche braſſelet de ſa femme. Il eſt des inſtans dans le ménage où la reſſemblance devient exacte.

Une foule de barbouilleurs vivent de leurs pinceaux ignares, mais qui sont assortis à une classe nombreuse ; ils peignent comme certains perruquiers coiffent. Mais tout cela passe, & la tête mal peinte & mal coiffée n'en sera pas moins transmise aux générations futures ; car chez la bourgeoise le mauvais pinceau peut encore prétendre aux honneurs de l'immortalité.

CHAPITRE CCCCLVIII.

Joueurs d'instrumens.

Louis XIII eut toutes les peines du monde à composer un médiocre orchestre. Un violon étoit alors un être rare. Il ne faisoit pas néanmoins aller une symphonie à coups de nerf de bœuf, ainsi que le pratiquoit le czar Pierre : mais celui qui battoit la mesure, avertissoit tous les symphonistes de l'arrivée de l'*ut*. Aujourd'hui les musiciens sont par-tout. Des chanteurs & des cantatrices montés sur des treteaux, chantent dans les cafés des ariettes burlesques, & des airs de l'opéra-comique ; on

on y exécute facilement de bonnes symphonies. Un garçon tailleur, en prenant son verre de liqueur, y jouit d'un concert que n'ont point eu soixante rois de France.

Les talens pour la musique sont devenus si communs, que la même main qui tient l'archet vous tend une tasse suppliante ; on y jette quelques pieces de monnoie ; la cantatrice, après avoir prodigué les charmes de sa voix, devient quêteuse ; l'art est un peu avili par ces quêtes publiques ; c'est que nos yeux n'y étoient pas encore accoutumés : il n'est pas juste néanmoins qu'on vous donne un joli concert pour rien ; tout se paie à Paris, jusqu'au son qui s'envole des instrumens.

Tel oisif auditeur en profite ; il n'a pas le sou dans sa poche, & il s'assied dans ce café, s'y chauffe, entend de la musique toute l'après-dînée, & ne sort de cet asile qu'à onze heures du soir ; quand le garçon l'avertit qu'on n'y couche point. Jamais le maître de ces maisons vitrées ne lui reprochera d'y venir occuper une place éternellement gratuite : il sera toute l'année régalé de musique & chauffé, sans rien débourser ;

ſon oreille jouira plus que ſon eſtomac, & la ſymphonie lui tiendra lieu de ſouper. Tout cafetier des boulevarts fait *un don gratuit* de ſon poêle, de ſes chaiſes & de ſon orcheſtre à une infinité de gens qui, ſoit pareſſe, ſoit déſœuvrement, végetent dans une oiſiveté abſolue.

L'habitude confirme encore cette vie inactive, & l'on voit diſtinctement, en parcourant les cafés, combien il y a d'hommes qui ont le travail en horreur, & pour qui les jours ſont d'une longueur aſſommante. Ils ſemblent tous, dans cette inertie, préluder au calme du trépas, & chérir le repos encore plus que la vie. Quand ils expirent, ces gens-là ne ſemblent pas mourir, mais ceſſer ſeulement d'aller au café.

CHAPITRE CCCCLIX.

Curés.

Ils ont une réputation de probité qui, en général, eſt bien fondée. Ils ſont toujours plus éclairés & moins fanatiques que les prêtres qu'ils ont ſous leurs ordres. Leur ambition eſt à-peu-

près satisfaite par la place inamovible qu'ils ont obtenue ; conséquemment ils deviennent calmes & modérés. On peut les considérer, chacun dans leur paroisse, comme de petits évêques, surtout quand elles sont considérables.

Mais il y a une très-grande inégalité, & dans l'étendue, & dans la rétribution. Le vaste faubourg Saint-Antoine n'a qu'une paroisse, ainsi que le faubourg Saint-Germain ; & dans la Cité, quatre ou cinq paroisses sont adossées l'une à l'autre, & telle maison appartient à deux patrons différens.

Le clergé des grandes paroisses me paroît trop nombreux ; c'est un régiment en surplis. Que font tous ces prêtres ? Ils portent des cierges aux convois ; ils figurent dans les grand'-messes ; ils alongent les processions. Il y a trop de prêtres pour ces cérémonies, d'ailleurs superflues, ainsi qu'il y a trop de commis dans les bureaux. On pourroit réduire au quart le clergé de ces paroisses ; mais comme il forme une espece de cour auprès du pasteur, & que celui-ci est flatté de se voir environné de cette milice sacerdotale, il ne sera jamais d'avis qu'on la diminue.

Tous ces prêtres habitués vivent comme des séculiers. Ils habitent des maisons bourgeoises peuplées de femmes & de filles; ils les confessent, les disposent à la premiere communion, à la confirmation. Ils se glissent dans les sociétés, & point de maison qui ne voie le soir le prêtre de paroisse faire sa partie de quadrille avec ceux qui ont entendu sa messe le matin.

Le curé fait une infinité de choses secretes par le moyen de ses prêtres courtisans, qui ont toujours l'œil ouvert & l'oreille attentive, pour servir les intérêts de l'église.

Les aumônes que la charité répand sur l'indigence, passent ordinairement par leurs mains, & leur présence est un signal de joie pour les malheureux.

Sur les grandes paroisses c'est un prêtre subalterne qui est chargé de ces fonctions augustes; mais il ne s'en acquitte point avec la douceur, la compassion & la grace qu'y mettroit le pasteur lui-même.

Depuis l'affaire du refus des sacremens, maintenant à peu près assoupie, les curés de Paris se sont comportés avec beaucoup de prudence & de circonspection.

Comme toutes les cures ſont à la nomination de l'archevêque, jugez de l'empire que celui-ci a ſur tous les vicaires, ſous-vicaires, &c. Ils feignent d'adopter ſes ſentimens; ils s'agitent, ils poſtulent; ils intriguent charitablement; c'eſt à qui viendra révéler un fait myſtérieux. Une fois nommé, le curé affermi dans ſa place qui ne peut lui être ôtée, reprend ſon avis, & barre celui de l'archevêque tant qu'il lui plaît.

Un curé nommé *Chapeau*, tenant la place inamovible, tourna ſubitement caſaque à feu Chriſtophe de Beaumont, qui l'avoit régardé comme ſon bras droit; ce qui fit dire aux plaiſans, que l'archevêque avoit perdu ſon chapeau. Feu Chriſtophe de Beaumont n'admettoit point à ſa table les curés de Paris, afin d'établir entre eux & lui une certaine diſtance.

Un homme vertueux peut faire beaucoup de bien dans cette place quand il le veut, & pluſieurs veulent le bien; ils n'ont qu'à demander avec perſévérance, & ils obtiennent. Languet, curé de Saint-Sulpice, obtint des ſommes conſidérables & ſans peine, pour la conſtruction de ſon égliſe. Il ſupplioit & perſonne n'oſoit le refuſer.

Dans un fiecle où l'on a fecoué le joug de plufieurs pratiques religieufes, ils doivent être plus embarraffés que ne l'étoient leurs devanciers; ils ont befoin de beaucoup plus d'art pour ménager les efprits. Il fe trouve des cas difficiles, où il faut favoir paffer à côté de l'incrédule fans le heurter & fans choquer la dévotion des ames foibles.

Ils diffimulent leur mécontentement; & fe renferment dans un filence prudent. Ils font même les premiers à étouffer les fcandales, au lieu d'en pourfuivre la punition. Auffi tranquilles qu'ils étoient turbulens du temps de la ligue, ils ont adopté des idées de paix: la douceur caractérife leurs actions, & l'amertume n'eft plus fur leurs levres. Ils n'ont pas la hauteur des évêques; & plus populaires, ils favent à la fois confoler & fecourir leurs paroiffiens. Ils verfent le baume fur plufieurs plaies fecretes qu'eux feuls connoiffent. Ils tolerent des abus qu'ils ne peuvent plus empêcher, & entrent dans les idées de la police, parce qu'ils fentent que les préceptes religieux ne peuvent pas s'oppofer à la tolérance civile.

La concorde n'eft jamais parfaite entre

le curé & les marguilliers; la fabrique le contredit toujours un peu : mais cette discorde intestine entretient les droits respectifs, & empêche que le curé & son clergé ne prennent une trop grande prépondérance, dont plusieurs parties de l'administration auroient peut-être à souffrir.

CHAPITRE CCCCLX.

Émeutes.

UNE émeute qui dégénéreroit en sédition, est devenue moralement impossible. La surveillance de la police, les régimens des Gardes Suisses & Françoises, casernés & tout prêts à marcher; la Maison du Roi, les villes de guerre dont Paris est environné, sans compter un nombre immense d'hommes attachés aux intérêts de la cour, tout semble propre à réprimer à jamais l'apparence d'un soulevement sérieux.

Dans l'espace de plus de cinquante années, on n'a vu à Paris que deux émeutes promptement dissipées. La ville a été généralement tranquille depuis le

temps de la fronde. Les maréchaussées répandues de toutes parts, les troupes qui cerclent l'Isle-de-France, l'impossibilité du ralliement pour les séditieux, tout maintiendra un calme qui devient d'autant plus assuré qu'il dure depuis long-temps.

Il est défendu aux paysans de s'assembler en nombre; & où iroient-ils? que feroient-ils, en les supposant furieux? La maréchaussée les environne; après la maréchaussée sont les régimens; après les régimens arriveroient les armées.

Si le Parisien, qui a des momens d'effervescence, se mutinoit, on le fermeroit bientôt dans la cage immense qu'il habite; on lui refuseroit du grain, & quand il n'y auroit plus rien dans la mangeoire, il seroit bientôt réduit à demander pardon & miséricorde.

Le chancelier Meaupou a marché avec une foible escorte au palais de la justice, pour y établir un parlement de sa façon, sur les débris de l'ancien parlement. Il savoit bien que personne ne bougeroit : ce ne fut qu'un spectacle, malgré l'étonnement & l'indignation publique, & il s'en retourna calme & triomphant.

Une escouade du guet dissipe, souvent sans peine, des pelottons de cinq à six cents hommes, qui paroissent d'abord fort échauffés, mais qui se fondent en un clin-d'œil, quand les soldats ont distribué quelques bourrades ou gantelé deux ou trois mutins.

Le principe d'une sédition, en la supposant universelle, seroit bientôt connu & étouffé, & Paris est à l'abri de l'alarme & de la terreur que Georges Gordon jeta dans Londres derniérement.

Au spectacle même, lorsque les flots du parterre se passionnent vivement pour ou contre tel hémistiche, qu'on en veut aux gestes de tel acteur, la garde fait taire la bruyante assemblée, prend le parti du mauvais poëte ou du plat comédien, & après quelques clameurs, la raison du fusil devient la meilleure.

La sédition excitée à Londres par lord Gordon, a donc paru comme un rêve aux Parisiens; & quand ils ont appris que dans ce désordre il y avoit encore une espece de retenue, qu'on brûloit telle maison & qu'on épargnoit la maison voisine, ils s'étonnoient encore plus; car s'ils franchissoient eux

certaines bornes, ils feroient capables de plus grands excès.

L'habitant de Londres, dans une fédition, garde encore fon fang froid, commande à fa fureur, & la dirige fur tel ou tel point, ne paffant point la ligne qu'il s'eft prefcrite, & dont il peut fe rendre compte à lui-même.

Mais fi l'on abandonnoit le peuple de Paris à fon premier tranfport, s'il ne fentoit plus derriere lui le guet à pied & à cheval, le commiffaire & l'exempt, il ne mettroit aucune mefure dans fon défordre; la populace délivrée du frein auquel elle eft accoutumée, s'abandonneroit à des violences d'autant plus cruelles, qu'elle ne fauroit elle-même où s'arrêter.

C'eft peut-être parce que les émeutes font rares à Paris, qu'une émeute férieufe (fi toutefois elle pouvoit avoir lieu) deviendroit d'une conféquence alarmante.

Si néanmoins elle arrivoit; une grande prudence dans le premier moment, une modération abfolue, éviter de répandre une goutte de fang, & je foutiens que la chaleur de la populace s'évaporeroit d'elle-même. C'eft ce qu'ont fenti les

magiſtrats dans les deux dernieres émeutes ; & cette impaſſibilité, très-bien raiſonnée, a empêché que la commotion ne s'étendît plus loin.

Cette liberté dont jouit le peuple de Londres, qui ſe ſouleve preſque à volonté, eſt importune & dangereuſe ; mais de ce peuple turbulent & qui démolit les maiſons, on tire des ſoldats & des matelots intrépides, accoutumés à ne rien craindre. Endormez ce peuple ſous la férule d'une police chatouilleuſe, il ne ſaura plus ſe battre ; & l'Angleterre perdra ce nerf & cette énergie qui tiennent à des idées de licence.

Il ſera toujours difficile d'avoir tout à la fois un peuple très-aguerri dans les combats, & très-ſoumis dans l'enceinte des villes.

Lui laiſſer cette portion d'audace qui releve ſon caractere, ſans qu'il puiſſe ſe porter à des excès attentatoires à l'autorité, voilà le chef-d'œuvre de la politique. Nous n'avons pas encore ſu mettre dans la balance ce que valoit quelquefois, & dans des criſes importantes, l'inſolence ou la fierté du peuple. Et quelle diſtance entre une émeute & une rebellion ?

Chaque génération, politiquement parlant, pourroit avoir ses fêtes saturnales, & sans un grand danger. Le courage national tient peut-être à quelques vitres cassées de temps en temps, à quelques exempts fustigés, à quelques pommes cuites, jetées à la tête d'hommes en robe. Mais qui a étudié certaines relations invisibles, qui a calculé combien une police trop inquiete & trop réprimante abâtardissoit une foule d'esprits & de caracteres ?

CHAPITRE CCCCLXI.

Le Diacre Pâris.

PENDANT son vivant il ne se douta guere du genre de célébrité qu'il obtiendroit après sa mort. Le parti des Jansénistes voulut à toute force en faire un saint, & ils allerent en foule grimacer & convulsionner sur son tombeau. L'enthousiasme communiqué au peuple auroit eu des suites, sans l'aurore de la philosophie qui dissipa ces extravagances, ridiculisa les novateurs & le thaumaturge, & servit le gouvernement

assez inquiet sur cette épidémie morale. Les esprits échauffés, avec les noms de religion & de miracle, auroient pû aller loin, tant le délire devenoit universel. Une princesse douairiere, que l'âge avoit rendue aveugle, acheta pour mille écus les vieilles culottes du diacre, pour s'en frotter les yeux. Mais il y eût quelque chose de plus étonnant encore; ce fut un gros livre in-4.° avec figures, contenant le recueil des miracles prétendus de l'abbé Pâris. Ce livre d'un M. de Mongeron, est excellent en son espece; c'est-à-dire, pour humilier l'esprit humain, & l'avertir des écarts dans lesquels il est toujours prêt à tomber.

Les mêmes enthousiastes ont continué leurs convulsions clandestinement; ils ont eu recours à des prestiges fort étonnans, il faut l'avouer; & si la raison n'étoit pas toujours au-dessus du rapport trompeur des sens, on seroit tenté de croire qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans ces épreuves; mais ces épreuves avoient un caractere bizarre: recevoir des coups de bûche, des coups d'épée, rôtir à la broche, se pendre en croix, c'étoit ainsi que ces illuminés annonçoient leur mission. Plusieurs

crurent, ne pouvant combattre ce qu'ils avoient vu : mais quelle secte n'a pas eu ses prodiges ou prestiges fondés sur des secrets particuliers, ou sur la force extrême de l'imagination ?

Pascal eût-il deviné que la secte dont il avoit embrassé les idées, finiroit par donner un spectacle de convulsionnaires ? Mais si je ne me trompe, il avoit un peu de leur physionomie.

Pascal étoit un bon écrivain, précis & nerveux ; il avoit du génie pour les mathématiques : mais c'étoit d'ailleurs un de ces foux sérieux, un de ces maniaques qui poussent leurs raisonnemens à l'extrême. Il se félicitoit d'être malade, parce qu'il connoissoit, disoit-il, les dangers de la santé, & parce que la maladie étoit l'état naturel d'un chrétien ; & qu'on étoit là, comme on devroit toujours être, exempt de toutes les passions qui travaillent l'homme qui se porte bien. Il avoit un soin très-grand (dans la vue de renoncer à tous plaisirs) de ne point goûter ce qu'il mangeoit. Il portoit une ceinture de fer, pleine de pointes ; & quand il prenoit quelque plaisir à la conversation, alors il pressoit sa ceinture & redoubloit.

la violence des piqûres, afin de détourner ſon ame de ce qui pouvoit lui être agréable. Il ſe mettoit dans une grande colere quand on lui diſoit qu'on avoit rencontré une belle femme : ce ſeul mot faiſoit pécher, diſoit-il. Jamais, par humilité, il n'a prononcé, *j'ai dit, j'ai fait.* Il atteſtoit que réſiſter à l'ordre du roi (quel qu'il fût) c'étoit réſiſter viſiblement à l'ordre de Dieu, & que la puiſſance du monarque étoit *une participation de la puiſſance divine.* Pour cette derniere extravagance, elle étoit plus que bizarre. Il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit, parce qu'un cœur ne devoit être qu'à Dieu ſeul, & que c'étoit lui faire un larcin que de montrer quelque attachement pour autrui : par conſéquent, il ne vouloit point qu'on l'aimât. Après de telles idées, il n'eſt pas étonnant qu'il apperçût un abyme à ſes côtés. Ainſi, la folie touche au génie : une tenſion trop forte dans quelques fibres du cerveau brouille les images, & les raiſonnemens s'en reſſentent ; ils deviennent des objets de dériſion pour une tête bien moins pénétrante, mais auſſi beaucoup plus ſaine.

CHAPITRE CCCCLXII.

Roué.

C'EST un mot créé par l'*extrêmement* bonne compagnie, ainſi qu'elle s'intitule elle-même. Mais comment a-t-elle pu adopter une expreſſion qui réveille une idée de crime & de ſupplice, & l'appliquer ſi légérement? On va juſqu'à dire un aimable roué. Qu'eſt-ce donc qu'un *roué aimable?* demandera un étranger qui croit ſavoir la langue françoiſe. C'eſt un homme du monde, qui n'a ni vertus ni principes; mais qui donne à ſes vices des dehors ſéduiſans, qui les anoblit à force de grace & d'eſprit. Voilà donc une idée complexe qui a donné lieu à un terme nouveau : *Tous les roués*, dit-on, *ne ſont pas ſur la roue.*

On dit d'un homme en place qui ſe permet tout, *c'eſt un grand roué:* ſon effronterie, ſon audace juſtifieront ſes vices & ſon ambition : s'il triomphe, s'il abat ſes rivaux, il porte l'épithete honorable ; s'il ſuccombe, on la lui retranche.

Si

Si les étrangers s'étonnent qu'un pareil mot ait pu se naturaliser dans notre langue, qu'ils apprennent que de détestables plaisanteries, des plaisanteries de bourreaux, ont circulé long-temps & circulent encore dans toutes les bouches.

Un abbé fut pendu, il y a trente ans, pour de faux billets de banque : le malheureux, au pied de la potence, s'accrochoit à l'échelle ; le bourreau lui dit : *Allons, montez donc, Monsieur l'abbé ; vous faites l'enfant.* Tout Paris a répété ce mot affreux.

Un ivrogne sort d'un cabaret, place de Greve. On avoit fait une exécution ; il étoit nuit ; le patient hurloit sur la roue, la douleur lui arrachoit des juremens & des imprécations. L'ivrogne levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, & dit tout haut : *Ce n'est pas tout que d'être roué, il faut encore être poli.* Paris s'amouracha de ce mot insensé ; il fit fortune dans tous les cercles.

Lors du supplice de Damiens, un académicien fendit la presse avec beaucoup d'efforts, pour voir de plus près les tortures ingénieuses des bourreaux ;

le maître exécuteur, dit des hautes-œuvres, l'apperçut; il dit: *Laissez passer monsieur, c'est un amateur.* Encore un mot qu'on cite en riant, & à tous propos.

Madame du Châtelet voyant M. de Voltaire triste, & ne disant mot depuis plusieurs jours, dit à la compagnie, qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir: *Vous ne le devineriez pas, mais je le sais. Depuis trois semaines on ne s'entretient dans Paris que de l'exécution de ce fameux voleur, mort avec tant de fermeté; cela ennuie M. de Voltaire, à qui l'on ne parle plus de sa tragédie; il est jaloux du roué.*

Il faudra donc que l'académie françoise admette ce mot dans son dictionnaire, comme un des termes les plus familiers à cette bonne compagnie, qui veut donner le ton à toute l'Europe: c'est une gentillesse que l'on se prête & que l'on se rend. Les mots *traître, perfide, méchant*, ont pâli; on n'ose point dire de prime-abord, C'est un scélérat; le terme paroîtroit trop fort: on dit, *C'est un roué;* & chacun apperçoit les vices brillans & les vices voilés de celui dont on parle.

O peuple François, si ces preux & loyaux chevaliers vos ancêtres revenoient au monde, que diroient-ils en voyant leurs petits-fils employer ce langage ?

Ainsi les expressions deviennent outrées à mesure que la sensibilité s'émousse. Mais comment nos voisins, qui n'ont pas ces brillantes idées, traduiront-ils ce mot ?

Que diront-ils encore, lorsqu'ils apprendront que l'on cite comme un trait unique, une naïveté, le trait suivant : Une femme est accusée d'avoir empoisonné son mari qui dépérissoit de langueur ; elle s'écria : *Qu'on l'ouvre, on verra que rien n'est plus faux.*

Le supplice de *Damiens*, & les atrocités de *Desrues* reviennent fréquemment dans les conversations, avec les réflexions analogues ; le caractere, les paroles des fameux assassins sont analysés ; & comme on s'occupe, au sortir de l'opéra, de la réforme de la jurisprudence criminelle, on parle des *roués* en place de Greve, comme des *roués* de cour. Depuis que les hommes se passent mutuellement de leur estime, ils s'offensent moins des termes par

lesquels on les caractérise. On a dit de l'auteur des *Liaisons dangereuses*, C'est la plume d'un *roué*; il n'aura pas pris cette épithete en mauvaise part. Le voilà assimilé à gens de l'*extrêmement* bonne compagnie; & l'on peint ainsi d'un seul mot l'immortalité.

CHAPITRE CCCCLXIII.

Chanteurs publics.

Il y en a de deux sortes; les uns lamentent de saints cantiques, les autres débitent des chansons gaillardes; souvent ils ne sont qu'à quarante pas l'un de l'autre. L'un vous offre un scapulaire bénit qui chasse le Diable, peint en habit rouge dans son tableau avec la queue qui passe; l'autre célebre la fameuse victoire remportée: tout cela est mis au rang des miracles; & les auditeurs debout, ont l'oreille partagée entre le sacré & le profane. On écoute & les tentations du Diable, (lequel s'est métamorphosé pour séduire un pauvre homme avec de l'or,) & la chanson sur la valeur héroïque de tel général qui

s'eſt battu *en perſonne.* Celui qui parle en faveur des *choſes ſaintes* a les cheveux plats & l'air niais ; celui qui chante les batailles a l'air d'un luron, ſa trogne eſt enluminée ; le groupe eſt plus nombreux près de ce dernier, & ce contraſte repréſente aſſez bien le petit nombre des élus & la foule des réprouvés.

La chanſon joyeuſe fait déſerter l'auditoire du vendeur de ſcapulaires ; il reſte ſeul ſur ſon eſcabelle, montrant en vain avec ſa baguette les cornes du démon tentateur, l'ennemi du genre humain. Chacun oublie le ſalut qu'il promet, pour courir à la chanſon damnable. Le chanteur des réprouvés annonce le vin, la bonne chere & l'amour, célebre les attraits de Margot ; & la piece de deux ſous qui balançoit entre le cantique & le vaudeville, hélas ! va tomber dans la poche du chantre mondain.

Tous deux crient à tue-tête, & affichent ſur les tableaux, *Par permiſſion de monſeigneur le lieutenant - général de police ;* car tout charlatan le *monſeigneuriſe.* Toutes ces permiſſions en ſon nom, gravées en groſſes lettres, font croire au petit peuple que le *lieutenant-général de police* eſt le maître abſolu de

la ville, & que sa seule volonté y fait tout ; il n'apperçoit que ce ministre qui tient la verge, & les autres administrateurs n'existent pas pour lui ; il n'a point d'idée d'un ministere où l'exempt & l'inspecteur ne sont plus rien.

Ces cantiques, ces chansons, ces vaudevilles sont tous préalablement *lus & approuvés* par le censeur S***, qui fait lui-même des *chansons* & des *couplets;* mais point aussi naïfs, aussi rians, aussi faciles que ceux que l'on chante quelquefois dans les rues : le censeur est inférieur au poëte.

Il y a encore les complaintes sur les pendus & les roués, que le peuple écoute la larme à l'œil, & qu'il achete avec empressement. Quand, par bonheur pour le poëte du Pont-Neuf, quelque personnage illustre monte sur l'échafaud, sa mort est rimée & chantée avec le violon. Ainsi à Paris tout est matiere à chanson ; & quiconque, maréchal de France ou pendu, n'a pas été chansonné, a beau faire, il demeurera inconnu au peuple. Je soutiens ici que Desrues dans les carrefours de la capitale est plus illustre que Voltaire.

CHAPITRE CCCCLXIV.

Lait d'ânesse.

L'USAGE du lait d'ânesse est recommandé plus que jamais par tous les médecins. Il répare les tempéramens affoiblis par l'incontinence & la débauche. Dans les fauxbourgs, il est des troupeaux d'ânesses, & l'on mene chaque matin la nourrice à l'hôtel du monsieur dont la poitrine est délabrée. Un élégant a pour frere de lait un ânon; il en rit, & l'on en rit aussi. La marquise parle très-affectueusement de la chere ânesse qui rétablira sa santé. Après ce bienfait insigne, elle sera généreuse; elle doit l'envoyer dans une de ses terres, où la pauvre bête alors ne fera que paître & gambader, sans être assujettie à aucun travail. Ce projet de bienfaisance est arrêté dans son ame sensible & reconnoissante; elle en a pris l'engagement devant une nombreuse assemblée avec une forte d'ostentation qui fait sourire & qu'on ne se lasse point d'admirer.

CHAPITRE CCCCLXV.

Anon.

APRÈS avoir parlé de la mere, parlons du fils. Mon pinceau n'a point d'orgueil ; il veut crayonner aussi le frere de lait du jeune seigneur. M. de Buffon dit qu'il est joli ; mais l'a-t-il vu comme moi, lorsqu'il porte, mieux que des reliques, des paniers remplis de fleurs ; lorsqu'il est conduit par une fraîche jardiniere, se promenant avec lui aux premiers jours du printemps ? L'attirail forme un groupe qui plaît à l'œil ; le gentil animal passe auprès du cheval pressé par le fouet & mordant son frein. Il dévance la pauvre haridelle écorchée & défigurée qui traîne le fiacre ; il rencontre le chien crotté, le bœuf qui va se faire assommer : mais pour lui, propre & svelte, sans crainte du boucher, averti par la baguette & non frappé, il réjouit la vue & l'odorat. Leste comme sa conductrice, il a marché sur le pavé fangeux plus légérement encore que le petit-maître en équilibre,

aucune tache ne défigure son sabot. Il dépose aux portes les fleurs dont il est paré plutôt que chargé, & revole ensuite à la campagne. Le plus fortuné Parisien n'y va que le samedi au soir; mais lui, il ne couche jamais à la ville; il part avec l'aurore qui l'égaie. Quand le soleil se couche, il a déjà pâturé abondamment autour de la cabane champêtre, & il s'endort, comme la jardiniere aux joues de roses, sans trouble & sans souci, après avoir été flatté de sa belle main.

La course sur le dos des ânes a eu son temps. Les princesses montoient le paisible animal que Buffon s'est plu à venger de nos dédains. Il ne soupçonnoit pas l'honneur qu'on lui faisoit; il n'étoit pas plus enorgueilli de porter une reine qu'une vendeuse de fleurs; il ne sentoit pas la différence qu'il y a entre une majesté & une villageoise: c'étoit toujours une cuisse féminine qui pressoit doucement ses flancs. Une foule de plaisanteries naquirent de ces cavalcades; & quand la matiere fut épuisée, les courses de cette espece prirent fin. Il en est ainsi de tous les plaisirs de ce monde; les plus vifs devien-

nent enfin les plus faſtidieux : ſans quelques couplets de chanſon que la mémoire ſe rappelle, le triomphe des ânes à la cour de France ſeroit déjà tombé dans l'oubli.

CHAPITRE CCCCLXVI.

Accouchée.

ETENDUE, à demi-couchée ſur une chaiſe longue, enveloppée dans le plus beau linge, elle ſe perd dans une infinité d'oreillers grands & petits. On ne voit que dentelles artiſtement pliſſées, & de groſſes touffes de rubans. Elle attend ſur ce trône les viſites de tout le monde ; elle a tout préparé pour qu'on admire juſqu'à ſon couvre-pied.

Une garde ſe tient aſſiſe près de la porte, & flaire tous ceux qui arrivent. Elle répete inceſſamment : *N'avez-vous point d'odeurs ?* Une femme de qualité s'écrie en paſſant : *Non, je dois ſentir la graiſſe.* Elle entre ; une athmoſphere de parfums l'environne & remplit toute la chambre.

Il eſt dit qu'on ne doit pas parler à

l'accouchée ; mais l'intérêt qu'on prend aux douleurs qu'elle a ſouffertes eſt ſi grand, qu'on ne peut s'empêcher de lui dire qu'on n'en a pas dormi toute la nuit. Ce compliment eſt renouvelé par toutes les femmes qui arrivent. Après qu'on a loué le courage de l'accouchée, on fait l'éloge de ſes dentelles, & de la façon dont elle eſt miſe. On dit à chaque inſtant, *Parlons bas ;* & celle qui vient de donner le conſeil, eſt la premiere à élever la voix fort haut.

Les hommes n'entroient pas autrefois; aujourd'hui ils ſont du cercle; ce n'eſt que dans ces circonſtances que les hommes diſent encore des douceurs. L'accouchée reçoit mille complimens ſur ſon teint, dont les roſes n'ont fait que pâlir. Sa langueur la rend plus belle ; mais quand le mari vient à entrer, il ſourit d'une façon ſi particuliere, il a un air toujours ſi étrange, que malgré toutes les minauderies de l'accouchée, il ne ſauroit ſoutenir les regards de l'aſſemblée, & s'y dérobe promptement.

Chaque fois que l'accouchée porte la main à ſon front, une femme décampe. Chacun défile pour attraper encore quel-

ques fragmens de l'opéra, & l'on se plaint dehors d'être victime des bienséances.

Il manque à l'accouchée de la capitale le charme le plus intéressant, & qui donneroit à son état un air plus respectable : l'enfant dans son berceau, & attendant du sein maternel sa premiere nourriture. Pendant un temps, les femmes ont nourri elles-mêmes; mais ce n'étoit qu'une mode, elle a passé. La vie de Paris sera toujours un obstacle à l'accomplissement de ce devoir sacré. J'ai remarqué que personne n'osoit parler du nouveau-né, ni au pere ni à la mere.

Quand une femme se porteroit assez bien pour être relevée de couches au bout du douzieme jour, elle attendroit jusqu'au vingt-unieme pour reparoître. Jusqu'alors elle doit, quand il entre quelqu'un, retomber sur sa chaise longue, jouer la langueur & l'abattement, recevoir trente visites, au lieu de se promener dans un jardin, & d'y jouir des douces influences de l'air.

Il est encore dit aujourd'hui, qu'une femme malade doit recevoir du monde jusqu'au moment qu'elle expire. On ne

laisse entrer, il est vrai, que les amis de la malade; mais elle en a tant que l'appartement est toujours plein.

Le protocole d'un mourant est de n'être jamais seul; & c'est un devoir d'étiquette, que d'aller chez lui en foule.

Il faut être entouré de parens & d'amis, dans toutes les crises d'une fievre; on vient jusque sous vos rideaux. Il faut que les têtes soient devenues beaucoup plus fortes, puisqu'autrefois nos peres, lorsqu'ils étoient malades, se trouvoient incommodés seulement par le mouvement indispensable du service.

Ceux qui ne visitent pas, envoient deux fois par jour demander des nouvelles, & sur-tout le nom du médecin. Il devient un pronostic, & les gens du monde savent combien de jours une duchesse pourra résister sous les ordonnances de tel docteur. Il est des maladies où le médecin expédie son malade infailliblement; & le cocher lui-même sait qu'au bout de huit jours il n'aura plus besoin d'arrêter les chevaux à la porte de l'hôtel: aussi s'informe-t-il du genre de la maladie. Alors il secoue la tête & prédit l'événement.

CHAPITRE CCCCLXVII.

Bacchantes.

On nomme ainſi les femmes qui tout récemment ont affecté du déſordre dans leur coiffure & dans leur habillement ; il paſſe dans leur maintien & dans leurs diſcours. On ſe coiffe ainſi pour les tables de jeu, où les paſſions ſont en mouvement ; & alors il eſt permis de lever vers le ciel de beaux yeux courroucés. On ſort avec fureur de la ſalle ; & ſi l'on ſe permet quelques horribles ſermens, ils ne ſont qu'analogues au ton & à l'habit. Les hommes au jeu ſe piquent de ſtoïciſme ; froids & immobiles, ils reçoivent la réputation de beaux joueurs. Les femmes défigurent leur charmant viſage tant qu'elles veulent, ſans rien perdre de leur renommée.

Une bacchante marche comme un dragon, en a le geſte & le regard, fait aſſaut de paroles avec tout ce qui ſe rencontre, commande aux hommes, mange à table avec une voracité feinte, boit du vin. Enfin, un homme qui,

après avoir passé vingt ans dans son château, reviendroit à Paris, demanderoit à l'oreille de son voisin : Dans quelle piece est le rôle que joue madame ? voilà une singuliere folie qui l'agite !

Elle est réjouissante ; mais elle n'a pas pris universellement ; c'est bien dommage. Les hommes ne buvant plus que de l'eau, affectant la plus grande modération dans leur maintien & dans leurs discours, le tour étoit venu aux femmes de figurer le sexe hardi & fier ; elles avoient des dispositions admirables, & n'auroient pas mieux réussi, quand c'eût été pour célébrer l'abolition de la vieille loi Salique.

CHAPITRE CCCCLXVIII.

Cachets.

SE donne qui veut des armoiries sur le quai de l'Horloge ; s'empare qui veut des armes des plus illustres maisons. On demande à un graveur de déployer toutes les richesses du blason, & il va en gratifier les armes particulieres que

vous inventez à loiſir avec lui. Le graveur payé imprime ſur votre cachet le *champ*, les *pieces honorables*, les *figures*, &c. Perſonne ne vous dit mot, euſſiez-vous épuiſé tout l'art héraldique pour mentir journellement avec l'empreinte fugitive de la cire.

Ainſi firent, après la guerre des croiſades, les écuyers, les pages des chefs de pluſieurs maiſons anciennes; ils hériterent des écuſſons de ceux qui, après avoir vendu leurs terres, alloient ſe faire tuer par les Sarraſins. Ils apporterent triomphalement les étendards du mort, ſe les approprierent, & les tranſmirent à leurs deſcendans qui, quoique fils de ces *varlets* uſurpateurs, ont fait remonter leur origine à une ſouche antique. Ces honneurs volés lors des fameux voyages d'outre-mer, n'étant point conteſtés, ont paru légitimes à l'aide du temps.

Notre vanité eſt bien riſible; mais elle ne l'eſt jamais tant, que lorſqu'on cherche à ſe créer des aïeux imaginaires, & qu'après s'être nourri de pareilles billeviſées, on vient à s'enfler d'un orgueil égal à ſa crédulité. De toutes les petiteſſes dont l'eſprit humain

eſt

eſt capable ; celle-ci me paroît la plus miſérable & la plus ridicule.

Sur cent lettres dont le cachet eſt gravé en armoiries, quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet impoſteur. Il y a des hommes aſſez ridiculement vains, pour vous faire admirer leurs cachets armoriés, tandis que vous avez connu leur pere, horloger, maçon, ou chapelier : mais ils ſe flattent qu'il en ſera un jour comme du temps des croiſades, que la poſſeſſion avec le temps deviendra un titre inconteſtable. Tel barbier entretient ſon fils dans cette ſuperbe eſpérance, & lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l'Horloge.

Ils ſont là tout prêts à graver le menſonge ſur tous métaux. Il n'en coûte pas plus pour un trophée héroïque, que pour un trophée d'amour ; les caſques & les lances, ou les fleches & le flambeau de Cupidon, ſont au choix de l'amateur. Le burin tranchant eſt tout taillé pour donner les armes de tous les nobles de l'Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres.

Il n'y a que Paris pour recéler cette foule de beaux petits meſſieurs qui, le

plumet sous le bras, le diamant au coû, le cachet à la montre, jouent le rôle de gentilshommes, tandis que leur mere ou leur oncle est dans un coin, à solliciter le paiement d'une pension accordée à des services que rejette & que dédaigne le second ordre de la noblesse.

CHAPITRE CCCCLXIX.

L'Ours.

NÉ dans les Alpes, descendu des montagnes neigeuses, arraché au magnifique amphithéâtre qui domine l'Europe, on le saisit, on le charge de chaînes, on le conduit à Paris. Cet emblême de la liberté helvétique, révéré par toute la Suisse, que Berne éleve & nourrit dans ses remparts, danse ignominieusement sur le Pont-Neuf; & né pour vivre à côté d'hommes libres, amuse les badauds de sa figure étrangere.

Il semble regretter le séjour des frimats, les forêts de sapins où il erroit librement; il gémit en faisant son menuet sous le bâton: son air sérieux tient du pays où il est né.

Que diriez-vous, valeureux Bernois, & vous, Suisses des douze autres cantons, que diriez-vous en voyant votre animal chéri, humilié, dégradé, sa robe faite pour les âpres hivers, salie de la boue parisienne, & lui tournoyer pesamment, au milieu des éclats de rire de la populace réjouie par la danse lourde de l'animal républicain ?

Le fier léopard n'a point reçu cette humiliation; il déchireroit de ses griffes, conducteurs & spectateurs. L'ours helvétique monte à l'échelle, tend le chapeau du maître qui reçoit la vile monnoie que l'on offre par pitié à ses pas cadencés. Il gravissoit, le nez à l'air, les sommets du mont Jura; muselé, il pose sa lourde patte sur l'échelon, on le frappe avec la chaîne qui le guide. Et pourquoi le traiter ainsi? Il ne s'est pas vendu.

On a vu les conducteurs d'ours, voleurs de grands chemins, se servir de ces animaux pour dépouiller les passans; on les avoit dressés à ce coupable usage. Ils ont attiré l'attention du gouvernement.

On nomme le gouverneur d'un sot de qualité, d'un jeune Allemand, d'un

Hollandois, qui fait voyager son éleve pour le décrasser, *un meneur d'ours*. Les Suisses font volontiers ce métier-là.

CHAPITRE CCCCLXX.

Hôtel des Invalides.

L'ÉTABLISSEMENT le plus juste d'un siecle de grandeur. On ne voit plus les soldats, comme le dit Young, *étendant le bras qui leur reste, mendier leur pain le long des royaumes que leur valeur a sauvés.*

Ce qu'il y a de touchant, c'est de voir ceux qui ne peuvent plus porter des alimens à leur bouche, être servis par des mains officieuses & journalieres. Ces tristes restes de la fureur insensée des batailles; ces corps, selon l'expression d'un poëte, *dont le tombeau possede la moitié*, ne peuvent plus accuser la patrie d'une criminelle indifférence.

Un gouvernement doux a effacé les rigueurs d'une discipline trop austere; car, puisque cet hôtel est un asile de paix & de repos, puisqu'il est une récompense, il faut en éloigner les ordon-

nances triftes & féveres qui conviennent aux foldats guerroyans & campés fous la tente.

Ce vafte bâtiment eft en pierre; le vieux foldat eft renfermé dans des murailles épaiffes. Ces voûtes où le foleil ne pénetre pas même en été, paroiffent rendre ce grand lieu, bien froid, bien fombre, bien ennuyeux pour la vieilleffe. De longs corps de bâtimens, des efcaliers noirs, des corridors glaçans, impriment à ce grand édifice quelque chofe de trifte.

Les foldats y font logés pêle-mêle; & la propreté n'a pu s'établir dans ces falles fpacieufes. Mais les officiers y font bien en comparaifon du foldat, les officiers m'ont tous paru affez contens de leur fort, & cet aveu peut tenir lieu d'une louange complete.

Il n'y regne pas la même fraternité que dans les camps. Chacun s'ifole, & l'indifférence la plus abfolue regne entre ces êtres jadis fi unis. C'eft qu'il n'y a plus le danger des batailles, ni la fociété d'armes, ni le poids des fatigues à foutenir; les régimens mêlés, les foldats ne fe reconnoiffent plus. De là peu d'échanges de bienfaits; l'efprit militaire

ne s'y manifeste plus que par des rêveries sur la gloire ; cette retraite n'ouvrant plus de moyens à une sorte d'avancement, chacun ne vit plus que pour le présent, & ne se repaît plus que des fantômes du passé.

Les vieillards ont des infirmités & de l'humeur : il faut donc adoucir leur état ; c'est ce qu'on a fait depuis quelques années. Une administration qui n'a rien de rigoureux, leur a laissé nombre de petites libertés innocentes, qui font que chacun s'arrange à sa guise & est content : avantage particulier que des lois générales & exigeantes ne pouvoient embrasser. Redisons-le ; puisqu'il s'agit de se reposer, il faut à ces soldats du repos dans toute son étendue ; & c'est là leur principale récompense.

Le dôme est superbe, & fait l'objet de la curiosité & de l'admiration des étrangers.

La cuisine est remarquable par ses immenses chaudieres, par ses broches nombreuses, par la distribution prompte & égale des plats. Le service du vin dans des chopines de plomb a quelque chose de rapide & de particulier, qui étonne l'œil.

Les hommes ſont ſi ennemis des regles aſſujettiſſantes, que ces invalides ne paroiſſent guere au réfectoire que pour emporter leur portion congrue. Ils la troquent enſuite, la partagent comme bon leur ſemble; & cette liberté qui ſatisfait tous les goûts, prévient mille plaintes. L'expérience a prouvé que les petites jouiſſances ſans gêne plaiſoient à tous les hommes, & qu'ils les préféroient aux jouiſſances qu'on leur apprêtoit avec une ſorte de régularité.

Louis XIV laiſſa par teſtament ſon cœur aux Jéſuites de la maiſon profeſſe, qui l'ont placé dans leur égliſe, comme un monument de ſon affection royale pour leur ſociété.

Aujourd'hui qu'ils ne ſont plus, ſeroit-ce aller contre l'intention du feu roi, que de le tranſporter à l'hôtel des Invalides? Et où ce dépôt peut-il être plus dignement placé que dans ce temple ſuperbe?

Louvois avoit deſtiné les magnifiques ſouterrains placés ſous l'égliſe à la ſépulture de nos rois, & comptoit y faire tranſérer les tombeaux de Saint-Denis.

Le cardinal de Bouillon, ambaſſadeur à Rome, fit faire par les plus habiles artiſtes un mauſolée au maréchal de Turenne ſon neveu. Ce monument, propre à perpétuer la gloire & les exploits de ce grand homme, devoit être élevé dans le ſein de la France ſa patrie : mais la diſgrace du cardinal ſuſpendit ce projet; l'ouvrage fut dépoſé dans les granges de l'abbaye de Clugny, où il eſt encore dans les caiſſes qui l'ont apporté de Rome.

Ne ſeroit-il pas convenable de l'en tirer, & de le placer à l'hôtel des Invalides, où il ſeroit d'une maniere plus décente & plus conforme aux vœux des braves militaires qui l'habitent? C'eſt là qu'eſt la poſtérité de ce grand général.

Il y a des bouches à feu contre les petits foſſés des Invalides. Ces canons ſe font entendre au paſſage de Leurs Majeſtés. A ce bruit, toutes les oreilles pariſiennes ſont aux écoutes; le nouvelliſte deſcend, & croit déjà apprendre la nouvelle d'un avantage pour lequel il a parié. On lui dit, que c'eſt le roi qui paſſe pour aller à la chaſſe tuer des lievres; alors il remonte tout honteux, peſtant contre le canon qui ne publie pas la victoire qu'il avoit annoncée.

CHAPITRE CCCCLXXI.

Châtelet.

JURIDICTION qui embraſſe le civil, la police & le criminel. Le prévôt de Paris eſt chef du Châtelet, & n'y paroît jamais; il a encore le droit d'aſſiſter aux états-généraux, comme *premier juge ordinaire & politique de la capitale du royaume;* mais perſonne, comme on le ſait, n'eſt moins occupé que lui.

Ses trois lieutenans font tout; ils ont un crédit & une autorité dont le prévôt n'a pas l'ombre. Ils agiſſent tous trois ſous ſon nom à-peu-près comme les maires du palais agiſſoient jadis ſous le regne des rois fainéans.

La charge de *lieutenant-général de police* a été démembrée de la charge de *lieutenant-civil;* & la branche eſt devenue beaucoup plus importante que le tronc, puiſqu'elle s'étend aujourd'hui à toutes les parties de l'adminiſtration, où le lieutenant civil & même le prévôt de Paris ne voient goutte, & où même il ne leur eſt pas permis de voir.

Les procès ſe ſont amoncélés dans cette juridiction, au point que l'on n'en voit plus le terme. Quelle main opérera la débâcle ? La chicane a tant multiplié les détours, & les délais onéreux s'obtiennent ſi facilement, que rien ne finit ; & l'on peut aſſurer qu'il y a impoſſibilité que tout finiſſe, dans l'état où ſont les choſes ; c'eſt un déſordre ſérieux, auquel il faudra dans peu remédier ; ſans quoi cette juſtice n'en aura plus que le nom, & ſera vaine & illuſoire.

Le lieutenant civil, quand il remplit ſes devoirs, n'a pas de moment à lui. Toutes ſes heures ſont déterminées par des fonctions urgentes, qui ſans ceſſe ſe renouvellent. C'eſt la charge la plus triſte, la plus ennuyeuſe, la plus monotone dont un magiſtrat puiſſe être revêtu. Celle de *lieutenant-général de police*, par comparaiſon, eſt amuſante ; elle appelle du moins des circonſtances rares, curieuſes, des faits étranges & particuliers, qui ſoutiennent le magiſtrat dans ſon travail, donnent à ſa pénétration de quoi s'exercer, & peuvent occuper & intéreſſer tout à la fois ſa tête & ſon cœur. Le lieutenant - civil

n'a qu'un travail sec, rebutant, épineux. Il est sans cesse tyrannisé par de petites formes juridiques. On appelle encore de ses sentences. Son bon sens & sa miséricorde ne lui appartiennent pas en propre ; il est subjugué par la loi, & la loi le plus souvent est bizarre. On lui adresse tout le papier timbré qui se barbouille dans Paris : *scellés*, *inventaires*, *référés*, *affaires de mineurs*, *curatelles*, *testamens*, *contrats d'atermoiemens*, si fréquens de nos jours ; *assemblées de parens*, *interdictions*, *saisies*, *séparations*, *prises de corps* ; & il faut qu'il réponde à tout. Mais il faudroit aussi que les jours eussent pour ce magistrat soixante & douze heures.

Il fut un jour, après le dernier exil du parlement, où le lieutenant-civil tint seul en échec la cour, le chancelier & les ministres. Son refus auroit pu avoir une influence prodigieuse en levant le siege. Les notaires, les greffiers, les procureurs, les huissiers, &c. tout restoit dans une immobilité fort embarrassante. On sentit que le petit poids pouvoit faire pencher la balance en équilibre ; on fut intimidé, on eut recours aux supplications. Qu'est-ce donc que

la machine de tel gouvernement, où un mince rouage, jusqu'alors non apperçu, arrête tout-à-coup ou facilite le jeu des autres ressorts ?

Que l'on entasse ensuite les mots de despotisme, de monarchie, d'aristocratie, d'olygarchie : mots sans idées nettes. Tous les gouvernemens sont mixtes, & admettent dans leur sein des élémens opposés : ce que l'expérience confirme encore plus que le raisonnement.

On a vu derniérement les juges du Châtelet faire les inquisiteurs & vouloir juger un livre de physique & de morale, qu'à coup sûr ils ne savoient pas lire. On dit qu'ils renouvellent tous les cinquante ans cette prérogative : le tout pour soutenir quelque vieille prétention ignorée. Le ridicule dont ils se sont couverts en voulant toucher à ces hautes matieres, les fera rentrer sans doute dans les discussions qui sont de leur ressort.



CHAPITRE CCCCLXXII.

Armoiries de la Ville.

C'EST un vaiſſeau flottant. Ah, plût à Dieu que ces armoiries fuſſent parlantes, & que Paris fût une ville maritime !

On s'eſt jeté dans de longues diſcuſſions pour trouver l'origine de ces armoiries. Rien de plus ſimple. Un peintre aura métamorphoſé un miſérable bateau en vaiſſeau de haut-bord, & le batelet ſera devenu un navire.

Une erreur de peintre n'eſt pas dangereuſe ; mais tel qui ne connoiſſoit pas la conſtruction ni la marche de la galiote de Saint-Cloud, a entrepris de diriger la marine royale. C'eſt que beaucoup de François, à l'imitation des marquis de Moliere, ſavent tout à merveille, & ſur-tout ce qu'ils n'ont jamais appris.

Paris, malgré le vaiſſeau qui figure dans ſes armes, ne fournit point de matelots à l'état. On y mange de la marée ; mais les trois quarts de ſes habitans

ignorent ce que c'eſt que le flux & le reflux de l'Océan. Des bateliers moteurs de la navigation ſemblent plutôt traîner que conduire de longs bateaux qui s'engravent perpétuellement.

Des coches d'eau qui montent & qui deſcendent, qui partent majeſtueuſement du quai de Saint-Paul ou de la Tournelle, voilà toute la marine qui juſtifie les armoiries de la capitale. Quand la Seine ſe gonfle, les flottes ſont en grand danger. Le vaiſſeau voguant à pleines voiles, n'en reſtera pas moins ſur la façade de l'hôtel-de-ville, & cet aſpect ne laiſſe pas que d'être facétieux pour l'œil d'un Anglois, habitant de Londres.

CHAPITRE CCCCLXXIII.

Démolition du Petit-Châtelet.

Enfin, ce vieil édifice qui avoit quelque choſe de hideux, barbare monument du ſiecle de Dagobert, conſtruction monſtrueuſe au milieu de tant d'ouvrages de goût, où le conſeil des Seize fit arrêter & pendre Briſſon,

Larché & Pardif, ce gothique & lourd bâtiment dont on avoit fait une priſon, vient de tomber & de céder ſon terrain à la voie publique.

J'ai paſſé ſur ſes débris : mais quel aſpect ! Les voûtes entr'ouvertes, des cachots ſouterrains, qui recevoient l'air pour la premiere fois depuis tant d'années, ſembloient révéler aux yeux effrayés des paſſans les victimes englouties dans leurs ténebres. Un frémiſſement involontaire vous ſaiſiſſoit en plongeant la vue dans ces antres profonds ; & l'on ſe diſoit : Eſt-ce donc dans un pareil lieu, au fond de la terre, dans un trou à mettre les morts, qu'on a logé des hommes vivans ?

Ces cachots vont ſervir déſormais de cave aux maiſons qu'on va bâtir ſur leurs fondemens. Mais les murs y doivent être encore imprégnés des ſoupirs du déſeſpoir. Qui oſera placer là ſon tonneau de vin ? qui pourra le boire ſans ſe rappeler les malheureux qui ont gémi entre ces murailles, dans les tourmens du corps & les angoiſſes de l'ame, plus terribles encore ?

Puiſſent les dernieres traces de la barbarie s'effacer ainſi ſous la main vigilante d'un gouvernement ſage !

CHAPITRE CCCCLXXIV.

L'arcade Saint-Jean.

ATTENANT l'hôtel-de-ville, eſt une arcade auſſi triſte que dangereuſe, & par où cependant doit défiler tout ce qui deſcend de la belle rue Saint-Antoine. Ce paſſage eſt extrêmement incommode, & vous jette dans une rue tortueuſe & inégale, juſque vis-à-vis le beau portail Saint-Gervais, que l'on n'apperçoit qu'à moitié.

Il feroit à propos de percer une rue qui aboutiroit à la rue Saint-Antoine. Il faudroit du moins un trottoir pour les gens de pied ſous cette mauſſade arcade, où il n'y a aucun refuge contre les voitures.

Cet endroit, quoique voiſin de la Greve, eſt favorable aux voleurs qui attendent ſous cette voûte ſolitaire.

Un voleur y arrêta vers minuit un particulier, en lui mettant ſous la gorge un piſtolet & lui demandant *la bourſe*. La main du voleur, qui ſans doute en étoit à ſon apprentiſſage, étoit tremblante.

blante. Le particulier qui craignoit que le mouvement de la peur ne fît partir la détente, lui dit avec le plus grand sang-froid : *Ne tremblez pas, monsieur, je vous donnerai.* —

CHAPITRE CCCCLXXV.

Saints défigurés.

Le portail des églises offre nombre de figures gothiques, mais à présent si noires & si hideuses, qu'on les prendroit plutôt pour des objets de réprobation, que pour des élus ayant en paradis la couronne de gloire.

Il manque à ces saints antiques un nez, une oreille, un bras. Les anges & les chérubins ont perdu leurs ailes; l'archange du jugement dernier souffle encore & n'a plus de trompette. Ces visages célestes, criblés par les injures du temps, font des mines affreuses. Pourquoi donc ajouter encore à leur noirceur, en couvrant ces statues enfumées d'une couronne de fleurs fraîchement cueillies? Ce contraste afflige l'œil. Le saint prend la physionomie d'un

démon ſous ces roſes éclatantes. L'on ne ſauroit pardonner à la piété ſon extrême mauvais goût ; il fait tort à l'image qu'on ſe propoſe d'honorer.

Le portrait de Notre-Dame offre un enſemble ſi bizarre, que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver en théologie, en cabale, en chymie. Un adepte m'a aſſuré que le ſecret de la pierre philoſophale étoit écrit dans toutes ces groſſieres figures ; mais le tout, ſelon lui, feroit de ſavoir déchiffrer ces emblêmes énigmatiques.

CHAPITRE CCCCLXXVI.

Samaritaine.

PETIT, vilain bâtiment carré, adoſſé au Pont-Neuf, dreſſé ſur pilotis, & qui rompt de toutes parts un ſuperbe coup-d'œil. Cette maſure eſt un *gouvernement.*

Le fameux gouverneur de ce *gouvernement* a dans toutes ſes immenſes parties la fonction de faire entretenir l'horloge, & l'horloge ne va point. Ce cadran vu & interrogé par tant de paſſans, eſt des mois entiers ſans marquer

les heures. Le carrillon eſt auſſi défectueux que l'horloge; il déraiſonne publiquement : mais du moins on a le droit de s'en moquer.

Il ſonne dans toutes les cérémonies publiques, ſur-tout quand le roi paſſe. Le roi peut entendre le morceau de muſique qui réjouiſſoit ſon triſaïeul; & ſi la figure de Henri IV, qui eſt tout à côté, avoit des oreilles, elle pourroit achever l'air.

Vu la réputation dont la *Samaritaine* jouit dans toute l'Europe, on devroit bien moins négliger ſon carrillon & ſon horloge ; mais c'eſt un *gouvernement ;* c'eſt tout dire : les clochettes n'y feront jamais d'accord.

Quand fera-t-on diſparoître ce bâtiment ſans goût, qui s'offre à l'œil avec le quai du Louvre & le quai des Théatins, qui gâte l'enſemble des deux rives, & qui ne ſert qu'à élever l'eau pour quelques baſſins qui n'en ſont pas moins à ſec les trois quarts de l'année?



CHAPITRE CCCCLXXVII.

A trois pour un liard les Anglois.

Un Anglois qui arrivé à Paris pour la premiere fois, & qui entend au bout du Pont-Neuf & dans les carrefours crier de toutes parts nombre de femmes qui s'accordent dans un concert très-discordant, pour chanter du matin au soir, *A trois pour un liard les Anglois*, ne devine point ce que cela veut dire.

Ce cri du Pont-Neuf a pris faveur pendant la guerre présente. Ces femmes vendent sur un éventaire de petites poires qu'on nomme d'Angleterre ; & elles ont trouvé qu'il seroit plaisant & patriotique d'étourdir les passans & tout le quartier de leurs éternels *A trois pour un liard les Anglois*. Les sarcasmes de nos voisins, en général, sont plus durs, mais plus ingénieux.



CHAPITRE CCCCLXXVIII.

Monter à Cheval.

Le Parisien apprendra de bonne heure à se tenir en équilibre sur un pavé glissant, à éviter le pas des chevaux, à se faufiler entre des roues mobiles & des voitures roulantes ; il saura escamoter son ventre, s'aplatir comme un Gascon ; il saura franchir d'un pied leste les larges ruisseaux ; il saura monter un escalier de sept étages sans reprendre haleine, le descendre sans lumiere ; mais il ne saura pas monter ni se tenir à cheval.

L'espace lui manque pour cet exercice. Les académies sont très-coûteuses & en petit nombre ; elles ont encore des privileges exclusifs pour enseigner à monter à cheval. Oui, des privileges royaux : de sorte que, dans cette grande ville, le bourgeois ne peut faire aucun usage du cheval. On prend des fiacres pour la plus petite promenade, & le Parisien est & sera constamment l'homme le plus étranger à l'équitation.

CHAPITRE CCCCLXXIX.

Chaise-à-Porteur.

PORTER quelqu'un dans les rues fangeuses & embarrassées de la capitale, n'est pas chose facile. Aussi les chaises ne peuvent-elles circuler que le matin & dans quelques quartiers paisibles. Les douairieres vont ainsi à la messe, & le laquais suit portant *les heures* dans un sac de velours rouge brodé. La vieille présidente veut qu'on remarque le sac sur lequel elle s'agenouillera, pour demander pardon à Dieu, *des petits péchés de sa jeunesse.* Ailleurs les chevaux disputent le pas à l'homme.

Deux robustes mercenaires, tout en sueur & s'arcboutant sur leurs larges souliers ferrés, portent l'homme que l'embonpoint & la goutte empêchent de marcher. Au détour d'une rue, ils se trouvent au milieu d'un troupeau de boeufs effarés & menaçans. Une corne saisit le brancard & renverse la boîte : le gros individu qui l'emplit de sa rotondité, reste là jusqu'à ce que le troupeau

ait défilé. Les têtes de bœufs en paſſant le ſaluent à la portiere ; il ſe rencogne : jamais corne ne l'a tant effrayé ; il faut retourner la boîte pour lui ouvrir la porte. La colere que cet accident lui cauſe, a gonflé ſes veines ; on a peine à le dégager. Il veut battre avec ſa canne les porteurs qui ſe ſont déjà ſauvés ; & dans ſa fureur, il ne s'apperçoit pas qu'il a perdu ſa perruque.

La brouette qui a deux roues tombe rarement ſur le côté ; mais auſſi quand elle ſe renverſe les brancards en haut, & qu'une demoiſelle parée, ajuſtée, ſe trouve dans cette voiture, jugez de l'attitude ! Elle eſt obligée, en conſcience, de ſe pâmer pour voiler ſon déſordre, & ne point entendre ce que diſent les ſpectateurs.

CHAPITRE CCCCLXXX.

Fouette Cocher.

C'EST le mot que dit encore le provincial en montant dans un *remiſe*. Oui, oui, *fouette cocher ;* tu crois d'arriver comme cela, mon bel ami. As-tu cal-

culé les embarras qui arrêteront le pas de tes chevaux? Ici les boueurs barrent la rue & restent deux heures à relever les ordures ; là est une charrette chargée d'une pierre si lourde, que les chevaux ne font que la retenir ; le limonnier en arrête seul tout l'effort : c'est à chaque pas un vrai miracle. Les voitures à tonneaux d'eau, dont le nombre est considérable, obstruent le passage. Elles se rangent de travers pour donner de l'eau dans les maisons. Plusieurs charrettes couvertes (1), dans lesquelles les conducteurs sont ensevelis & où ils ne peuvent ni voir ni entendre, s'opposent au défilé. Le bois des chantiers, de longues pieces de charpenterie menacent dans leurs mouvemens de crever les panneaux des voitures & le flanc des chevaux.

Quand arrivera la débâcle? c'est le chaos à débrouiller. On croit appercevoir un débouché ; mais les pierres à bâtir, qui restent des mois entiers irréguliérement rangées dans des rues

(1) Ces misérables charrettes sont encore plus dangereuses que les cabriolets, parce que c'est un manant aveugle & brutal qui les conduit.

déjà étroites, interceptent le passage.

Cependant les cochers ſerrent le plus qu'ils peuvent, gênent par leur impatience mal-adroite la libre circulation ; c'eſt à qui obtiendra un pouce de terrain.

Tu veux paſſer avec ton équipage, & le malheureux piéton ne doit qu'à ſon ventre plat & rentrant le bonheur d'échapper à l'eſſieu du payſan, qui excede quelquefois d'un pied. Il ne faut que la voiture d'une blanchiſſeuſe, qui reſte là plantée pendant trois heures, faiſant ſon compte dans la maiſon, pour arrêter quatre cents équipages. Mais voici qu'un cabriolet ſcélérat, profitant d'un jour ouvert, raſant de près la borne, s'échappe de la bagarre. C'eſt la foudre qui part d'un nuage orageux : ſauve qui peut. Le pervers conducteur veut regagner le temps perdu, en paſſant ſur le corps de ſes concitoyens. Et où court cet écervelé, ce méchant ? Car il faut l'être pour braver ainſi les clameurs de la multitude, comme ſi c'étoit un amas d'inſectes. Il court au logis d'une catin. Il porte déjà ſur ſon front l'empreinte livide de la débauche, & dans trois ſemaines

il va tomber en lambeaux entre les mains de l'impuiſſante chirurgie.

C'étoit bien la peine d'ajouter à une vie oiſive & corrompue un nouveau forfait, & de montrer publiquement ſur ſon front le mélange du vil libertinage & de la férocité barbare ! Voilà comme l'un conduit preſque toujours à l'autre.

Pauvre provincial, prends patience dans ta voiture ! Tu as calculé la diſtance, mais non le temps qu'il falloit pour la franchir, & tu arriveras trop tard pour la viſite importante ou frivole que tu vas faire.

CHAPITRE CCCLXXXI.

Peaux de Lapins.

PROFIT des ſervantes, & que le maître le plus avare ne leur diſpute pas. L'Auvergne fournit à Paris ces crieurs de peaux de lapins, qui ne les achetent en détail que pour les revendre en gros aux chapeliers ; mais ce crieur en eſt ſurchargé de maniere qu'on cherche ſa tête & ſes bras. On le ſent avant que d'entendre ſa voix ; il vit dans l'exha-

laiſon infecte de ces peaux; il y réſiſte. Son cri eſt extrêmement dur. Les chats fuient à ſon aſpect : car il eſt homme à prendre leur robe, & les chats ſemblent deviner qu'il en veut à toutes les fourrures de quadrupedes.

Il a de plus dans ſa poche un couteau toujours prêt à châtrer les matous. Il n'entre pas dans une maiſon, que les chattes ne ſe ſauvent ſur les gouttieres, en exprimant par des miaulemens plaintifs, combien la figure de ce barbare leur eſt déſagréable.

Le cri, *peaux de lapins*, contraſte avec le cri, *vieux chapeaux*. Ce dernier plus aigu ſort d'un goſier féminin. Telle eſt la deſtinée d'un feutre : il commence encore en poil à être annoncé par le crieur, *peaux de lapins ;* & après avoir orné une tête de ſavant, il finira tout craſſeux ſur les épaules d'une crieuſe de *vieux chapeaux*, qui l'abandonnera à un manœuvre ignorant, pour qui toute érudition eſt perdue. Si l'on pouvoit écrire l'hiſtoire des chapeaux, elle reſſembleroit fort à celle des têtes humaines : viciſſitude éternelle !

CHAPITRE CCCCLXXXII.

Porcs.

Il se consomme chaque année à Paris près de trente mille porcs. Les charcutiers métamorphosent le porc en cent manieres différentes ; & ce qu'on appelle *saucisses*, *boudins*, *cervelas*, *langues*, *andouilles*, &c. y est d'un goût excellent, qu'on n'attrape point ailleurs. Les charcutieres, la fourchette en main, distribuent les morceaux de petit salé, renfort journalier des dîners & soupers des demi-bourgeois. Sans la tourte de quinze sous & le morceau de petit salé, les repas de la petite classe bourgeoise manqueroient les trois quarts du temps.

Mais tandis que les boucheres ont de l'embonpoint, un teint frais & vermeil, les charcutieres sont pâles & d'une carnation moins belle. C'est que l'exhalaison des viandes chaudes n'est favorable ni à la beauté ni à la santé.

Le fils de Louis le Gros traversant Paris, un cochon s'embarrassa dans les jambes de son cheval qui s'abattit, & ce jeune prince mourut de la chute.

Les fils de France aujourd'hui traversent rapidement la ville en carrosse attelé de huit chevaux ; les troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs & d'hommes ne retardent point leur course.

CHAPITRE CCCCLXXXIII.

Placards.

AUTREFOIS il étoit assez ordinaire de trouver quelques placards critiques sur les affaires du jour. On a mis tant de surveillance dans la poursuite des afficheurs, que cet usage est devenu impraticable. Paris n'a point la statue mutilée de Rome où l'on attache des *pasquinades*. Le railleur le plus déterminé sent expirer ses bons mots, lorsqu'il s'agit d'avoir un débat avec la police, qui emprisonne ou qui exile avec un petit avertissement. Les bons mots & les satires circulent de bouche en bouche, se copient même, mais ne s'affichent plus.

Dans le temps que la police étoit moins vigilante ou moins étendue, voici

l'expédient dont on s'étoit servi pour appoſer les placards au coin des rues.

Un homme chargé d'une grande hotte, en la repoſant s'arrêtoit ſur une borne, contre laquelle il reſtoit appuyé, la hotte toujours ſur le dos & l'air fatigué. Pendant ce temps, un petit garçon, accroupi dans le fond de la hotte, n'avoit qu'à paſſer les deux mains pour plaquer contre la muraille l'affiche enduite de colle. Il étoit maſqué par les deux rebords. Il ſe renfonçoit bien vîte en ſe voilant la tête ; & l'homme de partir à pas lents, laiſſant l'écrit à la vue des curieux.

Les caricatures de ce genre ne s'appliquent plus aux murailles ; elles ont paſſé dans des brochures ſubtilement diſtribuées.

Mais un placard aujourd'hui ne ſignifieroit rien pour le peuple, occupé de ſes beſoins preſſans & de ſa ſubſiſtance journaliere : il eſt étranger à tout ce qui ſe fait ; il a perdu depuis long-temps le fil des événemens publics : il ne ſait plus qui mene les affaires ; il ne s'en embarraſſe point. Que lui importe qui tient le gouvernail ? Le ſillage du vaiſſeau eſt toujours le même pour lui. Enfin il n'a plus envie de rire.

On trouve de temps en temps quelque emblême relatif à l'adminiſtration de la police, qui n'eſt point parfaite. Le chef en homme d'eſprit ne fait qu'en rire. Eh! qu'importent à l'adroit écuyer les henniſſemens de ſon courſier morigéné par ſon frein, dès qu'il peut, à l'aide d'une légere houſſine, régler tous ſes mouvemens.

Plus de traits ſatiriques que dans les brochures: le beau monde s'en amuſe, ſans trop y ajouter foi; mais l'épigramme vraie ou fauſſe arrive ordinairement une année révolue après la ſottiſe. Or l'épigramme eſt comme la correction des colleges, quand elle eſt tardive elle eſt moins efficace.

Ces petites vengeances contre les hommes en place ne troublent plus leur tranquillité; ils acheveront leur paiſible carriere ſans être moleſtés dans leurs fonctions. L'hiſtoire ne les ſaiſira qu'à leur mort; & ils n'auront pas entendu de leur vivant, dans le cri de la licence, l'accent de la vérité, qu'on y démêle toujours, parce qu'il y eſt ordinairement caché.

Cependant les pauvres auteurs ne peuvent faire une faute que trente

critiques ne les aboient; souvent même on leur dit des injures lorsqu'ils ont bien fait. Le gouvernement protégera ces petites feuilles satiriques qui ne nuisent qu'à la réputation & à la fortune des écrivains; mais en récompense l'ouvrage politique de tout homme en place n'admettra ni examen ni réprimande. Oh! c'est un beau droit.

Les papes ont laissé *Pasquin & Marforio* parler & se répondre. Des railleries, des lardons amusent le peuple & l'assouplissent. Ne vaut-il pas mieux encore que la satire soit dans la bouche de la statue, que de rester concentrée dans le cœur où elle fermente & s'aigrit? La mauvaise humeur d'un peuple s'évapore ainsi, & jamais le bras ne se leve, quand la langue a pu se soulager pleinement.



CHAPITRE

CHAPITRE CCCCLXXXIV.

Afficheurs.

Ils sont quarante, ainsi qu'à l'académie françoise ; & pour une plus grande similitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne sait lire & écrire. On dispense l'afficheur de tout autre talent, ainsi qu'il arrive quelquefois dans l'illustre compagnie créée par le ministre despotique & versificateur.

Ils ont à leur boutonniere une plaque de cuivre ; ils portent une petite échelle, un tablier, un pot à colle & une brosse. Ils affichent ; mais ils ne s'affichent point. Les quarante immortels n'ont pas toujours cette sage modestie.

Un afficheur est l'emblême de l'indifférence. Il affiche d'un visage égal le sacré, le profane, le juridique, l'arrêt de mort, le chien perdu ; il ne lit jamais de ce qu'il plaque contre les murailles que la permission du magistrat. Dès qu'il voit ce nom, il afficheroit sa propre sentence.

Tel qui a affiché la comédie & l'opéra

pendant trente ans, n'y a jamais mis le pied. Quand ils ont mis la lettre du côté de la rue, & qu'elle eſt bien droite, ils la contemplent d'un air de ſatisfaction & s'en vont.

Il leur eſt défendu de mettre aux portes & ſur les murs des égliſes & monaſteres, des affiches de comédies, romans & livres profanes; mais le titre eſt quelquefois équivoque, & les colonnes des temples ſont tolérantes; elles reçoivent paiſiblement ce que l'afficheur leur applique.

Il n'eſt pas prudent de lire une affiche, haute ou baſſe, au coin d'une borne; c'eſt un appât qui a ſon péril. Plus d'un lecteur eſt obligé d'interrompre précipitamment ſa lecture, & de ſe ſauver au milieu d'une phraſe inſtructive: ce qui nuit à la réflexion qu'on doit à toute lecture, même à celle des affiches.

On ſe croit quelquefois en ſûreté derriere une borne. Là on ſemble braver le danger & lire en paix; mais la plupart des bornes ont été creuſées par le petit eſſieu à ſa hauteur. Tandis que vous vous inſtruiſez, il paſſe par le creux formé, & vous emporte le gras de la jambe.

CHAPITRE CCCCLXXXV.

Estampes licencieuses.

ELLES se sont multipliées le long des quais & sur les boulevarts. On n'y voit que nudités capables d'alarmer la pudeur, attitudes & postures lascives, qui inspirent à la jeunesse le goût de la débauche, & corrompent les regards même de l'enfance.

Il en est de si licencieuses, que ma plume ne peut en faire entrevoir ici le sujet. Il tient quelquefois à un raffinement de corruption qui révolte beaucoup plus que ne feroit le trait immodeste. On m'entend.

Il est sans doute très-condamnable de laisser les filles, gorge découverte, arrêter le soir les hommes & les solliciter par de pressantes invitations; mais qu'en plein jour des estampes obscenes restent du matin au soir à la vue de l'innocence, pour lui faire naître l'idée du libertinage & en justifier la turpitude dans les cœurs à demi-corrompus, c'est vouloir qu'une nouvelle race d'hommes acheve de s'éteindre dans sa source.

Boucher, après avoir été en peinture le corrupteur de la bonne école, travailla pour les boudoirs des courtisanes. Mais son gendre Baudoin, peintre cynique, l'a surpassé en licence, & n'a presque rien fait qui ne soit contraire aux bonnes mœurs.

Les peintres, pour plaire aux ames blasées, s'étudient à présenter à l'imagination des idées libertines & quelquefois même dégoûtantes. La *Soirée des Tuileries* est assurément loin du pinceau des graces.

Les estampes nouvelles trop nues pechent autant contre l'art que contre la morale. Elles n'auront jamais l'intérêt des images nobles & attendrissantes. Ainsi que les livres obscenes sont déclarés bons à *mettre au cabinet*, de même les estampes licencieuses suivront ces volumes déshonorés. Artistes ! pourquoi renoncez-vous à la gloire ? Pourquoi voulez-vous livrer vos noms à l'infamie ? Ce qui est décent, voilà ce qui subsiste, voilà ce que vos enfans pourront avouer.

On a beaucoup sévi contre les livres philosophiques, lus d'un petit nombre d'hommes, & que la multitude n'est

point en état de comprendre. La gravure indécente triomphe publiquement. Tout œil en eſt frappé ; celui de l'innocence ſe trouble, & la pudeur rougit. Il eſt temps de reléguer ſévérement dans les porte-feuilles des marchands ce qu'ils ont l'impudence d'étaler au-dehors même de leurs boutiques. Songez donc que les vierges & les honnêtes femmes paſſent auſſi dans les rues.

CHAPITRE CCCCLXXXVI.

Tapiſſeries.

A la proceſſion de la *Fête-Dieu*, les tapiſſeries des rues offrent, ſur le paſſage du *Saint-Sacrement*, les amours impudiques des dieux & des déeſſes de la mythologie. Jupiter enleve Ganymede, careſſe Junon. Bacchus s'enivre ſur le ſein d'Erigone. Salmacis ſerre dans ſes bras amoureux le jeune homme qui lui réſiſte. Apollon pourſuit Daphné. Vénus ſourit à Adonis. Et voilà les images que la piété déploie pour honorer le *Saint des ſaints*.

Les métamorphoſes d'Ovide ſont ſous

les yeux des prêtres adorateurs. Le paganisme fait tous les frais des hommages rendus aux plus redoutables de nos mysteres ; & si un païen, tout-à-coup sorti des gouffres de l'enfer où notre religion le plonge, assistoit à l'une de ces processions, il reverroit de toutes parts ses dieux & ses idoles.

Qui l'eût dit que les fastes de l'idolâtrie triomphante orneroient le frontispice des maisons catholiques, & que les prêtres qui portent le Dieu vivant, se promeneroient religieusement au milieu des figures de la théologie païenne !

Les faux dieux de l'antiquité s'avancent jusqu'au pied du reposoir (1). Jupiter, armé de son foudre, y entre ; il semble en menacer la *Vierge Marie*. Apollon & les neuf Muses reçoivent tout à côté la bénédiction que l'on donne au peuple.

Les tapissiers n'y entendent point finesse. Monté au haut de leurs longues échelles, ils clouent les Bacchantes armées du thyrse tout au-dessus de l'autel ;

---

(1) Petite chapelle dressée à la hâte dans un carrefour, où le *Saint-Sacrement* se repose, & que les bourgeois se font gloire de bâtir.

& l'œil, à travers les rayons du *soleil*, apperçoit l'enlevement de Proserpine.

Quels étoient à Rome les ornemens publics lors de la marche des prêtres de Cybele & de Cérès? Différoient-ils beaucoup des nôtres?

Lorsque Louis XV, dans sa fameuse convalescence, vint rendre graces à Dieu à *Notre-Dame*, le bourgeois tapissa les rues, comme pour la fête la plus solennelle du catholicisme.

On a banni des appartemens ces tapisseries à grands personnages que les meubles coupoient désagréablement, & elles sont reléguées dans les antichambres. Le damas de trois couleurs & à compartimens égaux, a pris la place de ces figures qui, massives, dures & incorrectes, ne parloient pas gracieusement à l'imagination des femmes. Les tapisseries descendent du galetas pour le jour de la *Fête-Dieu*, & on les envoie aussi à la campagne pour garnir les mansardes.

Au reste, il faut voir les tapissiers le jour de la *Fête-Dieu* monter & glisser le long de leurs échelles. Toutes les portes sont tapissées. La procession défile, & la queue est encore dans la rue, que voilà les hommes clouans & les tapisse-

ries mythologiques qui dégringolent tout ensemble. Elles sont ployées, emportées en un clin-d'œil : car elles doivent servir ailleurs.

Le miracle est, qu'à travers tant d'échelles qui courent, droites & hautes, tant de marteaux qui sont en l'air, tant de passans qui heurtent les échelons & leur base boiteuse, il n'y ait pas quelque martyr de la tenture & du pieux empressement des tapissiers, qui ce jour-là regardent toutes les têtes comme des pavés.

CHAPITRE CCCCLXXXVII.

Jardin du Palais-Royal.

PHILIPPE d'Orléans, régent de France, habita ce palais. Il y gouverna le royaume avec les principes les plus hardis, méprisant beaucoup les hommes & les jugeant tous aussi faux, aussi bas, aussi cupides que ceux dont il étoit environné. Il sembloit indigne à son génie de gouverner cette masse d'individus dont il se jouoit avec la supériorité de son caractere.

Les principes de ſon adminiſtration, qui ſuccéderent à ceux de Louis XIV, forment pour l'hiſtoire une couleur bien tranchante. La nation Françoiſe qui ſe plie à tout, fut modifiée en un ſeul inſtant.

Cette époque infiniment curieuſe a déterminé nos mœurs actuelles, & pour un temps qui paroît devoir être conſidérable. Si la baſe de la morale eſt à demi-renverſée, la régence a occaſioné ce changement rapide dont l'influence n'eſt pas encore à ſon terme.

On ſe raſſemble à midi au cadran du Palais-Royal. Des déſœuvrés, montre en main, mettent l'aiguille ſur onze heures ſoixante minutes, & s'en vantent toute la journée.

Au *Caveau*, d'autres déſœuvrés agitent ces queſtions oiſeuſes & littéraires, mille fois rebattues, & dont la génération timide de nos jeunes auteurs ne paroît pas vouloir encore ſortir.

Quand le duc de Chartres voulut convertir ſon jardin en bâtimens, chacun cria comme s'il eût été propriétaire du lieu. Malgré le public qui regardoit cette promenade comme une jouiſſance acquiſe, malgré ſes vives clameurs, le

duc fit tomber ſous la coignée ces arbres qui, ſous leurs ombrages, avoient vu les marchés clandeſtins des filles d'opéra. Jamais les Hamadryades) ſi elles ſont chaſtes) n'eurent plus à rougir que dans cette fameuſe allée. Mais on pouvoit la regarder comme la plus belle ſalle de bal qui fût en Europe. Elle fut détruite en peu d'heures.

Quand le public eut bien crié, & qu'il vit les arbres à bas, il ſe tut. Il paroît d'après le plan adopté par le prince, que les Pariſiens dans quelques années y auront gagné (ce qui accuſera leur précipitation ordinaire) ; que cet endroit réunira le brillant, le commode ; que métamorphoſé au gré du propriétaire, il offrira pour les agrémens une promenade ſupérieure à la précédente.

O Pariſiens, toujours ignares & ſottement ennemis des moindres modifications, ſongez donc que votre ville nageroit dans un cloaque, ſans la main qui a rompu vos mauſſades habitudes ! Laiſſez les puiſſans en monnoie modifier votre habitation. Qui l'a fait ce qu'elle eſt ? Eux ſeuls. Taiſez-vous, plats bourgeois, & laiſſez les princes vous conſtruire des monumens agréables. Voyez

autour de vous, tous font de leur création. Promenez-vous un peu plus loin, importans nouvelliftes, & attendez le don magnifique & riant que votre lourde & ingrate cervelle ne peut pas même appercevoir en idée.

Si vous voulez voir de beaux tableaux, vifitez la galerie du Palais-Royal; fi vous voulez voir de jolies femmes dans le coftume le plus élégant & le plus nouveau, placez-vous au paffage du grand efcalier; fi vous voulez manger de bonnes glaces, allez au caveau; mais fi vous voulez avoir les nouveautés piquantes, ne vous adreffez pas aux libraires du lieu.

CHAPITRE CCCCLXXXVIII.

Coutume.

On nous parle des Tahuglanks, fitués au nord du Nouveau-Mexique, vers le deux cent quarante-unieme degré de longitude. On nous en parle comme d'un peuple policé qui a auffi fes arts brillans, mais des coutumes fort extraordinaires.

Un prince du ſang, chez les Tahuglanks, établit ſa chaiſe percée tout au milieu de ſa chambre, en préſence de ſa maiſon & de ceux à qui il donne audience. C'eſt une prérogative dont il ſe montre jaloux. Placé ſur ce trône mobile, le prince conſtipé ou dévoyé fait publiquement, ſans voile & ſans paravent, toutes les grimaces que lui commande ſa ſituation. Un grand valet debout & attentif lui préſente des pattes de coton avec leſquelles le prince s'eſſuie; le valet les range l'une deſſus l'autre comme des beurrées, & ſous l'œil ouvert des aſſiſtans. On voit les déjections de monſeigneur. L'odorat des courtiſans raſſemblés a beau s'armer de conſtance, il ne peut ſe ſouſtraire aux tourbillons des alkalis-volatils.

De belles dames qui viennent faire leur cour & demander des graces, arrivent quelquefois au milieu de la cérémonie, & ne s'en vont pas; ce ſeroit un manque d'uſage. Elles reſtent & font la converſation de l'air du monde le plus aiſé.

Mais ſi le ſeigneur Tahuglank chie au nez de tous ceux qui entrent chez lui le matin, ſon maître le lui rendra

bien le lendemain ; il s'aſſeyera encore plus fiérement ſur la chaiſe percée, & embaumera ſon vaſſal. Celui-ci aura beſoin de la ferme contenance qu'il exigeoit la veille ; il n'oſera pas détourner la tête ; la converſation ira ſon train, comme ſi les parfums les plus ſuaves rempliſſoient l'appartement ; il n'offrira qu'un nez impaſſible en ſongeant que c'eſt un prêté rendu, & qu'à trois jours de là, lorſqu'il prendra médecine, ſa cour particuliere aura le viſage calme & ſerein à l'aſpect des contorſions redoublées, qu'il variera tout à ſon aiſe & dans tout le loiſir poſſible.

Voilà bien le ſujet d'un chapitre pour un nouveau Rabelais ; mais je ne ſuis pas aſſez docte pour l'entreprendre. En quel temps a commencé cette coutume? Comment s'eſt-elle perpétuée ? Comment regne-t-elle encore chez ce peuple, dont les gazettes nous vantent le goût, la politeſſe & les graces ? Eſt-ce une filiation de l'hiſtoire du Grand-Lama, qui fait don de ſes excrémens deſſéchés à tous les princes & vaſſaux du Thibet ? Mais ils ſont du moins en poudre. Il jouit ſeul de cette glorieuſe prérogative ; & parmi les Tahuglanks,

il ne faut avoir qu'une goutte du sang royal dans les veines, pour inviter tout le monde au spectacle des fonctions journalieres de la garderobe avec tous leurs accompagnemens.

Les témoins prétendent que par l'adresse & la promptitude des enleveurs de la chaise percée, l'évaporation est presqu'insensible. D'autres soutiennent au contraire que les corpuscules actifs se font sentir dans toute leur énergie; & le marc du souper d'un prince est tout autre que le marc grossier d'un porte-faix. Que faut-il croire? Au reste, celui qui ne sera pas satisfait du récit que ma qualité d'historien m'a obligé de faire, pourra en achetant une charge honorable, se convaincre pleinement par l'expérience que ceci n'est point un conte.

CHAPITRE CCCCLXXXIX.

Commissaires.

Ils ont des départemens variés & même opposés. Quel rapport y a-t-il entre une batterie & l'apposition d'un

ſcellé ; entre la levée d'un cadavre & un partage entre héritiers ?

Leurs fonctions principales concernent la police. Le guet leur amene tous ceux qui ont commis quelques déſordres. Ils peuvent les envoyer en priſon ſur le champ.

Une multitude de faits particuliers & ſouvent imprévus ſont remis à leur prudence, & exercent leur ſagacité. Les diſputes, les rixes, les accidens, les injures graves vont d'abord à leur tribunal. Il faut qu'ils écoutent les parties & qu'ils décident promptement.

Les plaintes pour fait de vols, viols, violences & autres crimes, ſont auſſi reçues par eux ; & d'après la clameur publique, ils interrogent d'office le coupable & le font empriſonner.

Ils font faire ouverture de portes, lors des ſaiſies de meubles en l'abſence d'un locataire ; lorſqu'un particulier ſans ſecours eſt décédé dans ſa chambre. Enfin, lors des morts promptes ou ſuſpectes, ils accompagnent le chirurgien du Châtelet.

Leurs fonctions ſont preſque toujours ou triſtes ou contraignantes. Si l'on releve un cadavre mutilé, enſanglanté,

c'eſt pour les yeux du commiſſaire. Il ſe trouve entre le meurtrier & celui qui a été aſſaſſiné. Toutes les bleſſures que la perfidie, la fureur & le haſard occaſionent, viennent ſous leurs regards; toute affaire criminelle commence dans leur greffe. Leur procès-verbal devient la baſe de la procédure criminelle; les juges prononceront d'après leur expoſé. Quel emploi ſérieux !

Ils ſont les interrogatoires des accuſés; & ceux même qui ſont enlevés par des ordres ſupérieurs ſont encore interrogés par eux. Mais on choiſit un commiſſaire habile, qui vous fait mille queſtions captieuſes; & c'eſt un danger de plus que d'être interrogé par un pareil homme qui ordinairement n'eſt pas diſpoſé à vous ſervir.

Il eſt peu d'états qui demandent autant de juſteſſe dans l'eſprit, autant de modération, autant de reſſources, autant de connoiſſances particulieres, que celui de commiſſaire; & c'eſt un clerc qui balance entre une étude de notaire, de procureur, ou une charge d'huiſſier-priſeur, qui le plus ſouvent adopte ces fonctions redoutables.

Les uns pechent par la ſévérité, les autres

autres craignent de ſe compromettre ; ils ſont rarement dans le point précis où ils devroient être. Après avoir fait tomber leur rigueur ſur le petit peuple ſans protecteur, ils ſemblent avoir un peu trop de reſpect pour tout ce qui tient aux grands & aux riches ; & cette conduite verſatile, pour ne pas dire plus, leur a ôté cette réputation d'intégrité qu'ils devroient avoir.

Leur ſituation eſt aſſez embarraſſante : ils marchent entre le lieutenant de police, qui les réprimande vertement, & le peuple qui crie. Il faut qu'ils ſatisfaſſent l'un & l'autre ; il faut même qu'ils devinent ce qu'on ne leur dit pas, & qu'ils agiſſent différemment ſelon les temps, les perſonnes & les circonſtances. Ceux qui n'ont point de ſagacité font des fautes (leur petit code à la main) qu'ils s'obſtinent à ne pas reconnoître.

Les commiſſaires ſont chargés de trop de choſes, & trop peu payés. De là vient que quelques-uns ont commis pluſieurs baſſeſſes.

Trop ſouvent le commiſſaire eſt abſent ; il eſt allé à ſes plaiſirs, ou appoſer des ſcellés : car ils en ſont tous friands.

C'eſt au clerc, perſonnage aſſez avili, que vous avez à faire. Le guet promene ſouvent un délinquant avec les menottes de quartier en quartier, faute de rencontrer le commiſſaire chez lui. Le peuple le craint toujours beaucoup plus qu'il ne le reſpecte.

Un commiſſaire emploie un autre commiſſaire pour faire la police dans ſon quartier, de crainte de ſe faire jeter la pierre par ſes voiſins. La plupart abandonnent le balayage des rues, la viſite des marchés, la vérification du poids du pain, comme s'il étoit aviliſſant d'y veiller.

Une fréquentation journaliere & néceſſaire avec l'inſpecteur, l'exempt de police, les eſpions, les mouchards, leur a imprimé je ne ſais quelle ſimilitude qui leur a ôté preſque entiérement la phyſionomie de juges.

La plainte qu'il faut payer, & les caſuels de leur état, prélevés quelquefois ſur les filles de mauvaiſe vie qu'ils protegent ou qu'ils pourſuivent, ſelon le degré d'attention dont elles ſont pourvues; les préſens offerts & acceptés, par les bouchers, boulangers & autres, qui vendent à poids & à meſures, n'ont

pas fait de leur place une place aussi honorable qu'elle devroit l'être.

Voyez un juge de paix à Londres ; rappelez-vous celui qui, troublé dans ses fonctions par le fils du roi, lui ordonna de se rendre en prison, & en fut obéi. Toutes leurs opérations étant de rigueur, précédant les saisies, ordonnant les emprisonnemens, écrivant sans cesse des procès-verbaux ; toujours avec des accusateurs & des accusés, leur ame en a contracté une sorte de roideur & d'impassibilité, qui passe quelquefois sur leur visage.

Il n'y a point de farce sur le boulevart où l'on ne voie arriver un commissaire à la suite d'une querelle. Il est en robe sale & trouée ; on lui arrache sa perruque ; on le bâtonne sur le théâtre aux éclats de rire de la populace. Il en est de même à la Rapée, dans une jouté que l'on donne sur l'eau. Les personnages figurent une rixe ; ils se battent, le commissaire vient, il procede, il verbalise, il interroge : on finit par le jeter à la riviere avec sa plume, son rouleau de papier & son écritoire.

Si cependant on prenoit ces farces au pied de la lettre, & qu'on s'avisât de

battre réellement cet officier de robe longue, on se feroit un affaire grave. Pourquoi donc montrer au peuple des commissaires bâtonnés, dont on déchire la robe ou que l'on jette à l'eau, aux huées universelles des spectateurs?

CHAPITRE CCCCXC.

Messe de minuit.

LA veille de noël les églises se remplissent de monde; mais ce n'est pas toujours la dévotion qui y conduit la foule. Les jeunes gens entrent à minuit la tête haute, regardant les femmes & les filles, & il leur paroît plaisant de les voir chanter & prier, à l'heure où elles sont ordinairement entre deux draps, occupées à toute autre chose.

On crut que c'étoient les organistes qui attiroient la foule bruyante. On les fit taire; mais les ténebres d'un côté, les temples illuminés de l'autre, le renversement passager de la coutume, rendront toujours ces heures de la nuit plus intéressantes que celles du jour. C'est la seule fête nocturne que la reli-

gion autorise ; & la licence qui profite de tout, s'y glisse malgré la sainteté du lieu.

Les cérémonies dans les grandes paroisses sont connues. Mais voulez-vous jouir d'un tableau vraiment curieux : allez entendre une messe de minuit dans un village, à quelques lieues de la capitale.

C'est le tour de la fermiere ; elle doit présenter à l'autel l'agneau sans tache, par les mains de son berger. Une députation de douze filles, tant vierges que bergeres, est venue pour chercher le pauvre petit animal qui s'ennuie fort d'être étendu dans une manne ornée de pompons & de rubans couleur de rose.

La cloche sonne ; la procession va commencer : en voici l'ordre & la marche.

Le premier personnage qui paroît est un bédeau, portant la fameuse étoile des trois mages dont l'apparition auroit fort embarrassé les *la Lande*, les *Cassini*, & *Newton* lui-même, s'ils avoient existé alors. Les trois mages suivent : l'un d'eux, le mage Maure, a le visage barbouillé de noir de fumée ; c'est l'Arlequin, mais il est sérieux.

On voit ensuite quatre anges qui ne volent pas mieux avec leurs ailes de carton, que le sieur *Blanchard* avec son vaisseau volant & ses parasols. Les vierges folles portent leurs lampes éteintes ; les vierges sages leurs lampes allumées.

Gabriel est là, plus beau que les autres ; il se retourne de temps en temps pour saluer Marie qui le regarde tendrement.

Un saint Joseph suit d'un air niais ; on a choisi pour ce rôle l'imbécille du village. Sa fonction est de garder le pauvre petit agneau qui bêle de toutes ses forces à la cérémonie. Les bergers s'avancent, enveloppés dans leurs grands manteaux, qu'ils relevent de temps en temps pour faire l'exercice de la houlette.

Enfin on voit se développer, par des évolutions bien exécutées, un joli bataillon de bergeres. Elles ont toujours plus de graces que les garçons.

Leurs vêtemens sont blancs, coupés d'écharpes & de ceintures de différentes couleurs ; & leurs houlettes ornées de rubans. L'une porte l'arbre de Jessé ; la seconde, la verge d'Aaron, retrouvée de nos jours par l'hydroscope *Bléton* ;

la troisieme, la pomme (non celle qui perdit Troye, mais celle qui perdit tout le genre humain) ; la quatrieme, le serpent qui fit cette belle équipée dans le paradis terrestre. Les autres n'ont en main que leurs houlettes, ou celles de leurs bergers favoris.

Cette gentille phalange est accompagnée d'un orchestre ambulant, composé de deux violons, d'une clarinette, d'un serpent, & de cinq cornemuses. Le concert de *Rousseau* chez M. de *Trétorens* n'approche pas de celui-là. Un chien qui a suivi son maître à l'église sans en être apperçu, entendant cette superbe harmonie, se met à hurler lamentablement, pour faire sa partie dans le concert. Bedeaux & bergers veulent le chasser, & la cacophonie redouble.

Enfin, deux bergers s'avancent pour chanter des cantiques pieux, décens, & sur-tout très-spirituels, ainsi qu'on en peut juger par celui-ci que j'ai retenu.

Gabriel chez Marie
Vint par compassion,
Et lui fit œuvre pie
Sans copulation.

Après la messe, qui a été entendue avec dévotion & simplicité de cœur par

ces bonnes gens, le *réveillon* ſe fait. Les cabarets ſe rempliſſent malgré l'ordonnance du bailli; & qui ſait ſi la lampe de quelque vierge ſage ne s'éteint point!

CHAPITRE CCCCXCI.

Boutique de Perruquier.

IMAGINEZ tout ce que la mal-propreté peut aſſembler de plus ſale. Son trône eſt au milieu de cette boutique où vont ſe rendre ceux qui veulent être propres. Les carreaux des fenêtres, enduits de poudre & de pommade, interceptent le jour; l'eau de ſavon a rongé & déchauſſé le pavé. Le plancher & les ſolives ſont imprégnés d'une poudre épaiſſe. Les araignées pendent mortes à leurs longues toiles blanchies, étouffées en l'air par le volcan éternel de la poudriere. N'entrez jamais dans cet antre infect; mais regardez avec moi à travers une vitre caſſée.

Voici un homme ſous la capote de toile cirée, peignoir banal qui lui enveloppe tout le corps. On vient de mettre une centaine de papillotes à une

tête qui n'avoit pas besoin d'être défigurée par toutes ces cornes hérissées. Un fer brûlant les aplatit, & l'odeur des cheveux brûlés se fait sentir.

Tout à côté, voyez un visage barbouillé de l'écume du savon; plus loin, un peigne à longues dents qui ne peut entrer dans une criniere épaisse. On la couvre bientôt de poudre, & voilà un accommodage.

Quatre garçons perruquiers, blêmes & blancs, dont on ne distingue plus les traits, prennent tour-à-tour le peigne, le rasoir & la houppe. Un apprenti chirurgien, dit major, sorti de l'amphithéâtre où il vient de plonger son bras dans des entrailles humaines, ou dont la main fétide sent encore l'onguent suspect, la promene sur tous ces visages qui sollicitent leur tour; car le manant à Paris, pour aller à vêpres & à la Courtille, veut porter le dimanche tête frisée & saupoudrée.

Des *tresseuses* faisant rouler des paquets de cheveux entre leurs doigts & à travers des *cardes* ou peignes de fer, ont quelque chose de plus dégoûtant encore que les garçons perruquiers. Elles semblent pommadées sous leur

linge jauni. Leurs jupes font craſſeuſes comme leurs mains ; elles ſemblent avoir fait un divorce éternel avec la blanchiſſeuſe, & les *merlans* eux-mêmes ne ſe ſoucient point de leurs faveurs.

La matinée de chaque dimanche ſuffit à peine aux gens qui viennent ſe faire plâtrer les cheveux. Le maître a beſoin d'un renfort ; les raſoirs ſont émouſſés par le crin des barbes. Soixante livres d'amidon dans chaque boutique paſſent ſur l'occiput des artiſans du quartier. C'eſt un tourbillon qui ſe répand juſque dans la rue. Les poudrés ſortent de deſſous la houppe avec un maſque blanc ſur le viſage. L'habit du perruquier peſe le triple. Battez-le ; je parie pour ſix livres de poudre : il en a bien avalé quatre onces dans ſes fonctions, d'autant plus qu'il aime à babiller.

Eh bien, le dimanche, à quatre heures du ſoir, ce même perruquier, laſſé de ſa blanche pouſſiere, monte dans une chambre, ſe met nu de la tête aux pieds, ſe lave, s'eſſuie, & paſſe dans une ſeconde chambre voiſine & ſéparée, où il s'habille proprement en noir. Il n'oſe lui-même repaſſer par ſa farineuſe boutique ; il ſort auſſi propre qu'un conſeiller.

Où va-t-il ? A l'opéra, voir danſer mademoiſelle Guimard, dont il vante les graces. Il ſe trouve à côté de celui qu'il a coiffé le matin. Alors il peut ſe frotter ſans crainte à ſon voiſin, & rouler parmi les flots du peuple extaſié. Ce n'eſt plus un *merlan*, c'eſt un juge en muſique.

Lorſqu'il rentre, il ſe déshabille avec ſoin, range ſon habit propre, met de côté ſa chemiſe à dentelles, & revient dans la chambre graſſe reprendre ſes vêtemens lourds & poudreux, qu'il portera ſix jours de ſuite, ſi une fête ne coupe point la ſemaine pour le ramener au palais magique, où il claquera Veſtris, *le dieu de la danſe.*

Il faut que ce métier ſi ſale ſoit un métier ſacré ; car dès qu'un garçon l'exerce ſans en avoir acheté la charge, le chambrelan eſt conduit à Bicêtre, comme un coupable digne de toute la vengeance des lois. Il a beau quelquefois n'avoir pas un habit de poudre ; un peigne édenté, un vieux raſoir, un bout de pommade, un fer à toupet deviennent la preuve évidente de ſon crime ; & il n'y a que la priſon qui puiſſe expier un pareil attentat !

Voilà comment, avec des lois mal-entendues, on se joue indécemment de la liberté des hommes. On cite encore saint Louis, législateur & patron des perruquiers, dans la vue de consacrer de si respectables privileges !

Oui, pour raser le visage d'un fort de la Halle, poudrer une chevelure de porteur d'eau, peigner un savant, papillotter un clerc de procureur, il faut préalablement avoir acheté une charge.

Quelque chose encore, qui tout-à-la-fois attire & repousse l'œil dans la boutique d'un perruquier, c'est le *pâté de cheveux sorti du four*. Sa croûte, sa ressemblance extérieure avec les bons pâtés de Périgueux, dites, cela ne fait-il pas frissonner ?

Il n'y a pas plus de cent ans que la perruque étoit un ornement rare & coûteux. Une perruque (frémissez têtes chauves !) se vendoit jusqu'à mille écus. Il est vrai qu'elle étoit d'un volume énorme, & qu'il falloit dépouiller plusieurs têtes pour en couvrir une seule. Aujourd'hui, sans se ruiner, on couronne son chef d'une chevelure artificielle pour quatre pistoles ; & cette perruque moins chere est mieux faite,

mieux plantée, & imite le naturel à s'y méprendre.

Les maîtres d'école des environs de Paris, les vieux chantres, les écrivains publics, les huissiers vétérans n'y regardent pas de si près. Ils ne veulent pas en imposer ; ils achetent des perruques de hasard, qui laissent un pouce d'intervalle entre la peau & les cheveux factices. Ils vont au grand magasin établi quai des Morfondus. Là est un tas de *tignasses ;* mais malgré les revers & les années, les cheveux anciennement tressés y tiennent encore.

Les têtes humaines, en-dehors comme en-dedans, quoi qu'on en dise, sont à-peu-près égales. Ce qui en fait la différence ne mérite guere d'être compté. D'ailleurs cette jauge de l'orgueil disparoît à une légere distance.

Le maître d'école de village a embrassé ce consolant systême; il ramasse, avec le coup-d'œil supérieur de la philosophie, le premier bonnet chevelu qui ne jure pas trop avec son poil. Dès qu'il fait heureusement le tour de la boîte où gît sa haute pensée, il lui convient, il l'adopte. Son prédécesseur raisonnoit-il mieux que lui ? étoit-il mieux

coiffé ? Qui pourra décider affirmativement entre deux têtes & deux coiffures ? Le maître d'école ne met pas une si grande distance entre génie & génie, perruque & perruque ; il paie trente sous, & marche ainsi coiffé vers la classe où l'on ne se moquera pas plus de son bonnet que de sa tête.

Il n'y a eu à Paris qu'un seul vieillard assez courageux pour braver l'art des perruquiers, lequel soumet tout occiput. Cet homme a osé dire : *Ils n'existent pas pour moi.* On l'a vu paroître en tout lieu & même à la cour sans perruque. Dès-lors il a paru un grand homme ; il n'avoit qu'à se coiffer comme le maître d'école, & ce n'auroit plus été qu'un homme ordinaire.

CHAPITRE CCCCXCII.

Femmes-de-Chambre.

UNE femme qui sert une autre femme, a besoin de bien plus d'art & de souplesse qu'il n'en faut à un homme dans la même condition. Point de milieu ; les femmes-de-chambre sont dans la plus

grande intimité, ou dans la dépendance la plus humiliante.

Que d'adreſſe il faut à une femme-de-chambre pour faire valoir, embellir les charmes de ſa maîtreſſe ! Il faut la rendre jolie, ou du moins lui perſuader qu'elle a des graces infinies. Chaque matin la maîtreſſe la queſtionne ſur ſon viſage. Elle doit avoir une réponſe prête, aller au-devant du caprice, corriger la mauvaiſe humeur, tromper l'amour-propre, enfin avoir l'air de la ſincérité.

On la gronde facilement ; mais il lui eſt permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe de la maîtreſſe ne feroit pas complet, ſi la femme-de-chambre étoit impaſſible.

Rien de plus curieux que le dialogue qui s'établit quelquefois à la toilette : c'eſt un mélange de hauteur, de familiarité, de confiance, de mépris, qui a quelque choſe d'indéfiniſſable.

La femme-de-chambre connoît mieux ſa maîtreſſe, que le laquais ne connoît ſon maître. Auſſi nombre de ſecrets particuliers ont été révélés par des femmes-de-chambre : c'eſt une bonne fortune quand on peut les enlever à ſes amies, ou du moins à ſes connoiſſances.

La femme-de-chambre ne déroge pas, ainsi que le laquais, parce que la fille qui embrasse cet état paroît l'avoir préféré à la perte de sa vertu.

Elles composent le cinquieme de l'ordre domestique. Quand leurs maîtresses sont jeunes & belles, elles sont assez dédaignées, & il ne leur appartient pas d'être jolies. Mais à mesure que les femmes avancent en âge, la société d'une femme-de-chambre leur devient plus nécessaire. Les vieilles qui désirent toujours qu'on les trompe un peu, s'accommodent assez de leur langage flâtteur; & l'habitude donnant du poids à la liaison, elle ne peut plus enfin se rompre.

Les femmes-de-chambre en général n'ont pas les vices inhérens aux laquais. Elles prennent les manieres des femmes qu'elles servent; & quand elles se marient ensuite à de petits bourgeois, elles ont un air & un maintien qui en imposent à cette classe, & qui devant un œil peu exercé les feroient prendre véritablement pour avoir vu le monde.

Elles se mettent pour l'ordinaire avec goût. Dans celles qui sont méchantes, l'envie, la jalousie, la médisance, le mensonge,

menfonge, la fauffeté, la flatterie, l'hypocrifie percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci font toujours taciturnes, & leurs vices parlent hautement. Les femmes-de-chambre font fréquemment interrogées, & leurs vices font voilés.

Les foubrettes de notre comédie ont encore des nuances qui appartiennent à leur état; mais les valets ne fe voient plus comme on les met fur la fcene. On diftingue la femme-de-chambre qui eft chez la ducheffe : fes façons font plus aifées & plus nobles. Celle qui eft chez la préfidente a contracté quelque chofe de la morgue de la maifon ; elle met de la précifion dans tout ce qu'elle dit & ce qu'elle fait. Celle qui eft chez la financiere, parle des plus groffes fommes comme d'un rien, raconte les dépenfes que l'on fait à l'hôtel, & qui ne fe font pas ailleurs.

Quelques femmes-de-chambre, au bout d'un certain temps, copient admirablement leur maîtreffe ; & quelques-unes qui font bonnes, s'attendriffent réellement fur leur fort, parce qu'elles voient de près les tourmens que l'envie de briller & les caprices de l'imagination leur font fubir chaque jour.

Si la maîtresse traite sa femme-de-chambre avec indifférence, la paix est entre les deux époux ; mais si une sorte d'amitié naît entr'elles, & que la ligue s'établisse, le mari ne pourra jamais deviner d'où part la discorde qui trouble sa maison.

Les femmes-de-chambre ne parlent pas précisément comme les poëtes les font parler sur la scene ; mais elles agissent avec dextérité dans plusieurs occasions, & elles ont encore sur les caracteres une certaine influence que les valets ont perdue il y a long-temps.

Une femme de qualité dit : *Où sont mes femmes ?* & ne dit jamais, *Mes femmes-de-chambre ;* expression réservée à la bourgeoisie.

Depuis que le luxe a placé quatre à cinq domestiques, enchaînés à la courroie derriere un carrosse ; depuis que l'on a tenu ainsi quatre hommes serrés l'un contre l'autre, sautillans sur la pointe des pieds, obligés de monter & de descendre lorsque la voiture est en mouvement, & de s'élancer avec célérité au risque de se rompre les jambes, les femmes à leur toilette ont tenu debout trois à quatre femmes uniquement

occupées à offrir la boîte à poudre, les épingles, la pâte d'amande, tandis que le coiffeur arrange les cheveux.

Ce vol d'individus, fait aux campagnes, à l'agriculture, n'a pas même été frappé parmi nous d'un impôt propre à punir cet égoïsme révoltant. Et tandis que le galon d'or & d'argent entre dans la livrée de la servitude, le sarrau de toile couvre à peine le laboureur & le vigneron. La classe travaillante voit les valets en habit de drap galonné, & les femmes-de-chambre en robe de soie, même avec quelques petits diamans. Cette malheureuse classe commence à s'estimer elle-même fort au-dessous de l'ordre domestique.

CHAPITRE CCCCXCIII.

Comédie clandestine.

Je ne parlerai pas ici de ces farces irréligieuses où une jeunesse indévote se permet des gaietés très-indiscretes; où l'on voit le prêtre disant la messe, qui va cherchant l'hostie que la souris a emportée pendant le *Dominus vobiscum*,

& déjà à demi croquée. Je ne répéterai point le dialogue de l'abbeſſe ſe confeſſant au cordelier ; il faut laiſſer ces bouffonneries ſous le voile qui les couvre.

Je dois parler de certaines petites pieces libres & voluptueuſes qu'on vient d'accueillir en ſecret, comme infiniment propres à débarraſſer les femmes de ce reſte de pudeur qui les fatigue.

Là, Thalie, comme on l'a tant de fois reproché aux dramatiſtes, n'eſt plus une régente ; le théâtre n'eſt plus une école : on en a chaſſé toute morale ; ce n'eſt point l'eſprit aſſommant de Dorat ; ce n'eſt point le jargon quinteſſencié de la comédie moderne, c'eſt la peinture aiſée d'un riant & facile libertinage ; ce ſont les caracteres à la mode, le goût du jour, le ton nouveau d'une débauche raiſonnée, & qu'on appelle *décente*.

Un abbé ſe plaint de la facilité d'avoir des femmes, & de la difficulté d'avoir des abbayes. Les ſoubrettes chantent des couplets qui font hauſſer l'éventail, mais pleins de vérités. Des équivoques, des plaiſanteries, une corruption bien profonde, le vice orné de toute la gaieté poſſible, voilà ce qui diſtingue ces mono-drames qui atteſtent notre eſprit,

& la ſinguliere licence de nos mœurs.

Les romans de Crébillon fils ſont chaſtes, en comparaiſon de ces petites pieces, où la dériſion de la vertu & l'oubli des principes ſont affichés au point que l'auteur, quoi qu'il imagine, ne ſcandaliſe jamais l'auditoire. Il eſt toujours plus dépravé que le poëte.

Ces mono-drames font ſortir le talent pittoreſque de nos bouffons. Ainſi tous les moyens de l'ancienne comédie ſont tombés; elle n'eſt plus que décrépite & froide, auprès de cette muſe moderne à l'œil vif & hardi, au ton décidé, au geſte libertin, qui a réponſe à tout, qui voit tout avec le ſourire dominant d'une malice ſpirituelle.

Notez que toutes ces femmes dont on peint l'eſprit & la dépravation, ſont toutes ou comteſſes, ou marquiſes, ou préſidentes, ou ducheſſes; & les hommes à l'avenant. Il n'y a pas une ſeule bourgeoiſe perſonnifiée dans ces pieces. Il n'appartient pas à la bourgeoiſe d'avoir ces vices diſtingués; le libertinage roturier eſt loin d'un idiome auſſi fin, auſſi délicat; il n'eſt pas digne des pinceaux qui célebrent les mœurs ingénieuſes des femmes de qualité.

On joue auſſi, dans des ſallons privilégiés, des *proverbes* qui tiennent à des aventures récentes & connues. On a beſoin de la cauſticité pour ſortir de l'atonie. La ſimple médiſance ne frapperoit pas aſſez profondément la victime ; il faut qu'elle expire ſous les pointes les plus acérées, & le tout par amuſement.

Voilà donc les *attellanes* naturaliſées parmi nous ; elles ne ſe préſentent point ſur les théâtres publics. Tout-à-la-fois licencieuſes & impudentes, elles ne ſont dans l'ombre que pour exciter plus vivement la curioſité. Les lois ne peuvent les interdire ; c'eſt une jouiſſance pour ces êtres blaſés, qui croient aviver ainſi leur ame abâtardie. Mais, malgré tant d'efforts, le rire du libertinage, ou celui de la méchanceté, ne ſera jamais le bon rire. J'en préviens les auteurs & les auditeurs.



CHAPITRE CCCCXCIV.

La Fête des Rois.

LA fête des rois & le tirage du gâteau ſubſiſtent toujours. Cette très-ancienne coutume ſe tranſmet de pere en fils. Les incrédules & les impies, qui ſe moquent de l'étoile des trois mages, célebrent néanmoins cette fête comme les autres. Les feſtins ne rencontrent point de négatifs. C'eſt une branche de commerce pour la pâtiſſerie, dont la vente eſt conſidérable ce jour-là.

On eſt curieux du ſort : on joue avec l'enfant qui tire le gâteau ; on veut être roi. Cependant ici le roi paie ſa royauté, & ne leve aucun tribut ſur ſon peuple.

Le ſavetier en famille eſt toujours roi ; car il eſt plus obéi dans ſa maiſon, que le préſident ne l'eſt dans la ſienne. Mais ce jour-là il parodie la majeſté : il croit fermement, ainſi que tous ſes confreres, que les ſouverains & les princes ne s'occupent dans leurs palais qu'à boire, manger & ſe réjouir. Il ne leur attribue aucune peine, aucun ſouci, aucun travail, parce que leur table eſt toujours bien ſervie.

C'est aussi le jour où, dans tout Paris, le peuple fait les réflexions les plus bizarres sur la royauté. On voit qu'il ne la considere que sous les plus faux rapports, & que toutes ces idées rétrécies sont, pour ainsi dire, des idées asiatiques. Oh, qu'il est loin de concevoir ce qu'il devroit entendre !

Fontenelle, tout philosophe qu'il étoit, tira un jour le *gâteau des rois*. La feve lui échut. *Vous êtes roi*, lui dit son voisin ; *serez-vous despotique ? — Belle demande*, reprit-il.

Diderot a fait une piece de vers sur cette royauté de table, laquelle ne ressemble point aux vers niais que tant de sots monarques de la feve ont publiés dans plusieurs recueils fastidieux.

Tous les gens de bouche sont fort occupés pendant cette huitaine ; & l'on voit que toute fête fondée sur la bâfre, sera & doit être immortelle.

Les protestans, hors de la France, ont poussé la réformation jusqu'à bannir toutes les fêtes, même celles qui donnent lieu aux festins. En arrachant le galon de l'habit, ils ont, comme dit le docteur Swift, déchiré l'étoffe.

CHAPITRE CCCCXCV.

Almanach des Muſes.

C'EST une corbeille de fleurs poétiques, que *Frere - Quêteur* au Parnaſſe offre tous les ans au public. On appelle ainſi le rédacteur, parce que pendant toute l'année il ſollicite les faveurs des enfans d'Apollon, qui contribuent de leurs travaux à former ſon recueil & ſon patrimoine. Il vit de ſa quête.

Frere - Quêteur prend & entaſſe au haſard toutes ces fleurs, ſans aſſortir les couleurs; il en compoſe un énorme bouquet, à-peu-près comme le fait un payſan mal-adroit à la fête de ſon bailli; puis il le jette au nez du public la veille du jour de l'an. Les fleurs vives, les fleurs pâles, les fleurs inodores, les fleurs odoriférantes, les orties même y ſont mêlées indiſtinctement. Mais qu'importe au *rédacteur?* Son bouquet n'eſt-il pas fait?

On s'occupe de ce recueil les quinze premiers jours du mois de janvier; puis, ſemblable à certains inſectes éphémeres, il pâlit & diſparoît.

Rien ne prouve mieux combien il y a de petits talens à Paris que cette foule prodigieuſe de petits vers. Pluſieurs petites réputations ſe contentent d'y briller une fois l'an; & comme ces auteurs ont de l'eſprit pour le premier janvier, ils perſuadent facilement leurs petites coteries, qu'ils en ont ou peuvent en avoir toute l'année.

Il y a des tics littéraires qu'il eſt ſi facile d'imiter, qu'ils deviennent épidémiques. C'eſt ce qu'on remarque en liſant cet almanach, compoſé par tant de plumes différentes; c'eſt une couleur, un ton uniformes. Vous jureriez que la moitié du livret eſt de la même main. On y apperçoit le même tour, la même maniere, la même prétention à l'eſprit; & juſqu'au choix des mots & des images, tout vous répete l'accent du perſifflage à la mode.

Tout auteur veut y paroître libertin, léger, quoique ſouvent il ne ſoit ni l'un ni l'autre. Ces poëtes parlent des ris, des jeux & des graces, qu'ils n'enchaînent que dans leurs hémiſtiches. Ils vous entretiennent de leurs fêtes & de leurs plaiſirs, ſans vous donner envie d'y aſſiſter; car tout en diſant aux autres,

Allons, mes amis, rions, chantons, abandonnons la gloire pour les beaux yeux de nos maîtreſſes, leur viſage s'alonge & fait la moue.

On pourroit dire à ces muſes grimacieres ce qu'un homme diſoit à une femme qui faiſoit des mines : *Trompeuſe, tu mens au rire.*

Quand on lit les vers de Chapelle, de Chaulieu, de Coulanges, de Panard, de Collé, on prend part à leurs douces orgies ; on eſt à table avec eux ; on ſent que leurs plaiſirs n'étoient pas une illuſion ; & on les voit auſſi francs dans leur abandon, que nos poëtes modernes ſont contraints, gênés, en alambiquant leur eſprit pour chanter leurs jouiſſances ; & ce qu'on voit de mieux dans leurs vers, c'eſt que celles de l'orgueil leur ſont conſtamment les plus cheres.

Un jour, aſſis au pied des Alpes & me repoſant, je trouvai par haſard dans mon porte-manteau un volume ſéparé de ces petits vers. Je voulus les lire ; mais ils me parurent ſi petits, ſi meſquins, ſi triſtes devant ces magnifiques amphithéâtres qui élevent l'ame & lui donnent de fortes conceptions, que le livre puéril me tomba des mains ;

je le laiſſai au bas de ces majeſtueuſes montagnes, où il pourrit encore. Mais quand je me retrouvai à Paris, rue Saint-Honoré, je le relus. Or, pourquoi cela, lecteur? Les livres dépendroient-ils du temps & des lieux?

Ce recueil annuel & inégal eſt ſuivi de petites notices ſur les ouvrages de poéſie & de théâtre, bien tranchantes, bien courtes, & toujours vides d'eſprit.

Ce rédacteur eſt de plus compilateur de ſon métier, n'importe de quoi. Il va louant ſa plume à tout journaliſte preſſé, ainſi qu'un manœuvre va cherchant un maître maçon. C'eſt l'emploi de ces écrivailleurs qui, bientôt déſeſpérés de leur radicale impuiſſance, ſe font *jugeurs*. Métier arrogant & tranquille; car on ne finiroit pas, s'il falloit établir la réviſion des arrêts des folliculaires. Ils uſent du privilege du mépris où ils ſont tombés. Ils prononcent ſur tout, & comprennent peu de choſe. Auſſi point de réplique; ce feroit un procès interminable; tout ſe perdroit dans les menſtrues périodiques.



CHAPITRE CCCCXCVI.

Bagarre.

IL y en eut une affreuſe, inouie, inconcevable. Ce fut le 30 mai 1770; j'y étois. A la ſuite d'un miſérable feu d'artifice tiré ſur la place de Louis XV, un peuple innombrable (car il ne reſta pas ce jour-là un tiers de la ville dans les maiſons) ſe porta en foule dans une rue qui conduiſoit aux boulevarts, pour y voir la plus triſte des illuminations. On pourroit la comparer aux flambeaux funéraires d'un long convoi, rangés ſur deux files. Elle ſembloit annoncer la cataſtrophe la plus déſaſtreuſe. De gros nuages noirs, je me le rappelle, planoient ſur la triſte cité.

Cette rue fort large en apparence, ſe terminoit comme un entonnoir. Des rigoles, des trous, des pierres de taille, pluſieurs équipages, rendirent le paſſage étroit & dangereux.

Tout-à-coup je me ſentis horriblement preſſé. Je perdis la liberté de reſpirer, & je fus porté en l'air près de

quatre minutes, par les flots tumultueux d'un peuple qui avoit à la lettre l'impétuosité d'un torrent.

Jeté dans l'angle d'un mur qui me sauva la vie, j'eus le bonheur, après de longs efforts, de rétrograder, malgré des avis contraires; mais je me rappelai à propos que le matin j'avois vu des pierres de taille dans cette rue spacieuse, & cette réflexion me détermina à revenir sur mes pas. Une charpente brûloit près du feu d'artifice tiré, & le singulier effet de cet incendie m'entraîna encore d'un côté opposé à la mort.

Sorti à peine de cet horrible tumulte, j'entendis les cris déchirans des hommes, des femmes, des enfans suffoqués; mais, quoique saisi d'effroi, je ne soupçonnois pas encore l'amas d'horreurs que cette nuit épouvantable devoit rassembler. Je regagnai mon logis; je n'appris le désastre que le lendemain, quand l'amitié tendre & inquiete accourut & vint m'embrasser avec la joie de me revoir au nombre des vivans.

J'appris alors que nombre de mes compatriotes avoient péri dans cette affreuse bagarre; que des scenes cruelles avoient encore ajouté à l'horreur du

trépas. Le pied du fils fouloit involontairement les flancs de la mere ; le pere avoit beau se débattre, il passoit sur le corps de son fils. On voyoit périr à ses côtés l'objet le plus cher ; on devenoit malgré soi l'instrument de sa mort. On portoit sur son sein le corps sans vie, jusqu'à ce qu'il tombât pour être foulé sous les pieds de la rage & du désespoir. Les cris, les hurlemens étouffoient les prieres du sexe foible ; l'enfance & la beauté avoient perdu leur charme & leur pouvoir.

Un grand nombre de cadavres resterent sur la place, & aucun d'eux (ce qui est surprenant) n'avoit une fracture. Ils avoient tous été étouffés, & le froissement les avoit déshabillés en partie d'une maniere tout-à-la-fois déplorable & bizarre.

J'ai vu plusieurs personnes languir pendant trente mois des suites de cette presse épouvantable, porter sur leur corps l'empreinte forte des objets qui les avoient comprimés. D'autres ont achevé de mourir au bout de dix années. Cette presse coûta la vie à plus de douze cents infortunés, & je n'exagere point.

Une famille entiere disparut. Point de maison qui n'eût à pleurer un parent ou un ami !

On n'a point su à quelle cause attribuer cet étonnant désastre. Le lieu paroissoit spacieux, & personne ne prévit le danger.

Aucun administrateur ne fut recherché ; tout fut mis sur le compte de la fatalité. Elle y entra pour beaucoup, il faut l'avouer ; mais cela ne justifie point encore le peu d'ordre qui régna dans cette fête, & qui troubla toutes les imaginations superstitieuses, par l'idée d'un redoutable avenir. Les craintes vulgaires ne se sont pas réalisées.

Cet exemple fatal a du moins servi à établir par la suite, dans les fêtes publiques, l'ordre le plus exact ; mais on a passé subitement à une autre extrémité. On a depuis invité le peuple à des fêtes, à condition qu'il n'y assisteroit pas. On a fait un désert de l'emplacement qui lui étoit destiné ; on lui a distribué encore plus de bourrades que de petits pains. De sorte qu'aux fêtes de la naissance du Dauphin, lorsque le roi & la reine se sont présentés aux fenêtres de l'hôtel-de-ville, pour être salués par les

acclamations & les bénédictions du peuple, il n'y avoit point de peuple.

On n'est pas encore venu à bout à Paris de donner des réjouissances où le peuple ne fût ni foulé, ni maltraité, ni renvoyé. Peut-être enfin tant d'hommes de génie, ramassant leur intelligence, parviendront à nous montrer une fête digne de la capitale & des sommes énormes que l'on dépense pour mécontenter ordinairement tout le monde, & accorder à la soldatesque le plaisir de bourrer la multitude. L'argent, le goût & les idées ne manquent point. Qui empêche donc qu'on ne voie une fête populaire que l'on puisse citer aux nations voisines ?

CHAPITRE CCCCXCVII.

Rêves politiques.

Vous souvenez-vous de cet homme qui voulut faire gagner à Louis XIV, quatre cents millions par an, en mettant toutes les côtes de France en fameux ports de mer ? Vous riez ! Eh bien, on fait tous les jours des projets

de cette force-là. L'un veut enſeigner au roi l'art d'enrichir ſes ſujets; l'autre trouve que le roi n'eſt pas aſſez riche pour le titre qu'il porte, il veut doubler ſes revenus. Ces foux raiſonnant, calculant, arrangent des mots & des chiffres, qui font ſur le papier un effet merveilleux.

Je crois qu'il y a encore en France plus de têtes qui ſe fatiguent pour l'art du *gouvernement* que pour l'art de la *poéſie*. On démontre à un rimailleur inepte, que ſon vers eſt vicieux, qu'il peche contre les regles; mais comment prouver à un rêveur que ſon raiſonnement politique eſt d'un ſot. Son ſyſtême exiſte dans ſa tête; il veut abſolument qu'il exiſte dans l'état: il ne voit aucun poids, aucun rouage, aucun frottement, aucune réſiſtance; comment lui donner les premieres notions qu'il n'a pas?

Le cardinal de Fleury rioit de tous les projets qui lui étoient offerts; & voilà tout ce qu'il pouvoit répondre.

Depuis le projet de *mettre en ports de mer toutes les côtes du royaume*, juſqu'à celui de mettre *une capitation ſur les chiens*, tous les faiſeurs ont raiſonné

férieufement ces plans inconcevables ; & les ont regardés comme des efforts de génie & de patriotifme.

Ce qu'il y a de plus fingulier, c'eft que les détails de ces projets infenfés font ordinairement bien enchaînés, bien fuivis, bien raifonnés, & que la folie ne gît que dans le principe.

Le gouvernement, dit-on, a commandé une comédie propre à ridiculifer cette efpece d'hommes. Mais il n'eft peut-être pas adroit de traiter ces rêveurs férieux en adverfaires. La difcuffion s'établira ; une épigramme aujourd'hui ne tient plus lieu de raifonnement. Le gouvernement devroit laiffer dire, à condition qu'on le laiffât faire. Pourquoi jeter le gant ? Il n'y a plus de fecte dans un état, dès que le gouvernement dédaigne de l'appercevoir. Il ne doit jamais entrer ouvertement dans aucune difcuffion politique : il doit agir, il a le bras ; qu'il laiffe la langue fe remuer. Point de débats, point d'adoption de fatires publiques ; il y auroit réaction : c'eft ce que la gravité d'un gouvernement doit fur-tout éviter. Comme il ne fauroit rien gagner à la réplique, il faut qu'il évite une guerre de mots.

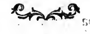
Ces rêves politiques abondent & passent dans des brochures, *ægri somnia.* Comme dans les romans les personnages ne mangent point, ne boivent point (ce qui feroit ignoble à dire), ne font malades que d'amour, & vivent au moyen d'une cassette toujours sous-entendue, qui voyage avec eux à l'abri de tout accident, & toujours remplie par des banquiers fideles; de même ceux qui font des romans politiques ne s'embarrassent jamais du terrain cultivé d'un royaume. Ils ordonnent à la terre de produire; ils vous peuplent un empire, sans songer si les habitans pourront satisfaire aux besoins de premiere & de seconde nécessité. Rien ne les arrête; ils enrichissent le monarque, lui donnent quatre cents mille hommes de troupes & cent vaisseaux de ligne. Ils font sur le papier une nation florissante, victorieuse, riche, donnant la loi à toutes les autres; & ils oublient de lui donner du pain.

Ces auteurs sont semblables à cet architecte qui avoit bâti une maison magnifique, où l'on admiroit les colonnes & les belles proportions qui ornoient la façade; mais lorsqu'on voulut

monter au premier étage, il se trouva qu'il n'y avoit point d'escalier.

Il y a au dépôt des affaires étrangeres une chambre où l'on a jeté tous les papiers que les esprits à systême ont envoyés aux ministres. On a écrit au-dessus de la porte : *Projets des têtes fêlées.* Tous ces projets disent en substance : *Si l'on ne fait pas ce que je dis, la France est perdue.*

D'autres ne sont pas susceptibles de la moindre alarme : ils vont répétant que les ressources de la France sont inépuisables ; qu'on ne sauroit la ruiner, quoi qu'on fasse. On renouvelle ces axiomes ministériels qui ont régné véritablement ; & il est vrai que le tempérament robuste & vigoureux de l'état a résisté jusqu'ici aux poisons de tous les pharmaciens. Il paroît doué d'une de ces heureuses constitutions propres à se moquer éternellement des médecins. C'est ce qu'il fait ; & les médecins scandalisés voudroient le voir sérieusement malade, pour l'honneur de leur prognostic.



CHAPITRE CCCCXCVIII.

Toilette.

UNE jolie femme fait réguliérement chaque matin deux toilettes. La premiere est fort secrete, & jamais les amans n'y sont admis; ils n'entrent qu'à l'heure indiquée. On peut tromper les femmes; mais on ne doit jamais les surprendre: voilà la regle. L'amant le plus favorisé, le plus libéral même, n'ose l'enfreindre.

C'est là que le mystere met en usage tous les cosmétiques qui embellissent la peau, ainsi que les autres préparations qui chez les femmes forment une science à part, oserai-je dire? une encyclopédie.

La seconde toilette n'est qu'un jeu inventé par la coquetterie. Alors, si l'on grimace devant un miroir, c'est avec une grace étudiée. On ne se contemple plus, on s'admire. Si l'on tresse de longs cheveux flottans, ils ont déjà leur pli & reçu leurs parfums. Les boucles sont bientôt formées; elles naissent sous une

main légere, qui ſemble à peine y toucher. Si l'on plonge un bras d'albâtre dans une eau odoriférante, on ne peut rien ajouter à ſon poli comme à ſa blancheur.

Cette toilette n'eſt qu'un rôle qui favoriſe le développement de mille attraits cachés ou non encore apperçus. Un peignoir qui ſe dérange, une jambe demi-nue qu'on laiſſe entrevoir, une mule légere qui échappe du pied mignon qu'elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paroît plus riche & plus élégante, donnent mille inſtans flatteurs à la vanité des femmes. Tout, juſqu'au babil interrompu & coupé qui imite le déſordre & le négligé du moment, prête un jour aux ſaillies vagabondes de l'imagination.

Les femmes à Paris ont l'imagination plus ſouple & plus vive que les hommes. Elles ont le talent de narrer mieux qu'eux. Les liaiſons dans leurs diſcours ſont imperceptibles. Leurs tranſitions délicates, ſont toutes liées par le ſentiment. On peut dire qu'elles écrivent leurs lettres par inſtinct; & j'ai toujours admiré le tour heureux de leur élocution, ſans pouvoir comprendre ni ſaiſir

leur ſecret. Les billets du matin s'écrivent à la toilette : ils ont une expreſſion locale ; ils ſont plus aiſés que ceux du ſoir.

C'eſt là que l'on voit ſur-tout que les femmes ont l'art de réparer une imperfection par une grace, & que chaque agrément qu'elles ſe font cache un petit défaut.

Pope a très-bien peint une toilette. Je le traduis, ne pouvant mieux faire. Elle approche, dans un vêtement blanc, d'un autel où pluſieurs vaſes d'or & de criſtal ſont myſtérieuſement rangés. La tête nue, elle adreſſe ſes vœux aux dieux brillans de la parure, à ces rois immortels du monde. Voilà qu'une image raviſſante reſpire au fond d'un miroir. Ses yeux s'attachent ſur les ſiens & y demeurent fixés. Elle ſourit amoureuſement à l'adorable déeſſe, unique objet de ſon admiration, de ſes ſoins, de ſon reſpect. A côté de cet autel, où regne le ſilence attentif, une humble prêtreſſe, les yeux baiſſés, prépare les pures eſſences qui doivent embaumer ſa flottante chevelure.

Les cérémonies commencent. On ouvre le dépôt des tréſors cachés, où

la beauté puiſe encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégans, ſortent mille graces particulieres. Les perles, les diamans, enfans du ſoleil, prêtent leur vif ornement. Le doux eſprit des fleurs s'échappe des flacons d'or; l'air eſt embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante, l'ivoire des dents de l'éléphant ſe trouvent unis & métamorphoſés pour le même uſage. Plus loin ſont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs, le rouge, les billets doux, les épigrammes du jour, & une armée d'épingles.

La beauté devient plus belle; ſon front reçoit une nuance plus vive & plus touchante; ſes yeux brillent d'un rayon plus animé; ſon ſourire enfin eſt plus doux. Je ne ſais quelle grace accomplie ſe répand inſenſiblement ſur toute ſa perſonne. Quel éclat! quelle fraîcheur!

Eh! que n'eût point dit Pope, s'il eût vu cette toilette d'or, qui n'étoit cependant pas deſtinée à une reine; ce miroir célebre, ſurmonté de deux petits amours tenant une couronne qui figuroit

celle du pouvoir. Le fini, le précieux de tous ces ornemens auroient été dignes de ses vers; mais auroient-ils pu atteindre à la description de tant de richesses? Pope eût été aussi embarrassé que l'auteur qui voudroit décrire le nouveau pavillon de *Lucienne*, où tout ce qu'a pu imaginer la fantaisie raffinée du luxe est rassemblé au premier degré.

Ah, si l'on pouvoit devenir un des Sylphes dont parle le poëte Anglois, & assister invisible à telle toilette! On en sauroit plus en une heure, que n'en disent toutes les anecdotes, que n'en font entrevoir toutes les conjectures.

Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux! faites parler les toilettes,
Et nous saurons le secret des états.

CHAPITRE CCCCXCIX.

Pots de fleurs.

L'AMOUR de la campagne & de l'agriculture, commun à tous les hommes, se manifeste encore dans l'immense tas de pierres qu'habite le Parisien. Il éleve en l'air un petit jardin de trois

pieds de long ; il place ſur ſes fenêtres un pot de fleurs, c'eſt un petit tribut qu'il envoie de loin à la nature. Un arbre à fruit végete dans l'enceinte étroite d'une croiſée. Le citadin qui ne voit plus la campagne, arroſe ce nain arbuſte matin & ſoir. Il cultive dans une caiſſe l'œillet & la roſe. Six pouces de verdure le conſolent de la perte des tapis émaillés, & remplacent l'aſpect des bois épais & fleuris.

Malgré les défenſes de police, le citadin caſanier tient à ſon pot de fleurs, à ſa caiſſe de terre. Il la cache quand l'inſpecteur paſſe ; il la replace quand il eſt paſſé. Mais au moment qu'on y penſe le moins, la maſſe s'échappe, tombe du cinquieme étage. Heureux celui qui n'en eſt pas touché ! L'arbuſte & les fleurs ſont emportés par le ruiſſeau, & les débris de ces jardins ſuſpendus atteſtent ſur le pavé qu'il n'auroit pas fallu ſe trouver à leur deſcente.

L'hommage offert à Pomone & à Flore, exilées de la ville, ſe manifeſte à chaque rue au ſein de la triſte priſon où le travail & la néceſſité renferment l'artiſan livré à des métiers ſédentaires. Telle femme nourrit quatre poules, ſix

lapins, éleve huit ferins, & fur les rebords de fa fenêtre fait croître un grofeiller, un prunier. Le goût de la campagne perce, & vient expirer fur les balcons où les rayons du foleil, interceptés par la hauteur des cheminées, ne frappent qu'une heure dans toute la journée. La femme qui ne quitte pas la chambre, épie cette heure fortunée, & fourit de joie quand le calice d'une fleur ifolée vient à s'ouvrir à l'aftre du jour. Elle appelle fa voifine pour contempler avec elle ce phénomene.

CHAPITRE D.

Les accords.

Le pinceau fatirique de Hogarth, peintre Anglois, a repréfenté le feigneur ruiné époufant la riche bourgeoife. Greuze a fait un tableau dont le fujet eft l'accordée de village; mais il a peint d'honnêtes gens de la campagne, fimples dans leurs mœurs, & dont les paffions n'alterent ni les traits du vifage, ni le caractere.

Un tableau différent & plus moral

feroit celui qui offriroit les accords dans la classe que j'ai sous les yeux. Voyez la figure du futur époux, lorsqu'il traite les articles qu'il a fait soigneusement stipuler d'avance. A travers l'air passionné qu'il s'efforce de prendre, remarquez le coup-d'œil qui s'échappe sur la dot! L'accordée de son côté, lorgnant d'une maniere imperceptible ces sacs accumulés, n'a-t-elle pas l'air de dire: J'aurai soin que cet argent se métamorphose en plaisirs & serve sur-tout à mes jouissances particulieres?

Ce n'est plus d'un lien qui doit décider du bonheur de la vie qu'il est question ici; c'est d'un arrangement entre deux familles, où chacune croit trouver de l'avantage. Voyez le pere, la mere, les parens. S'ils sont tous peints d'après nature, on appercevra des physionomies contraintes, avides & dissimulées. La fille qui se marie pour sortir d'esclavage, le mari qui y entre, amorcé par la dot; une mere qui se débarrasse de soins gênans, un pere qui déjà songe à éloigner son gendre: tout cet ensemble vous offrira le tableau d'un marché.

Qui le fera, ce tableau? Le notaire le voit tous les jours dans son cabinet;

mais il y est si accoutumé qu'il n'y songe plus.

Opposez ces figures qui signent ainsi, à un mariage tel qu'il se pratiquoit dans un siecle pastoral ; & que ces deux pendans ornent le cabinet de tout notaire. Qu'arrivera-t-il ? Je le sais bien. La famille calculante n'y verra que le plus ou le moins de talent du peintre, & rien de plus.

CHAPITRE DI.

Saint-Denis en France.

LIEU de la sépulture des rois de France, princes & princesses de leur sang. Le plus beau songe que puisse faire un souverain, a dit le roi de Prusse, c'est de rêver qu'il est roi de France. Ici finit le songe.

On dit que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain-en-Laye, emplacement superbe & commode, parce que de ce site il découvroit le clocher de Saint-Denis. Il s'enfonça dans un bas marécageux, où il força la nature, pour perdre de vue le clocher fatal.

» Lorſque la mort avoit fermé la bou-
» che des flatteurs & les yeux du maître
» de l'Egypte, un tribunal integre s'a-
» vançoit pour vérifier ſa vie, & l'ar-
» rêtoit au bord du tombeau. Là le mo-
» narque, rentré dans la triſte égalité
» des morts, ſuppliant, dépouillé de ſa
» grandeur paſſée, imploroit ce dernier
» aſile de l'homme & attendoit ſon arrêt.
» La nation aſſemblée, repréſentant la
» poſtérité, nommoit ſes vertus, ou
» dénonçoit ſes vices. La plainte des
» malheureux qu'il avoit opprimés, re-
» tentiſſoit ſur ſon cercueil, ou bien les
» larmes de la reconnoiſſance publique
» l'arroſoient. C'étoit ſur ces titres ſin-
» ceres que ces magiſtrats de l'avenir
» prononçoient ſon jugement irrévoca-
» ble. S'il avoit abuſé de ſa vie & de ſon
» peuple, les reſtes condamnés du ſou-
» verain décédé étoient détruits, & ſon
» nom livré à l'immortalité de la honte.
» Mais s'il avoit vécu le bienfaicteur de
» ſes ſujets, ils l'accompagnoient encore
» dans cette route ſolitaire; ils le con-
» duiſoient en triomphe vers ſa tombe,
» & la gloire y gravoit à la ſuite de ſon
» nom : *Ici il continue de régner.* Tel étoit
» le premier flatteur qu'entendoit le

» nouveau monarque en montant ſur le
» trône.

» Ce tribunal n'eſt point anéanti. In-
» dépendant de la force & du caprice
» des coutumes, il ſubſiſte chez toutes
» les nations & dans tous les temps,
» inviſible & caché. L'incorruptible,
» l'immortelle vérité obſerve en ſilence
» les ſouverains du monde, à meſure
» qu'ils paſſent. Dès qu'ils ſont deſcendus
» dans la terre, elle apparoît au-deſſus
» d'eux, donne un démenti éternel à
» l'impoſture, interroge les peuples; &
» ſéparant pour jamais les Titus & les
» Nérons, elle charge l'équitable hiſtoire
» d'annoncer ſon jugement aux généra-
» tions futures, de livrer les mauvais
» princes à la juſtice des ſiecles, de re-
» commander les bons rois à la poſ-
» térité «.

A la ſuite de ce beau morceau, par M. le Tourneur, & qui ouvre ſon éloge de Charles V, me ſera-t-il permis d'ajouter ces lignes?

Je dirai ce que j'ai vu. On avoit ouvert ces auguſtes ſouterrains où l'on dépoſe avec pompe la dépouille mortelle de nos rois. Un jeune prince, moiſ-

ſonné

ſonné dans la fleur de ſon âge (1), alloit y prendre place près de ſes ancêtres. Là, dans cette cour ſilencieuſe & triſte, les rois ſont ſeuls & ne ſont plus flattés. Chaque pas que je faiſois m'offroit un ſceptre briſé & le néant des grandeurs humaines. Un triple cercueil ſembloit vouloir ſéparer leur orgueilleuſe pouſſiere de celle des autres hommes ; mais malgré le ſceau royal, les cendres des enfans de la terre ſont toutes égales & doivent ſe confondre un jour. Je traverſois lentement ces voûtes ſépulcrales, où la mort apparoît la véritable ſouveraine de l'univers. Je ſentois là, plus qu'ailleurs, ſon vaſte, univerſel & muet empire. De vains trophées dominoient les tombes des monarques pulvériſés. Ah ! combien l'ami des hommes s'effraie & gémit d'en rencontrer ſi peu dignes de la couronne qu'ils ont portée ! En voulant lire leurs noms, je confondois les dates, les tombeaux & les ſiecles. Leurs noms même étoient à moitié effacés par la main du temps. Que ce temps eſt un ſage, un éloquent, un judicieux,

(1) Le Duc de Bourgogne, frere aîné de Louis XVI actuellement régnant.

un fidele hiſtorien ! On paſſoit auprès de Louis XIV, & l'on diſoit : Voilà Turenne. On s'arrêtoit aux pieds de Charles V & de ſon connétable. On diſtinguoit Louis XII. Mais dès qu'on avoit rencontré le cercueil du héros de la France, on s'arrêtoit, on ne le quittoit plus. J'ai vu une troupe de citoyens environnant ce tombeau, garder un religieux ſilence, s'approcher avec attendriſſement, porter une bouche reſpectueuſe ſur le plomb qui renfermoit ces reſtes précieux. Tous les ſpectateurs, en contemplant d'un regard fixe cette tombe ſacrée, ſembloient attendre un miracle du ciel en faveur de la terre. On eût dit que ce bon roi venoit de mourir. On déteſtoit le parricide comme s'il reſpiroit encore. On s'entretenoit de cet horrible événement comme d'une calamité récente & générale. On parloit de ſes vertus héroïques, de ſa bonté populaire, des vœux qu'il formoit pour le plus pauvre au moment où il fut aſſaſſiné. Les ſoupirs des aſſiſtans interrompoient leurs éloges, & le regret qui de moment en moment devenoit plus vif, ne permettoit plus qu'au ſilence de ſentiment d'achever la louange.

Les corps des monarques décédés sont rangés sous ces voûtes. Mais seroit-il permis de loger en idée leurs ames ? Où placer celles de Louis XI, de Henri III, de Charles IX ?

Je placerois l'ame de Louis XIV au milieu d'une église peuplée de refugiés François. Là il entendroit ce qu'on dit de lui ; là il verroit ses enfans innocens expatriés & à l'aumône des Anglois. Il jugeroit lui-même la proscription épouvantable qu'il signa par erreur. Oh, que l'erreur est funeste !

On a tant parlé du trésor de Saint-Denis, du sceptre de Dagobert, de la grande croix de Charlemagne, de l'oratoire de Philippe-Auguste, que je ne dirai rien sur ces objets bons à fondre ou à vendre.

Ce qui m'a plus étonné que le trésor, ce fut le récit du porte-clef, couvert de la livrée royale, en entrant dans la chapelle de Turenne. *Sur ce marbre noir*, nous dit-il, *étoit une inscription à la gloire du maréchal ; mais la jalousie de Louis XIV la fit effacer.*

Manes de Louis le Grand, vous étiez à dix pas de l'homme qui tenoit ce discours ! Il a dû percer votre tombe ; &

c'eſt ainſi que la vérité viendra s'aſſeoir près du cercueil de tous les rois.

Je ne ſais ; mais après avoir derniérement viſité ce lieu ſi propre à réfléchir, j'ai écrit le ſoir même le chapitre ſuivant. Je n'ai rien à dire à celui qui n'y trouveroit pas une liaiſon ſecrete avec celui-ci. J'aime tant à me figurer un Être au-deſſus des rois, & les jugeant tous. Quoi ! me ſuis-je dit ſur ces tombes, l'auteur du *Syſtême de la nature* feroit-il fondé ? J'ai frémi dans tout mon être, & cette idée m'a pourſuivi ; je ne voyois plus le genre humain que comme un troupeau bêlant ſous la main des..... J'ai fui, je me ſuis ſoulagé en écrivant ce qui ſuit.

CHAPITRE DII.

De l'Auteur du Syſtême de la nature.

On parle très-ſouvent de l'auteur du *Syſtême de la nature.* On me demande par-tout ſon nom, comme ſi je le connoiſſois. Je ne le connois point (1).

---

(1) Ces titres de *Syſtême de la nature*, de *Code de la nature*, de *Livre de la nature*, de *Philoſophie de*

Il s'eſt caché dans d'épaiſſes ténebres, cet auteur violent. Que ſon nom meure à jamais dans l'obſcurité!

Cette immenſité harmonique de l'univers, ce concours de tant d'objets, dépendant d'une ſeule & même cauſe; tout ce poids de ſageſſe, de rapports,

---

la nature, de l'*Interprétation de la nature*; enſuite ces noms reſſemblans de M. *de Lisle*, de M. *l'abbé de Lille*, ont formé un chaos dans l'eſprit de pluſieurs provinciaux qui confondent également les noms & les ouvrages. Il faut débrouiller ce chaos.

L'auteur du *Syſtême de la nature*, très-dangereux ouvrage, eſt inconnu; l'auteur du *Code de la nature* eſt anonyme; l'auteur du *Livre de la nature*, eſt M. Robinet; l'auteur enfin de *la Philoſophie de la nature*, eſt M. de Lisle de la Salle, ex-oratorien. Son ouvrage eſt une compilation indigeſte. M. l'abbé de Lille n'a jamais fait que des vers, & il eſt fort innocent du crime de philoſophie. Cependant comme M. l'abbé de Lille étoit beaucoup plus connu pour ſes vers que M. de Lisle pour ſa proſe, les clercs de procureurs, qui n'ont lu que la coutume & qui prennent leurs connoiſſances littéraires à la volée, ſe diſoient entr'eux au parc civil: *Tu ne ſais pas?.... Non; eh bien!.... On va brûler l'abbé de Lille, pour avoir fait le Syſtême de la nature.* Comme ces ſcribes calomnioient l'abbé verſificateur! Autre diſtinction. M. l'abbé de Lille, qui ne fait que des vers, & ſobrement, eſt de l'académie françoiſe; & M. de Lisle qui compile de la proſe philoſophique n'en eſt pas encore.

Les vers correcls & monotones de M. l'abbé de Lille ſont-ils plus amuſans à lire que la compilation de M. de Lisle de la Salle? Prenez & jugez. Pour moi, je ne relirai ni l'un ni l'autre.

de vues & d'intelligence, n'écrafe point l'athée. Il ferme les yeux pour ne pas voir; il durcit fon cœur pour ne point fentir. Il défend à fon ame d'obéir à cette idée douce, confolante & univerfelle, qui nous porte tous vers un Être fuprême. Il ne veut point d'un œil ouvert fur les actions des hommes; il femble craindre que la vertu n'ait fa récompenfe, & que le tyran, oppreffeur de fes femblables, ne rencontre bientôt un vengeur.

On diroit qu'il nourrit en lui-même des motifs fecrets pour embraffer le fyftême du défefpoir & celui du crime.

Tandis que l'adorateur du Dieu jufte & bon regarde avec joie la voûte des cieux, fi vafte, fi brillante, & la contemple comme le palais d'un Maître puiffant & magnifique, dont la grandeur eft le titre irrévocable de notre félicité, l'athée n'apperçoit que des agens bruts, que des atomes liés dans un monde fufpendu quelques inftans au-deffus du néant. C'eft l'abyme qui doit tout recevoir, tout engloutir. Trifte & déplorable fyftême! Tout pâlit, tout s'efface: beauté, génie, grandeur, vertu; il n'y a plus fur la terre que défordre

& confuſion. Quoi donc, la nobleſſe de l'ame, l'héroïque ſenſibilité du cœur, la bonté compatiſſante, les lumieres grandes & généreuſes qui font la félicité des nations, iroient rejoindre le menſonge, la perfidie, la politique verſatile & ténébreuſe, la rage de l'ambition, la ſoif des combats, l'oubli de l'humanité ! Néron & Socrate ne formeroient plus qu'une ſeule & même ame ! La main qui a nourri un pere infirme ne ſe diſtingueroit plus du bras qui l'a égorgé !

Ah ! l'homme ſenſible détournant ſes regards, n'oſe plus ni penſer, ni parler, ni écrire. Et que dire aux autres & à ſoi-même ? Que dire aux adminiſtrateurs des peuples, ſi je vis ſous le ſceptre de fer d'une aveugle fatalité ; ſi cette puiſſance ténébreuſe m'environne ; ſi la vie n'eſt qu'un aſſemblage forcé d'élémens prêts à ſe diſſoudre ; ſi la tombe n'a qu'une profondeur obſcure & muette où je dois m'enſevelir pour jamais ? Eh bien, que j'y tombe plutôt aujourd'hui que demain ; que je quitte un monde où il n'y a plus ni eſpérance, ni conſolation, ni appui ; où le pouvoir qui m'a créé ne m'apperçoit ſeulement pas ; où

ma ſenſibilité eſt froiſſée de toutes parts, ſans qu'aucune oreille puiſſe entendre mes cris ni recueillir mes gémiſſemens; où la force écraſante s'appellera impunément juſtice; où je ne pourrai même lui conteſter le titre qu'elle uſurpe! Car que devient l'idée de juſtice, ſans un Juge éternel & ſuprême? & que dirai-je au tyran qui, me mettant le pied ſur la gorge, me crieroit: *Tu es foible, & je ſuis fort?*

Ainſi l'athée a renverſé l'ordre qui délectoit mes regards & repoſoit mon cœur. Il a porté ſur la nature, ainſi que ſur lui-même, une main deſtructive & meurtriere. Il a interdit la vertu à ſes ſemblables, comme ne devant conſerver dans les ſiecles aucune marque diſtinctive; il a tué la grandeur & la généroſité qui vivent de ſacrifices; il a invité les paſſions, déjà ſi terribles, à ne reconnoître aucun frein; & c'eſt dans le néant qu'il veut faire deſcendre avec lui tous les êtres, comme dans les ténebres favorables, ſans doute, à le cacher aux yeux de tous & à le dérober à lui-même.

L'athée porte-t-il donc un cœur criminel? Et s'il ne l'eſt pas, comment

peut-il voir ſans frémir le tyran enſanglanté, dormant à côté du paiſible & vertueux monarque? Qu'importeroit alors d'avoir été un Marc-Aurele ou un Caligula; d'avoir ordonné les ſanglantes batailles, ou d'avoir tracé un code humain? Que deviendroit cette affection tendre & pure qui nous porte vers nos ſemblables? Fuyez, gracieuſes émotions qui tendez à ramener l'union & la concorde au milieu des êtres ſenſibles! Ils ne ſont plus faits pour s'aimer, puiſque le crime & la vertu n'admettent entr'eux aucune différence.

Mais ce ſyſtême déſeſpérant eſt détruit par l'ordre & l'harmonie de la nature entiere : tandis que tout eſt admirablement lié dans l'univers phyſique, que la feuille a ſon organiſation, que l'atome a ſa tendance, que l'inſecte eſt merveilleux dans la pouſſiere; le monde moral ne ſera point abandonné à une horrible confuſion. Le ſpectacle des cieux eſt fait pour donner de l'audace & de l'élévation à nos idées. Il faut en croire notre ame, qui s'enflamme de joie & d'admiration devant tant de miracles prodigués par une main étendue; il faut repouſſer dans la nuit dont il

fort, ce noir systême qui ne peut réjouir que le mauvais roi.

Un autre systême plus pur, plus radieux, plus vaste, plus conforme à l'immensité des objets qui nous environnent, s'offre à nous comme le dogme universel de tous les peuples. Il établit une relation heureuse entre le Créateur & le cœur de l'homme ; il soumet les monarques à rendre compte de leurs actions. Nous l'embrasserons avec transport ce systême magnifique, & qui conséquemment doit exister ; car tout ce qui est grand & sublime est nécessairement vrai. Et d'où nous viendroit cette idée profonde & claire qui subjugue l'entendement ? Nous aurions donc créé un systême plus grand & plus généreux que celui qui existe, nous foibles créatures ! Oui, il existe, ce systême d'ordre arrangé par une Intelligence infinie & prévoyante. Je le vois, je le sens ; je m'y abandonne ; j'abdique ma qualité d'homme, & je frémis devant tout être puissant, s'il n'est qu'un rêve.

Toutes ces planetes enchaînées dans leur orbite, circulant avec une rapidité qui effraie l'imagination, accomplissant les révolutions célestes avec une préci-

ſion qui ſemble obéir au calcul; tous ces globes de feu qui montent, deſcendent, ſe croiſent, & qu'une chaîne inviſible retient dans l'eſpace qu'ils parcourent ; ce temple de l'univers avec ſon plan, ſa magnificence, ſa ſuperbe décoration, que ſeroit-il en effet, ſans l'être né pour connoître, pour admirer ſon auguſte appareil, pour meſurer les diſtances, le rapport, le vol des aſtres, & pour avoir le ſentiment profond des prodiges qui ſe déploient autour de lui? Ce temple ſeroit inanimé & déſert ſi le prêtre de la Divinité, ſi l'homme n'étoit pas au milieu pour adorer & ſe proſterner devant l'ouvrage de la Sageſſe éternelle.

Sans l'élan d'une ame ſenſible, l'univers eſt froid, mort & ſtérile. L'hommage de ſa penſée, voilà ce qui donne une ame à la nature, en établiſſant un rapport entre l'ouvrier & l'ouvrage.

Que l'homme ſoit donc un moment orgueilleux de ſon origine! C'eſt vraiment pour lui que le monde exiſte. Ces ſoleils immenſes, ils ne ſe connoiſſent pas; & lui il les peſe. Sa penſée s'élance au-delà des limites où pénetrent leurs rayons. Elle a une ſphere d'activité

plus grande que la leur; elle paroît le point où tout ce qui est créé peut & doit aboutir. Ardent & tranquille contemplateur des merveilles de la création, il en est le chef-d'œuvre, puisque c'est son ame qui sent avec transport la majestueuse existence de l'Auteur de la nature. Et pourquoi se refuser à la reconnoître? Il est bon, parce qu'il est grand. Toute idée lumineuse, tout sentiment cher, toute image sublime ou consolante, viennent du grand Être. Adorons, aimons, espérons!

CHAPITRE DIII.

Tours de Filoux.

Les filoux ayant à combattre une inspection vigilante, ont eu besoin de plus de ruse & de souplesse. La défense est devenue aussi ingénieuse que l'attaque. Le chef-d'œuvre seroit de s'entendre avec les préposés; mais comme cela est impraticable, il faut qu'ils aient recours à des astuces toujours nouvelles.

La main qui soutire la tabatiere d'or, la montre, la bourse, est légere &

ſouple ; mais elle s'eſt exercée ſur un mannequin ſuſpendu. Il faut qu'il ſoit volé ſans qu'il vacille. La main ſubtile ſe forme à la longue, & la cupidité la rend adroite & ſûre ; mais la langue du filou qui l'endoctrine ſi bien & ſi à propos, comment a-t-il ſouvent une préſence d'eſprit admirable ?

Un homme qui venoit de recevoir un paiement chez un notaire, retournoit chez lui dans un carroſſe de louage. Le cocher ne ſe ſouvenant plus du nom de la rue qu'on lui avoit indiquée, deſcendit de ſon ſiege & ouvrit la portiere pour le redemander. Il trouva notre homme roide mort. A ſa premiere exclamation le monde s'amaſſa. Un filou qui paſſoit, fend tout-à-coup la preſſe, & d'une voix lamentable & pathétique, il s'écrie : *C'eſt mon pere ! malheureux que je ſuis !* Et donnant toutes les marques de la plus vive douleur, pleurant, ſanglottant, il monte dans le carroſſe, embraſſe le viſage du mort. Le peuple fut touché & ſe diſperſa, en diſant : *le bon fils !* Le filou fit marcher le carroſſe & les ſacs d'argent ; & s'arrêtant à une porte, il dit au cocher qu'il vouloit prévenir ſa ſœur

du funeste accident qui venoit d'arriver. Il descend, ferme la portiere, & laisse le mort dépouillé de tout ce qu'il avoit sur lui. Le cocher ayant attendu long-temps, s'informa vainement dans la maison, du jeune homme & de sa sœur; on ne connoissoit ni elle, ni lui, ni le mort.

Il fut un temps où, à la réquisition de l'archevêque, on faisoit la chasse aux abbés qui alloient voir des filles. Ces abbés n'ont pour tout caractere que l'habit violet ou marron; quelquefois le manteau court & le petit collet. C'étoit sur-tout dans les promenades du soir que ces abbés accostoient ces filles. Un filou s'étant avisé de s'habiller en exempt de police, parcouroit les promenades; & dès qu'il voyoit un de ces abbés parler à des filles, il ne le perdoit pas de vue. Lorsque l'abbé sortoit, il alloit à lui, & montrant tout-à-coup son bâton d'ivoire, il lui disoit: *Vous savez ce que vous venez de faire, monsieur l'abbé; je vous arrête de la part du roi.* Le pauvre abbé tremblant, montoit dans un fiacre, & osoit enfin demander où on le conduisoit. *Au Fort-l'Évêque*, répondoit le faux exempt.

Au Fort-l'Évêque? Ah, monſieur! Il tâchoit d'attendrir le meneur, en lui repréſentant combien ſa réputation en ſouffriroit. Bientôt l'inéxorable exempt compoſoit avec ſon priſonnier, & lui tiroit tout l'argent qu'il avoit en poche.

Il ſuivoit ce métier lucratif, lorſque le magiſtrat en ayant été informé, fit déguiſer un exempt en abbé, lequel joua dans les Tuileries le rôle convenable pour attirer le faux exempt. Quand il vint à lui montrer ſon bâton & l'ordre du roi, l'abbé en tira un autre de ſa poche, en lui diſant: *Voici le véritable, monſieur; ſuivez-moi.*

On vit ce qu'on n'avoit pas encore vu, un exempt en manteau court arrêter un homme en habit bleu & le conduire réellement au *Fort-l'Évêque*, où il avoit feint d'en conduire tant d'autres. Je prie quelque deſſinateur en belle humeur, de faire une eſtampe ſur ce ſujet; il faudra qu'on y voie la phyſionomie d'un exempt en rabat tranſpirer ſous la calotte; l'impoſteur qui en avoit endoſſé l'habit, ne doit avoir qu'une teinte de cet œil hardi & pénétrant, qui devine & en impoſe aux eſcrocs. La ſurpriſe, les deux bâtons

croisés, l'audace terrassée ; tout cela doit faire une estampe piquante.

Au mois de juin de l'année 1754, un banqueroutier embarrassé du désordre & de la confusion de ses affaires, s'avisa du stratageme suivant. Il fit acheter secrétement un cadavre de sa taille & de son poil, & le fit porter à sa maison de campagne ; il eut soin de le revêtir du même linge & des mêmes habits qu'on lui avoit vus le jour de sa disparition. Après quoi, lui ayant tiré dans le visage un coup de pistolet, de maniere à le défigurer & le rendre méconnoissable, il prit la fuite sous un autre habillement. Tandis qu'on déploroit sa mort tragique, il étoit en Angleterre. Ce fut ainsi que ce filou sut payer ses créanciers avec un cadavre acheté, & un coup de pistolet qui ne fit de mal à personne.

Il y a beaucoup plus de filoux à Paris que de voleurs. C'est le contraire à Londres. L'Anglois dédaigne de fouiller dans les poches ; il a honte d'une subtilité ; il attaque ou il enfonce les portes. Ici la ruse du vol est plus commune que sa violence ; l'adresse veille le jour & la nuit ; il faut tout garder, tout serrer.

Une

Une porte ne reste pas impunément entr'ouverte ; les mains vigilantes des larrons qui se glissent à pas de loup, se portent invisiblement sur tout, & l'on n'oseroit confier même pendant le jour aucun objet à la foi publique.

CHAPITRE DIV.

Les Rogations.

C'est une fête bien touchante que celle où la religion va trouver le laboureur au milieu des champs ; où les prêtres traversent les guérets, pour demander au Dieu qui nourrit les humains, de fertiliser la terre, de faire descendre la rosée du ciel sur les semences, d'accorder au cultivateur des récoltes propices !

Quoi de plus auguste que ces cantiques offerts sous la voûte des cieux, qui montent vers l'Être suprême, qui implorent les véritables richesses, le froment nourriture premiere, & les fruits savoureux ! La religion alors se montre comme nourrice de ses nombreux enfans, comme médiatrice entre

le ciel & la terre, & ſemble tout-à-la-fois promettre & appeler l'abondance.

La ville eſt devenue ſi grande, que les prêtres ne peuvent plus viſiter les champs trop éloignés. Ils font le tour des charniers, ils ſe promenent ſur un pavé ſec ou fangeux; mais dès qu'on ne voit plus flotter les bannieres à côté des épis, cette fête a perdu ce qu'elle avoit d'impoſant.

Il eſt inutile de traverſer des rues bordées de chapeliers & de marchandes de modes, pour rappeler une fête ruſtique, où l'on rendoit hommage au Créateur au milieu du verd naiſſant des prés.

Sans les blés nouveaux, & qui annoncent une ſeve active, cette cérémonie devient ſeche. L'homme a vu ſes travaux bouleverſés par le caprice des élémens; il a craint, il a levé les mains vers l'Être qui diſpenſe les rayons du ſoleil. Mais la proceſſion dans les rues pierreuſes de la ville a perdu toute ſa dignité, tout ſon charme, & l'on n'entend plus qu'avec froideur, dans la rue Saint-Honoré, les chants qui dans les ſentiers des haies fleuries auroient fait couler une larme de ferveur

& de joie : car l'espérance n'est que le désir, & voilà le plus pur trésor de l'homme.

L'opulent ne voit-il pas le prix du froment avec une souveraine indifférence ? N'est-il pas tenté de rire, quand il rencontre la procession qui demande du pain à celui qui fait croître le blé ? Pourquoi donc profaner cette antique & religieuse cérémonie devant la porte orgueilleuse de tant d'hommes durs, ingrats & sans yeux, qui précipiteroient leurs chevaux sur la foule suppliante pour arriver un instant plutôt à la bourse ? Allons voir cette fête à la campagne. L'humble curé du village faisant le tour des champs, est alors plus grand que le pontife de la capitale.

CHAPITRE DV.

Le Landi.

LORSQUE le papier n'étoit pas encore en usage, on se servoit de parchemin, & tous les ans on en vendoit pour toute l'année, à *une foire franche*, où le recteur de l'université alloit en

procession. Les écoliers & les régens, seuls consommateurs du précieux parchemin, l'accompagnoient à cheval. Dès-lors les écoliers n'ont point oublié la fête du *landi*. Elle arrive au commencement de l'été.

Les écoliers cotisant leurs bourses, dans l'âge où l'on n'a pas encore appris à calculer, courent chez tous les loueurs de chevaux. Malheur aux pauvres animaux efflanqués sur qui tombera le sort! C'est leur jour de supplice.

L'écolier se leve avant l'aurore. Sorti des murailles de son college, il fait galoper le coursier boiteux. Un autre cheval, compagnon de misere, traîne avec peine le cabriolet chargé de disciples & du lourd professeur. Il adoucit sa voix sévere, cache sa férule, & une partie de son empire est perdu pour vingt-quatre heures.

Le jour, quoique long alors, ne l'est pas encore assez. L'imagination embrasse toutes les jouissances; on voudroit les réaliser toutes à la fois. Le festin sera dressé sur l'herbe; le vin que l'on boira ne sera plus gâté par l'eau surabondante; la voix rauque des pédans n'osera plus tonner sur les aimables jeux. Les écoliers

braveront dans une ardente liberté les regards des fâcheux pédagogues.

Il n'y a plus de maîtres ce jour-là. Quand le régent rit, tout doit rire dans l'univers. Y a-t-il une autre puissance sur terre ? Non : voici la royauté qui s'avance ; le hasard a conduit le monarque au milieu d'eux ; le monarque est leur camarade ; il a l'air riant ; ils se familiariseront avec le monarque (1) qui, dans ce jour privilégié, aura daigné se mêler à leurs jeux, à leurs courses, & mettre de côté sa grandeur, à l'exemple du recteur violet qui a fait treve avec la sienne.

L'écolier qui connoît peu la distinction des rangs, qui ne suit dans ces heures rapides que la voix du plaisir, pense que tout ce qu'il rencontre doit participer à sa vive alégresse. Il n'immolera pas une minute de ses plaisirs ; toutes sont comptées. Il s'est enivré trois mois d'avance de l'attente de ce jour unique. Il a secoué la poussiere des bancs, fran-

(1) Louis XVI rencontrant des écoliers un jour de *landi*, se mit à jouer avec eux aux barres ; & les ayant invités ensuite à goûter, ils refuserent, leur goûter étant plus proche que le goûter royal, & l'appétit l'emportant sur l'honneur.

chi la grille; il faut que rien ne reste du banquet servi sur le frais gazon. On dévore & l'on court; on court & l'on dévore : voilà les fonctions de ce jour fortuné.

On voit à regret le soleil qui déjà penche vers son déclin. Alors on précipite les jeux ; l'écolier redouble d'activité; il tourmente de nouveau le coursier qui ne prend pas part à la fête. Hélas ! quand il reviendra le soir, il attestera tout poudreux , les jambes roides & immobiles, qu'il a acquitté avec usure le prix de son louage. Le maître a exigé le double, & sans injustice. L'animal fatigué , tout pensif, semble craindre qu'une pareille fête se renouvelle.

C'est le lendemain, jour nébuleux quand il feroit le plus beau soleil, que l'étude paroîtra triste & pesante , que la voix des professeurs deviendra plus haïssable, & que le rudiment semblera le plus détestable de tous les livres.



CHAPITRE DVI.

Jurés - crieurs.

Ils ont une ordonnance de Charles V, qui les autorise dans la possession & jouissance de fournir aux obseques & funérailles les manteaux noirs, les draps, velours & tentures, dont on tapisse la maison du mort & le lieu de sa sépulture. Un juré-crieur peut répéter ce vers de la comédie :

Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.

Quand il voit passer dans son équipage un être bien vivant, bien portant, il songe à sa pombe funebre, & de quelle maniere il arrangera, avec tout le goût possible, sa chapelle funéraire.

Les curés & fabriques de Paris vouloient fournir aux morts toutes les décorations sépulcrales ; mais les jurés-crieurs sont venus avec une *déclaration* & un *édit* à la main, leur prouver que les ornemens du cercueil les regardoient ; que c'étoit à eux d'embellir le sarcophage, de donner des *pleureuses* aux parens ; que le curé n'avoit que le

droit d'entonner le *De profundis*, d'allumer les cierges ; enfin que *le tarif de leurs droits* leur étoit particulier.

Autrefois le juré-crieur se couvroit d'un habillement fort bizarre, pour assister aux cérémonies funebres. L'héritier qui jouoit la douleur, ne pouvoit s'empêcher de rire, & on le voyoit à travers son long crêpe. Les héritiers n'ont plus voulu qu'on surprît ainsi le fond de leur ame ; & pour avoir l'air sérieux, les jurés-crieurs ont pris la robe des avocats.

On diroit que le procès pour la succession va commencer sur la tombe du mort. Mais patience ; après la robe, les avocats viendront. Tout ce qui porte robe noire vit de décès ; & si le juré-crieur préleve sa part immédiatement après le curé, elle ne sera pas la plus considérable.

Quand le défunt a des armes, le juré-crieur est obligé de les porter à l'enterrement, peintes en carton, sur sa poitrine ; car un mort illustre n'abandonne point encore le blason dans le dernier rôle qu'il joue aux yeux des vivans.

Les faiseurs d'oraisons funebres ne

ſont-ils pas des eſpeces de jurés-crieurs, qui proclament les prétendues qualités du mort avec autant d'étalage que ceux-ci expoſent ſes armoiries?

CHAPITRE DVII.

Confeſſeurs.

Si l'habitude d'aller à confeſſe ſe perd inſenſiblement; ſi elle eſt totalement éteinte dans les claſſes ſupérieures, ce n'eſt pas faute de confeſſeurs. Ils ſont en ſurplis dans les confeſſionnaux qui ſont adoſſés aux piliers des égliſes. Leur préſence vous invite à y entrer; vous n'avez qu'à vous agenouiller. Le prêtre entend les péchés par une petite fenêtre grillée. Un numéro diſtingue les confeſſionnaux, afin que vous ſachiez à qui vous devez achever votre confeſſion commencée, & que vous n'alliez pas demander l'abſolution à un prêtre qui pourroit vous dire, *neſcio vos.*

Des deux côtés ſont deux groupes de pécheurs qui attendent leur tour; c'eſt à qui paſſera, & quelquefois il y a diſpute pour ſavoir à qui ſe plongera dans

la boîte. On murmure hautement contre ceux qui occupent le confeſſionnal trop long-temps. La fille qui va à confeſſe avec ſa mere, a ſoin d'abréger, & celle-ci en fait autant de ſon côté: le tout pour prévenir certaines réflexions mentales.

Les confeſſeurs achalandés n'en ſont pas peu fiers; & quand ils ouvrent leur niche en boiſerie, ils regardent d'un œil ſatisfait le troupeau demi-contrit des pénitens, ayant livre ou chapelet en main.

Il eſt compoſé ordinairement de quelques bourgeoiſes hypocrites ou ſinceres, de pluſieurs vieillards qui ſongent à leur fin, & de beaucoup de ſervantes qui paſſeroient pour voleuſes aux yeux de leurs maîtreſſes, ſi elles ne ſe confeſſoient pas. On y mene de force les écoliers; & quand le confeſſeur en a entendu un, il fait la confeſſion de toute la bande.

Quelques confeſſeurs ſe plaiſent dans les fonctions ſecretes de leur miniſtere. Ils peuvent faire du bien; ils peuvent faire du mal; c'eſt ſelon le caractere de l'homme. Il y en a qui ſe dévouent au ſoin d'écurer les conſciences des

crocheteurs, des fiacres & des ſavoyards. De gros péchés bien lourds tombent crument dans leurs oreilles non-épouvantées, tandis qu'à deux pas de là des péchés délicatement voilés, qu'on fait entrevoir plutôt qu'on ne les avoue, friſent légérement ſon nerf auditif ſans le bleſſer.

Une marquiſe, quand elle eſt aux pieds du prêtre, doit-elle ſe confeſſer comme une harangere? Si l'abſolution eſt la même, le ton du *confiteor* n'eſt-il pas différent?

Mais la confeſſion d'une femme de qualité eſt une bonne fortune qui arrive rarement à un prêtre de paroiſſe. Les confeſſeurs ordinaires ont perdu la carte de leurs péchés ingénieux & mignons; ils ne ſont bien au fait que des péchés vulgaires, qui ne varient point dans la maſſe du peuple, lequel prévarique plutôt par habitude que par goût.

Souvent on a négligé d'entrer dans un confeſſionnal depuis douze ou quinze années; mais on devient amoureux, on veut ſe marier. On croit le lendemain aller d'emblée à l'autel, donner la main à ſon amante chérie, & de là entrer au lit nuptial; mais ſans billet de

confeſſion, point de ſacrement, point de jouiſſances conjugales. L'inſtant du bonheur eſt retardé, l'amant s'inquiete. Son amante lui dit en riant : *Etes-vous confeſſé ? Cela ne me coûte rien à moi, confeſſez-vous.* A qui s'adreſſera-t-il ? Tout eſt prêt, la dot, le feſtin, le bouquet, l'épouſée, & il n'aura rien s'il ne ſe confeſſe préalablement.

C'eſt alors que, rôdant dans une égliſe, il aviſe du coin de l'œil un confeſſionnal garni de ſon prêtre. Il le lorgne, il y entre furtivement avec une ſorte d'embarras ; mais l'amour qui fait des miracles de toute eſpece, l'oblige à dire à mains jointes le *confiteor.*

Il l'a oublié : il ſait qu'il eſt amoureux & preſſé ; voilà tout. Sa mémoire, ornée de madrigaux, n'a retenu aucune formule pénitente. Il ne diroit pas mieux ſon *credo* ni ſon *pater ;* c'eſt cependant un bel-eſprit. Mais les confeſſeurs aguerris ſont accoutumés à voir arriver ainſi les épouſeurs la veille de leur mariage. Ils les devinent, & en général ils les traitent honnêtement, ſatisfaits qu'ils ſont de cette ſoumiſſion paſſagere à l'égliſe, & de cet hommage, quoiqu'un peu forcé, rendu à ſon pouvoir.

Ils délivrent de bonne grace le billet de confession, sans lequel ils savent bien que l'on ne pourroit serrer le lien dont on attend son bonheur.

Le prêtre raisonne. S'il a la complaisance de donner le billet, il sait qu'il sera suivi d'une messe, puis d'un baptême, & que l'église en profitera.

Un confesseur en ayant ainsi bien usé envers un épouseur, celui-ci tenant son billet de confession, crut qu'il seroit plaisant de revenir sur ses pas & de dire au prêtre : *Je ne sais, monsieur, si je suis bien confessé ; vous avez oublié de me donner une pénitence.* Le confesseur, homme d'esprit, repartit : *Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, que vous alliez vous marier ?*

On a calomnié les confesseurs, en disant que quelques moines vendoient ces indispensables billets pour un écu de six livres & une bouteille de vin. Il n'y a point d'homme qui consente à déshonorer son état, sa personne & son couvent, à l'appât d'une somme aussi modique. Une exception scandaleuse ne doit pas être prise pour l'usage.

Il est plus décent, au lieu de recourir à ce détour, d'aller trouver un prêtre,

de lui dire nettement de quoi il s'agit ; & sûr vingt eccléſiaſtiques, dix-neuf vous ſerviront avec une politeſſe noble, & vous n'aurez point à vous plaindre.

Aucun prêtre ne peut confeſſer ſans le pouvoir de ſon archevêque. Les Filles de Sainte-Catherine, rue Saint-Denis, ayant refuſé le confeſſeur que feu Chriſtophe de Beaumont leur avoit envoyé, & celui-ci s'obſtinant à ne point lever l'interdiction du prêtre qu'elles demandoient, ces ſaintes filles ont paſſé pluſieurs années ſans ſe confeſſer ni communier. Elles ont attendu ſa mort, & le nouvel archevêque vient de leur rendre le prêtre interdit.

CHAPITRE DVIII.

Docteur de Sorbonne.

ON peut en rire, lorſqu'il veut ſoumettre théologiquemeut toutes les opinions de l'univers à ſes argumens bizarres ; mais il faut quelquefois le reſpecter.

Le plus beau rôle que puiſſe jouer

un homme ſous la voûte du ciel, appartient à un docteur de Sorbonne, quand il ſerre dans ſes bras un criminel que la terre abandonne, quand il touche ſon cœur endurci, quand il le diſpoſe à ſe jeter dans le ſein du Dieu qu'il a méconnu, à attendre tout de ſa miſéricorde, à recevoir le ſupplice comme une expiation propre à ſatisfaire la juſtice divine. Il ſauve ſon ame du déſeſpoir, plus cruel que les tortures ; il allege ſes ſouffrances, il lui montre une autre vie, il l'aide à boire le calice amer. En lui inſpirant la réſignation, il lui donne la force qui combat les tourmens.

Endormir ſes douleurs, élever ſon ame vers l'Être dont l'idée le conſole, quel emploi ſublime !... C'eſt alors qu'un docteur de Sorbonne fait oublier ſon titre, & qu'il ne paroît plus qu'un réconciliateur charitable, un conſolateur auguſte, un ami ſenſible, un héros.

Oui, le triomphe de la religion, c'eſt de voir un prêtre ſe courber ſur un corps écraſé ſous le fer des bourreaux, mêler ſes larmes à ſon ſang, preſſer ſes joues, le convaincre qu'un homme encore lui reſte dans cet abandon univerſel.

Il étouffe dans la bouche du malheureux le cri du désespoir, & peut-être celui du blasphême. Il lui montre le repos dans le ciel; & l'environnant d'augustes promesses, il le livre au Dieu vers lequel l'infortuné s'élance avec d'autant plus de ferveur, qu'il est plongé dans un abyme de maux.

Que de courage il faut pour ces momens terribles! Et quel autre sentiment que celui de la charité, porteroit un prêtre à monter sur l'échafaud avec le meurtrier, à se mêler à ses bourreaux, à voir leurs apprêts, à recevoir son dernier regard, à assister à l'horrible exécution, à soulever sa tête pendante & défigurée, quand, les membres cassés & repliés sur une roue, il n'y a plus que les paroles de la religion pour le sauver des imprécations, de la rage & du désespoir qu'enfante la douleur!

Le docteur de Sorbonne paroît alors le député sensible de l'humanité, qui vient adoucir ce que la loi a d'atroce & d'effrayant.

Le parricide Damiens fut assisté dans ses longues tortures par deux docteurs de Sorbonne. Le forfait & le supplice,

également extraordinaires, appellerent deux charitables confesseurs qui se relayoient.

CHAPITRE DIX.

Bureau qui manque à Paris.

PARMI tant de bureaux qui vous vexent, vous tourmentent, vous pillent, tandis que des quittances de douze sous ont leur paraphe, que tout s'écrit par cette foule de commis automates, qu'on devroit commander désormais à l'art des Vaucanson, il en manque un qui seroit infiniment utile. Ce seroit un registre où tout homme qui veut travailler, en quelque genre que ce fût, s'offriroit en exposant son âge, sa demeure & ses talens. D'un autre côté, un registre semblable recevroit toutes les demandes possibles. Puis des hommes intelligens, faisant la comparaison, rapprocheroient les demandes & les personnes.

N'est-ce pas ce qu'on appelle *le hasard* qui a placé une foule de gens inoccupés, qui leur a donné de l'emploi ? Pour-

quoi ne pas hâter ce hasard, ou plutôt le faire naître dans une ville où il y a une multitude de besoins & tant de gens qui cherchent à travailler pour les autres ? Peu d'hommes riches qui n'aient besoin d'un homme pauvre : peu de pauvres qui n'aient besoin d'un homme riche. Le tout consiste à les faire trouver ensemble. Quoi ! voilà un homme qui a des bras ou des talens, & il n'y auroit point de place pour lui dans le monde ?

Les petites affiches sont insuffisantes à cet égard. C'est par une protection particuliere du gazetier que la demande de tel infortuné est rendue publique. Des regiftres toujours ouverts & que chacun viendroit consulter à toute heure ; des commis habiles à saisir certains rapprochemens ; une bienveillance caractérisée dans cette partie d'administration, feroient disparoître la race des désœuvrés, ou ne leur laisseroit aucune excuse.

Eh ! qui sait si on ne pourroit pas étendre ce plan jusqu'aux mariages ? Lorsqu'on songe qu'une simple rencontre a seule déterminé, tantôt une honnête fortune, tantôt une heureuse

union, on ne sauroit trop aider à l'inexpérience & à l'aveuglement; car nous passons tous les uns à côté des autres, sans nous connoître. Qui nous rapprochera? Qui nous éclairera sur les rapports de notre situation?

L'homme qui mérite le plus le titre de bienfaisant, n'est pas celui qui donne de l'or, car l'or se dépense; mais celui qui prévient l'inaction, dont l'inconvénient est d'engourdir & d'étouffer bientôt toutes les facultés de l'homme.

Que le ministere me fasse directeur d'un pareil bureau, & je m'engage publiquement à en démontrer les bons & salutaires effets en moins de quatre années. J'arracherai à l'oisiveté & au vice une multitude d'hommes. Aucun talent ne demeurera stérile; & jusqu'à un sot, je puis me vanter de savoir le placer encore plus facilement qu'un homme d'esprit.



CHAPITRE DX.

Chartreux.

Les chartreux se trouvent enclos dans la ville. Ils sont situés près d'une promenade publique, & pas trop loin de la comédie françoise. Que devient donc cette solitude qui doit les environner? Comment se trouvent-ils placés au centre du tumulte, eux dont la regle est d'habiter les lieux solitaires & éloignés du souffle contagieux des cités?

Les capucins avoisinent les jardins des Tuileries, & sont tout près de l'opéra. En rentrant chez eux, ils rencontrent nécessairement les chanteuses des chœurs & les danseuses au jupon court, qui n'ont pas encore d'équipage.

Ce terrain précieux, occupé par des monasteres, pourroit servir aux commodités & à l'avantage du public, & les hermites seroient beaucoup mieux placés dans la campagne. Ce sont des vides trop effrayans dans une ville populeuse, où les édifices & les habitans sont serrés.

On a senti cet abus ; on a voulu transplanter plus loin les chartreux. Oh, que de clameurs & d'obstacles ! La résistance a été sérieuse, & nos anachoretes ont prouvé combien ils tiennent du fond du cœur à ces villes perverses & corrompues, dont ils ont tant de peine à s'arracher.

Autrefois les princes, les reines fondoient des monasteres. N'est-ce point le temps de faire précisément le contraire ?

CHAPITRE DXI.

Arsenal.

L'ARSENAL du roi de France n'est point à Paris, sous les deux magnifiques vers de Nicolas Bourbon, que Santeuil (1) étoit si jaloux de n'avoir pas fait.

Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat :
Tela gigantæos debellatura furores.

(1) Il s'écria dans un enthousiasme poétique, qu'il *auroit voulu les avoir faits & être pendu.*

Malgré ces deux vers, il n'y a point d'artillerie dans l'arſenal. Quelques fuſils rouillés, quelques mortiers hors d'état de ſervir, voilà tout ce qu'on y voit.

Les fonderies qui furent conſtruites par ordre de Henri II, n'ont ſervi qu'à la fonte des ſtatues qui décorent les jardins de Verſailles & de Marly.

Il s'y trouve un magaſin à poudre. Le feu y prit en 1562. Dieu nous préſerve de la répétition!

Au lieu de machines de guerre, on y voit, à travers de larges carreaux, une bibliotheque curieuſe, qui appartient à M. de Paulmi. Un jardin en très-belle vue offre une promenade aux habitans du Marais, qui ont toujours l'air un peu antique & de plus ennuyé. Ce quartier tranche en tout, même dans la façon de ſe promener, avec le reſte de la ville.

L'arſenal du roi de France n'eſt donc pas ſur le quai des Céleſtins; il eſt à Strasbourg, à Metz, à Lille, à Toulon, à Breſt. Voilà le miroir impoſant où ſe réfléchit ſa toute-puiſſance. Le fer qui eſt à l'arſenal de Paris n'eſt bon qu'à faire des marmites. Les véritables foudres de la guerre ſont ſur les frontieres,

où les disciples de Mars veillent à la sureté du royaume, & sont tout prêts à recevoir l'ennemi, s'il se présentoit.

CHAPITRE DXII.

Livres de Paroisse.

HEURES, *Semaine sainte*, *Offices*, *Quatre-temps de l'année*, &c. On ne les tire qu'à vingt & à trente mille exemplaires. Fameux auteurs, pouvez-vous prétendre, même en idée, aux succès qu'obtiennent les débris du *Bréviaire* romain ou du *Missel* parisien ?

Ces livres sont en latin ; le peuple n'y entend rien, mais il achete toujours. Il défigure encore le mauvais jargon emprunté de la superbe langue latine, estropie tous les mots, ne sait ce qu'il dit à Dieu dans un plain-chant passablement lourd ; & il appelle cela prier.

Une femme de qualité récitant ses prieres en latin, disoit avec naïveté : *Je ne sais ce que je dis.* Son amie lui dit : *Eh bien, priez en françois. Oh ! non*, répondit-elle, *j'aurois trop de plaisir.*

Un cardinal ne récitoit jamais son

bréviaire, dans la crainte de corrompre ſa belle latinité.

Combien y a-t-il d'évêques, d'abbés commendataires, de chanoines, qui diſent réguliérement leur bréviaire ? Mais s'ils ne le diſent pas, ils achetent les *quatre volumes*, bien reliés & dorés ſur tranche. Ils en ont toujours un tome oſtenſible qui repoſe ſur leur cheminée ; & voilà tout ce que demande le libraire de Hanſy, qui fait ſa fortune avec ces volumes latins, leſquels ſe vendront encore plus long-temps que les œuvres de Rouſſeau & de Voltaire.

Que les noms de Luther & de Calvin doivent être en horreur aux libraires qui tiennent en gros magaſin ces *Heures*, *Offices*, *Semaine ſainte*, &c ! Ces réformateurs ont appris à prier en langue vulgaire. Si l'on s'aviſoit à Paris de chanter les pſeaumes de David en françois, que deviendroit cet amas énorme de latin qui rapporte un revenu ſûr & ample aux libraires non-lettrés, qui n'entendent pas un mot des hymnes qu'ils ont imprimées, mais qui les chantent de grand cœur à l'égliſe avec la foule des fideles ? Que ceux-ci reſtent ignorans, pourvu qu'ils ſoient des ache-

teurs aſſidus : n'eſt-ce point là le vœu des opulens magaſiniers de verſets & d'antiennes ?

L'égliſe n'a point affermé la vente des livres ſaints, malgré leur produit immenſe ; & le gouvernement a mis en ferme nos autres lectures journalieres, mercures, journaux, gazettes, &c. qui lui rapportent un tribut annuel. La ſainte égliſe heureuſement n'a point adopté les bureaux de librairie & la race avide des commis qui s'en font un revenu, toujours au détriment des pauvres auteurs.

Une dévote fait relier magnifiquement ſon *Euchologe*, & le fait porter en triomphe à l'égliſe par ſon laquais. Elle veut qu'on remarque la reliûre dorée.

CHAPITRE DXIII.

Portes des Spectacles.

En arrivant devant une ſalle de ſpectacle, vous appercevez une compagnie de gardes, fuſil ſur l'épaule.

Criſpin & Arlequin ne paroiſſent ja-

mais ſur les planches, que préalablement des grenadiers, avec leur haut bonnet, n'aient occupé l'enceinte du théâtre, où vont paroître les ris & les jeux. Ces ſoldats, qui accompagnent les productions de Racine & celles de M. Piis-Barré, font à quatre heures des évolutions militaires ſur la place, comme s'ils alloient à l'ennemi. On les voit diſtinctement mettre la balle dans le fuſil: voilà le prélude de la comédie. Cela n'eſt pas trop gai, avant une repréſentation du *Bourgeois gentilhomme.*

Si la piece eſt un peu courue, il faut avoir les côtes fort preſſées avant d'obtenir un billet; & tandis que les *parterriens* ſe battent, les comédiens ſont ſur un balcon, & s'amuſent du flux & reflux des oppreſſés qui leur apportent de quoi ſouper.

En-dedans, le fuſilier vous range comme des oignons, vous fait aſſeoir, interpelle l'auditeur ventru, le chicane, veut que telle banquette contienne autant de derrieres, ſans en avoir pris les proportions; il impoſe ſilence à ceux qui crient qu'ils étouffent. Il faut écouter le bon Moliere ſous la mouſtache d'un grenadier. Riez ou ſanglotez trop

fort : le grenadier qui ne rit point, qui ne pleure point, obſerve à quel degré monte votre expanſive ſenſibilité.

Un major peu civil & mal coiffé, de ſeche figure, beaucoup plus ami des comédiens qu'il connoît, que du parterre qui s'écoule, ſe courrouce quand on ſiffle ſes amis. Il n'a qu'à faire un geſte, & l'homme de goût, que le mauvais révolte, eſt ſoudain enlevé entre les deux hémiſtiches d'un vers Cornélien.

Il faut que ce major ſoit un grand connoiſſeur en littérature ; car il ne s'éleve pas un murmure qu'il ne prenne parti chaudement. La ſentinelle lettrée, avec des cartouches en poche, eſt toujours de l'avis du major.

Le major examine juſqu'à quel point le ſiffleur qui paie a manqué de reſpect au comédien & à l'auteur. Quand il a bien peſé le délit de leſe-comédie, alors il envoie en priſon le criminel. Le commiſſaire (ceci eſt arrangé) confirme aveuglément le prononcé du docte major.

Et comment ſe fait-il qu'à Londres, ſans gardes, ſans major, le public s'arrange ſi bien au-dehors & au-dedans, obſerve un grand ſilence, n'interrompe point mal-à-propos, & qu'on n'y abuſe

point de l'extrême liberté ? C'eſt que la police du ſpectacle étant entre les mains du public même, elle n'en eſt que plus juſte & plus reſpectée.

Mais cela ſeroit impoſſible à Paris; il faut une garde pour les voitures qui accourent audacieuſement, les cochers voulant rompre les rangs ; il en faut une pour l'ordre extérieur & intérieur. Le caractere du peuple l'exige ; il eſt accoutumé à ſentir par-tout le frein & la bride ; il ne ſauroit plus s'en paſſer.

S'il y a un peu de contrainte, le ſpectacle auſſi n'eſt jamais troublé trop indécemment. L'amateur, curieux d'entendre Corneille, & qui ne veut pas être diſtrait par les bourraſques capricieuſes de la multitude, jouit tranquillement, & ſon plaiſir n'eſt pas altéré par des rumeurs déſordonnées. L'inſolence & l'audace ſeroient réprimées ſur le champ. Quand le major de la garde eſt honnête & ſenſé, tout conſidéré, l'on ne peut qu'applaudir à la police des ſpectacles ; elle eſt néceſſaire à Paris, autant qu'elle ſeroit ſuperflue à Londres. Il faut ſavoir ſacrifier ici une portion de ſa liberté, pour jouir plus ſurement de l'autre.

On commence à envisager d'un œil plus tranquille les séditions théâtrales, à moins gêner les arrêts du parterre, à lui laisser cette précieuse liberté, la seule qu'il réclame. Il faudroit lui abandonner pleinement & politiquement le droit d'approuver ou d'improuver à haute voix tel auteur & tel comédien. Nous y gagnerions tous, même en lui accordant une certaine licence, plutôt qu'en lui ôtant de sa liberté.

Ah ! monsieur le major, vous qui avez fait croiser sur ma poitrine deux fusils, lorsque je m'acheminois tranquillement pour aller prendre ma place au parquet de la comédie, place que j'avois bien acquise (1), laissez, de grace, le parterre & le paradis siffler amplement mes pieces & celles de mes confreres. Vous n'en battrez pas moins vigoureusement les ennemis de l'état, lorsque vous serez en leur présence.

(1) Cette anecdote tient à un procès connu, mais plus curieux dans ses détails ignorés. On en régalera un jour les oisifs qui s'occupent des fastes importans du théâtre.



CHAPITRE DXIV.

Edits.

Le grand-pere de l'empereur de la Chine actuellement régnant, a rendu un rescrit unique dans son genre. Ayant remarqué dans ses jardins une espece de tige qui donnoit un riz meilleur & plus abondant, il cultiva soigneusement cette tige pendant plusieurs années; & quand par l'expérience il fut certain du succès, c'est-à-dire, que ce riz l'emportoit en qualité sur tout autre, il publia un rescrit où il l'annonçoit à ses peuples. Il en fit la description botanique dans le plus grand détail, donna tous les renseignemens, & offrit à ses sujets des graines de cette précieuse plante.

L'empereur affirma dans le même rescrit, qu'il étoit plus glorieux & plus satisfait de faire part de cette découverte à son peuple, que d'avoir élevé cent tours de porcelaine. Quand on songe que l'empereur, auteur de ce rescrit, étoit à la tête de cent quatre-

vingt-douze millions d'hommes, qu'il s'occupoit de ces ſoins paternels & qu'il s'exprimoit ainſi, l'ame eſt pénétrée de reſpect; car cent quatre-vingt-douze millions d'hommes qui béniſſent leur ſouverain du bienfait particulier d'une bonté attentive, forment le plus majeſtueux & le plus touchant des ſpectacles.

Quand l'adulation poétique a voulu faire un dieu d'un roi, elle auroit pu paroître excuſable, ſi elle avoit enflé l'expreſſion de la reconnoiſſance en faveur de ce ſouverain Chinois, qui cultiva de ſes mains une plante nourriciere, pour l'annoncer avec alégreſſe & la donner à perpétuité aux deſcendans de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes. Quel trône! quel monarque! quel pere!

Si l'éclat des victoires, comme le dit Zoroaſtre, *n'eſt que la lueur des incendies*, quel roi de l'Europe, figuré en bronze dans nos places publiques, ne feroit pas plus grand en tenant dans ſa main une tige de cette eſpece, que d'être environné de l'appareil de la guerre & d'eſclaves enchaînés?

Oh! ſi l'on ſubſtituoit à toutes ces

inſcriptions latines les édits de bienfaiſance de chaque monarque en langue vulgaire, cela ne feroit-il pas plus vrai, plus ſimple & plus auguſte ? Heureux dans l'avenir le ſouverain qui pourroit en raſſembler un plus grand nombre !

CHAPITRE DXV.

College royal.

QUAND on a parlé d'un profeſſeur, on a parlé de tous ; ils ſe reſſemblent dans leurs ſtériles fonctions. L'on fait aujourd'hui de quelle mince utilité ſont tous ces régens pour les arts ou pour les ſciences qu'ils enſeignent à bâtons rompus, & pendant quelques minutes. J'en appelle ici à leur propre conſcience, ſur les progrès réels de leurs diſciples.

Nous ſommes bien loin du ſiecle de *Ramus*, & l'on nous ramene ces groteſques leçons qui ne nous conviennent plus. Les livres, voilà les vrais précepteurs des hommes raiſonnables. Nous avons des livres ; nous n'avons plus beſoin de profeſſeurs.

Quoi de plus ridicule que de voir des

des hommes de vingt-cinq à trente ans aller écouter un régent qui parle incessamment de goût, & qui n'a point de goût ; & son voisin qui explique sans traduire, ou qui traduit sans expliquer !

Argent mal gagné, temps perdu ; telle devroit être l'inscription véridique du College Royal.

On l'a rebâti à neuf : dépense fort inutile ; c'étoit le dernier édifice de la ville qu'on dût relever.

Au reste, les professeurs auront bien raison d'insister sur l'utilité de ce college, & encore plus sur la validité de leurs appointemens ; mais ceux qui savent ce que sont ces documens de professeurs, leur futilité, leur vain étalage, & de quelle maniere ils font *la classe*, doivent dire aux étrangers : Ne faites pas le voyage pour venir entendre, *place Cambray*, celui qui possede la chaire de littérature françoise.

On ne sait pas encore si ce college tient ou ne tient pas à une université ; c'est un beau sujet de discorde dans le pays latin. En attendant le pays est plein de sottises & de solécismes. L'un met *In ædibus apud sanctum Germanum Vetus ;*

& il ſe fait un ſchiſme dans l'univerſité pour ſoutenir que *vetus* vaut *veterem.* L'autre grave ſur la pierre d'un mauſolée de l'abbé Batteux, afin que cela dure, *uno è noſtris*, au lieu d'*uni ;* & puis on raccommode, on met un I dans l'O, & cela fait un Φ.

En vérité, nos profeſſeurs de l'univerſité ne ſavent pas mieux le latin que leur langue maternelle.

Un écolier bâilloit en claſſe. — *Comment*, dit le régent, *vous bâillez lorſque j'explique? Je vois là de la malice. — Eh, non, monſieur, je bâille ſi naturellement!*

Quelle belle langue que la langue des Romains, lorſque Cicéron, Virgile, Tacite, l'écrivirent! C'étoit un peuple libre & vainqueur qui la mettoit en uſage; c'étoit dans des climats doux qu'elle ſe prononçoit, & qu'elle réſonnoit à des oreilles ſenſibles à l'harmonie! Elle avoit de la douceur, de l'aménité, de la force & de l'élégance; mais lorſque les barbares eurent renverſé la capitale du monde, en féroces vainqueurs ils porterent leurs attentats juſque ſur la langue. Ils la mutilerent comme les chef-d'œuvres des autres arts. Cette langue s'abâtardit en paſſant par la

bouche d'hommes qui étoient devenus esclaves ; elle ne fit plus entendre que le murmure d'une captive. Ce peuple si fier, tombé au-dessous de l'abaissement, ne sachant plus penser, ne sut plus parler.

Le latin se refugia dans les cloîtres, où le monachisme, en lui prêtant l'obscurité, le louche, la superstition de ses viles & puériles idées, lui fit plus de mal que la rage des barbares.

Cette langue s'échappa des mains desséchantes des destructeurs de la raison humaine, pour entrer dans l'Allemagne ; mais appréhendée au corps par les jurisconsultes & les cabalistes, elle ne fut plus que le fantôme de ce qu'elle avoit été, qu'un mélange monstrueux de différens idiomes, qu'un composé bizarre. C'étoit un cadavre qu'on promenoit, en lui imprimant des mouvemens forcés. Ce qu'il y eut de plus triste enfin, c'est que plusieurs langues vivantes furent étouffées dans leur berceau ; on les immola à ce jargon scientifique, qui passa pour la langue savante. Des langues qui avoient de la richesse & de l'abondance furent dédaignées, & se corrompirent devant une indigne

rivale qui, malgré sa dégradation, prit faveur à l'aide des pédantesques universités.

CHAPITRE DXVI.

Falots.

PORTEURS de lanternes numérotées, qui vaguent dans les rues vers les dix heures du soir: *Voilà le falot.* Ce cri s'entend après souper; & ces porteurs de lanternes se répondent ainsi à toute heure de nuit, aux dépens de ceux qui couchent sur le devant; ils s'attroupent aux portes où l'on donne bal, assemblée.

Le falot est tout-à-la-fois une commodité & une sureté pour ceux qui rentrent tard chez eux; le falot vous conduit dans votre maison, dans votre chambre, fût-elle au septieme étage, & vous fournit de la lumiere quand vous n'avez ni domestique, ni servante, ni allumettes, ni amadou, ni briquet: ce qui n'est pas rare chez les garçons, coureurs de spectacles & batteurs de boulevarts. D'ailleurs ces clartés ambulantes épouvantent les voleurs & pro-

tegent le public presqu'autant que les escouades du guet.

Ces rôdeurs tenant lanterne allumée, sont attachés à la police, voient tout ce qui se passe ; & les filoux qui, dans les petites rues voudroient interroger les serrures, n'en ont plus le loisir devant ces lumieres inattendues.

Elles se joignent aux réverberes pour éclairer le pavé. Il est devenu beaucoup plus sûr depuis qu'on a imaginé de lancer dans tous les quartiers ces phares qu'on apperçoit de loin, qui vous guident dans les ténebres, qui suppléent aux accidens & à l'invigilance du luminaire public.

A la sortie des spectacles, ces porte-falots sont les commettans des fiacres; ils les font avancer ou reculer, selon la piece qu'on leur donne. Comme c'est à qui en aura, il faut les payer grassement, sans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. Ces drôles alors s'égaient entr'eux. Quand ils voient sortir un Gascon bien sec avec ses bas tout crottés, ils croisent leurs feux pour éclairer sa triste figure, & puis ils lui crient aux oreilles : *Monseigneur veut-il son équipage ? Comment se nomme*

le cocher de monſeigneur? Ils diſtribuent à tous les fantaſſins dont ils ſe moquent les titres de *M. le comte*, de *M. le marquis*, de *M. le duc*, de *milord*. Un *épétier* eſt un colonel, & un clerc de notaire en appétit, qui file précipitamment en cheveux longs, pour arriver à table avant le deſſert, ces poliſſons le pourſuivent en l'appelant *M. le préſident*.

Le porte-fanal ſe couche très-tard, rend compte le lendemain de tout ce qu'il a apperçu. Rien ne contribue mieux à entretenir l'ordre & à prévenir pluſieurs accidens, que ces fanaux qui, circulant de côté & d'autre, empêchent par leur ſubite préſence les délits nocturnes. D'ailleurs, au moindre tumulte ils courent au guet, & portent témoignage ſur le fait.

Il n'y a que leur cri qui ſoit fatigant; mais ſi le falot crie la nuit, qui ne crie pas dans le jour? Le petit peuple eſt naturellement braillard à l'excès; il pouſſe ſa voix avec une diſcordance choquante. On entend de tous côtés des cris rauques, aigus, ſourds. *Voilà le maquereau qui n'eſt pas mort; il arrive, il arrive! Des harengs qui glacent, des harengs nouveaux! Pommes cuites au four!*

Il brûle, il brûle, il brûle ! ce ſont des gâteaux froids. *Voilà le plaiſir des dames, voilà le plaiſir !* c'eſt du croquet. *A la barque, à la barque, à l'écailler !* ce ſont des huîtres. *Portugal, Portugal !* ce ſont des oranges.

Joignez à ces cris les clameurs confuſes des fripiers ambulans, des vendeurs de paraſols, de vieille ferraille, des porteurs-d'eau. Les hommes ont des cris de femmes, & les femmes des cris d'hommes. C'eſt un glapiſſement perpétuel ; & l'on ne ſauroit peindre le ton & l'accent de cette pitoyable criaillerie, lorſque toutes ces voix réunies viennent à ſe croiſer dans un carrefour.

Le ramonneur & la marchande de merlans chantent encore ces cris diſcordans en ſonge quand ils dorment, tant l'habitude leur en fait une loi.

Non, jamais le peuple Pariſien n'a connu la douce *euphonie* ; & ſon oreille, inceſſamment déchirée & non révoltée, eſt la plus étrangere à toute expreſſion muſicale. Auſſi dans les ſpectacles n'a-t-il point le ſentiment de la mélodie, & le plus ſouvent même de l'harmonie. Et puiſque nous ſommes à citer des mots

grecs, l'*euthymie* ne lui appartient pas plus que la connoiſſance de la bonne muſique ; mais il rencontre quelquefois l'*eutrapelie*.

Voilà trois phraſes qui ſentent bien le pédant, dira-t-on. Pardonnez, lecteur ; je ſors de converſer avec un traducteur des Grecs, qui vit dans l'ancienne Athenes, & qui ne veut pas connoître mon Paris. Je lui renvoie ſa balle à l'article *Falots*.

CHAPITRE DXVII.

Enthouſiaſme.

On veut plus que jamais ridiculiſer ce mot, & l'on eſt parvenu dans ce ſiecle à décrier ſous ce nom tout mouvement hardi, noble & généreux.

Il n'eſt plus permis aux ames de prendre d'élan ; la jeuneſſe même n'a plus le droit d'être paſſionnée. L'enthouſiaſme, cette émanation céleſte, ce mobile de tant de grandes choſes, ce mouvement qui honore la nature humaine & qui l'agrandit, on le tourne en dériſion dans nos cercles ; on dit

que ce n'eſt qu'une effervefcence paſſagere & dangereuſe, un fauſſe chaleur, une folie ; enfin le mot *enthouſiaſte* eſt devenu une injure.

L'enthouſiaſme eſt cependant le créateur des grands hommes ; &, comme dit Montaigne, *l'entrepreneur de miracles.* Mais qui entendra aujourd'hui la valeur de ces mots ? Tant d'ames froides, petites & concentrées, ont tellement mis le poli du marbre à la place des mouvemens francs & originaux, qu'on ſe trouve obligé aujourd'hui de faire l'apologie de la vertu comme celle de l'éloquence. On demande ce que ſignifient chaleur, patriotiſme, amour du bien public.

Dans un ſiecle d'inertie, où rien ne peut trancher, & chez une nation où l'on ne peut plus ſortir des routes battues ſans danger, le chevalier de Jaucourt a demandé, avec une apparence de raiſon, ce que le marguillier de Saint-Roch feroit de l'ame de Caton ; & un capitaine du guet, de celle de Marius & de Céſar.

On pourroit peut-être lui répondre : Le premier en adminiſtreroit plus fidélement les deniers de ſa paroiſſe ; il en

imposeroit à ses confreres ; il dévoileroit & réprimeroit de petits abus ; il feroit des établissemens utiles pour les pauvres de son quartier. Le second auroit une activité soutenue, tiendroit toujours sa troupe en haleine, & sous une sévere discipline, préviendroit les crimes, ou poursuivroit si rapidement les coupables, qu'ils ne pourroient lui échapper. Dans un tumulte populaire, sa présence d'esprit, sa fermeté, la fierté de ses regards calmeroient & contiendroient la multitude.

Une ame grande, active & forte est bonne à tout. La grande erreur, comme le grand malheur de notre siecle, c'est de craindre en tout genre, & d'éloigner les ames fortes. Un grand caractere est encore plus rare parmi nous qu'un homme de génie ; & parmi cette foule qui se précipite vers les places élevées, il n'y a plus d'hommes qui sachent voir en grand & juger les objets de dessus la hauteur. Tous se perdent dans des minuties, frappent sur de petites choses, & n'apperçoivent pas l'ensemble, L'énergie de l'ame, qui agrandit l'horizon, manque à leur vue.

CHAPITRE DXVIII.

Economiſtes.

LES économiſtes ont perſuadé quelque temps au gouvernement, à la nation, & même à la partie la plus éclairée de la nation, qu'il étoit utile à la France de donner du réel pour avoir de l'imaginaire; tandis qu'il faudroit donner de l'imaginaire pour avoir du réel. N'a-t-on pas toujours aſſez d'or & d'argent, quand on a les véritables richeſſes, les biens nourriciers de la terre? Et quand on auroit de l'or haut comme les tours de Notre-Dame, mange-t-on de l'or?

Du blé, du vin, des huiles, des fruits, &c. ſe mangent; & pourquoi les donner à l'étranger, avant de ſavoir ſi le compatriote eſt pourvu? La richeſſe métallique eſt donc une fauſſe richeſſe, quand on la préfere à toute autre.

Le ſyſtême des économiſtes étoit purement ſpéculatif, & repoſoit ſur des idées abſtraites. Pluſieurs branches de leur ſyſtême étoient ſaines; l'exporta-

tion illimitée des blés formoit la branche la plus vicieuse : ce fut celle qu'on adopta.

Ils prêterent au ridicule, en déifiant, pour ainsi dire, le docteur Quesnai, qu'ils appellerent le *maître ;* en créant une foule de mots bizarres & sans goût, qui, réduits à leur juste valeur, n'offroient que des idées communes. Ils se forgerent un style dur, prolixe, emphatique, qui n'avoit ni grace, ni clarté, ni facilité, ni couleur. Ce jargon qui ressembloit à celui des adeptes, prêta beaucoup à la plaisanterie. Le sérieux grotesque de leurs assemblées chez le marquis de Mirabeau, leurs grands mots, leurs exclamations, l'abus de plusieurs termes acheverent d'exciter la bonne humeur des plaisans.

Une espece d'intolérance pour ce qui n'étoit pas eux, un dédain trop affecté pour des écrivains admirés, l'annonce fastueuse & extravagante d'avoir trouvé seuls les véritables principes politiques, & de vouloir tout fondre & tout réformer en un seul jour, acheverent de les décréditer. L'oraison funebre *du maître*, écrite d'un style emprunté des Petites-maisons, qui fut im-

primée, offroit un délire si pleinement conditionné, que la secte ne s'en releva point.

Linguet, qu'un des sectaires avoit outragé avec mal-adresse, les secoua d'une maniere vive & caustique. Il avoit beau jeu, en entrant dans leur systême qui avoit affamé le peuple, & en ridiculisant leurs expressions. Ils eurent beau dire qu'on n'avoit pas suivi leurs documens : c'étoit en leur nom & d'après leurs livres qu'on avoit donné cette grande commotion au commerce des blés.

Mais souvent une secte est détruite, que ses principes subsistent & regnent. Les économistes ne sont plus, & la science des économistes dirige encore quelques idées de l'administration. Ainsi l'on a vu dans les mandemens des évêques Molinistes, les idées, les expressions & les citations des Jansénistes.

Montaigne a dit de l'éloquence, que le rhéteur avoit fait souvent de grands souliers pour de petits pieds. On en peut dire autant des économistes ; ils ont déparé quelques vérités utiles & même importantes, par un jargon qui ne devoit pas être connu au dix-huitieme

ſiecle. Tous ont joué l'enthouſiaſme ; c'eſt comme qui diroit s'enivrer d'eau froide. La morgue & le deſpotiſme de la ſecte ont achevé d'inſpirer de l'averſion.

Leur ſyſtême d'économie politique, qui eſt bien loin d'être complet, préſente néanmoins un corps de doctrine raiſonné & aſſez bien lié. Quoi qu'ils en diſent, leur principale erreur conſiſte dans la perpétuelle application des principes moraux aux principes politiques. Ceux-ci, variables par leur nature, ne peuvent être ſoumis à cette évidence, leur grand cheval de bataille ; l'article des blés, qui n'étoit qu'une branche de leur ſyſtême, a fait grand tort à l'arbre, parce que cette branche, entée par le monopole & la cupidité, a produit des fruits malheureux & empoiſonnés.

Nous avons cru, en liſant ces livres économiques, que l'*évidence* alloit enfin nous favoriſer de ſes rayons benins ; mais le nuage revenoit ſur nos yeux, & le doute dans notre eſprit. Nous appelons de bien bonne foi les ſecours de l'inſtruction ; nous invoquons la lumiere. *Fiat lux.*

Ainſi, loin que les auteurs économi-

ques nous aient amenés à la persuasion, ils nous ont inspiré, au contraire, sur ces objets, un doute plus fort que celui que nous avions conçu. L'importance de la matiere doit tenir notre jugement en équilibre plus que jamais ; car lorsqu'il s'agit des subsistances nationales, la moindre erreur devient d'une conséquence infiniment grave.

Voici deux problêmes d'économie politique que j'ai proposés au fils d'un économiste. Comme la solution ne m'en a pas paru satisfaisante, je les reproduis.

Premier problême. Les économistes ont-ils jamais songé que l'homme pût se donner un pain & un vin artificiels ? Il ne faudroit que deux ou trois expériences chimiques pour y parvenir ; & si l'on réussissoit, cette découverte ne renverseroit-elle pas la plus grande partie de la science économique ? Si la nourriture des hommes étoit à leur disposition, à peu près comme l'eau qu'ils boivent, que deviendroient les spéculations sur les blés ? Que deviendroit la science économique ?

Second problême. Le papier-monnoie, sujet à de tristes abus, il est vrai, ne convient-il cependant pas aux états cor-

rompus & fortis de leurs limites, ainsi que le mercure convient aux vérolés? La France ne feroit-elle pas mieux, puisque tous les quinze ans elle fait la guerre, d'avoir, au lieu de ces parchemins qui ne sont que pour les riches, les petites bandes de papier qui font jouir le pauvre? Qu'importe que ce soit une illusion? L'argent n'en est-il pas une aussi? Il n'y a que la derniere génération qui pourra se plaindre; & les métaux sont plus écrasans que le papier qui vivifie, qui anime la circulation, & ne trompe qu'une fois.

On auroit bien d'autres problêmes à leur proposer; mais ils disent toujours qu'on ne les comprend pas : ce qui est bien de leur faute. Et eux ont-ils jamais répondu nettement aux objections qui les terrassent?

Le lieutenant criminel de Paris, prononçant un discours dans une assemblée générale de police, ne balança pas d'attribuer à l'exportation illimitée des grains, les crimes devenus plus nombreux à cette funeste époque. Comme il interroge tous les malfaicteurs, il est, par état, informé de tous les délits.

Si les économistes avoient su connoître

noître leur siecle, apprécier l'esprit de cupidité, juger & prévoir ses effets; s'ils avoient su calculer en vrais politiques, au lieu de prêcher en orateurs, ils n'auroient pas jeté avec une telle précipitation leurs premieres idées. Mais sans s'embarrasser de la réaction du systême, du lieu, du temps, de la forme du gouvernement, en vrais étourdis ils ont, avec leurs malheureuses brochures, frappé le peuple d'une calamité que l'équitable histoire ne manquera pas de leur reprocher; car c'est elle sur-tout qui doit punir leurs noms.

CHAPITRE DXIX.

Martinistes.

SECTE toute nouvelle qui, tournant absolument le dos aux routes ouvertes par la saine physique, par la solide chimie, & faisant divorce avec tout ce que nous dit l'histoire naturelle, s'est précipitée dans un monde invisible qu'elle seule apperçoit.

Les Martinistes ont adopté les visions du Suédois Swedemborg, qui a vu les

anges, qui leur a parlé, qui nous a décrit de ſang froid leur logement, leur écriture, leurs habitudes; qui a vu enfin de ſes yeux *les merveilles du ciel & de l'enfer.*

Cette ſecte tire ſon nom de ſon chef, auteur du livre intitulé : *Des erreurs & de la vérité.* Ce livre nous promet, comme tant d'autres, l'évidence & la conviction des vérités, dont la recherche occupe tout l'univers.

La baſe du ſyſtême eſt, que l'homme eſt un être dégradé, puni dans un corps matériel pour des fautes antérieures, mais que le rayon divin qu'il porte en ſoi peut encore ramener à un état de grandeur, de force & de lumiere.

Un monde inviſible, un monde d'eſprits nous environne; des intelligences douées de diverſes qualités vivent auprès de l'homme, ſont les compagnons aſſidus de ſes actions, les témoins de ſes penſées. L'homme pourroit communiquer avec eux, & étendre par ce commerce la ſphere de ſes connoiſſances, ſi ſa méchanceté & ſes vices ne lui avoient pas fait perdre cet important ſecret.

Les objets que nous voyons ſont

autant d'images fantaſtiques & trompeuſes : ce que nous ne voyons pas eſt la réalité. Les expériences phyſiques ſont des erreurs ; tout eſt du reſſort du monde intellectuel ; il n'y a rien de vrai au-delà : nos ſens ſont des ſources éternelles d'impoſture & de folie.

L'homme a perdu le ſéjour de ſa gloire, & il n'y rentrera que quand il aura ſu connoître ce *centre fécond* où gît la vérité, qui eſt une & immuable.

Pour toucher ces hautes vérités, il faut *s'adreſſer mieux qu'à des hommes ;* il faut *converſer avec les eſprits.* Toutes les ſciences qui occupent les académies ſont vaines ; & pour s'être éloignés du *principe*, tous les obſervateurs ont erré dans les découvertes humaines. Le moindre habitant du monde idéal en ſait plus que Bacon, que Boërhaave, & que tous les prétendus génies dont la terre ſe glorifie.

Certes, le grand Etre nous a donné cent raiſons différentes, qui n'ont aucun rapport entre elles. Les Martiniſtes raiſonnent paiſiblement leurs idées ; ils paroiſſent avoir la conviction de ce qu'ils affirment. Tranquilles, modérés, ces viſionnaires ſont les plus doux

des hommes, & n'ont point la chaleur ni l'enthousiasme tant reprochés aux autres sectes.

Le livre de leur chef est un galimatias : mais on sait que les mots ne rendent pas toujours toutes les idées que l'on peut avoir ; qu'on peut fort bien s'entendre, sans se faire entendre des autres. Il résulte de cette lecture, que les Martinistes adoptent une foule d'idées métaphysiques ; qu'ils sont diamétralement opposés aux matérialistes ; qu'ils sont religieux dans toute la force du terme, & qu'ils tendent à élever l'homme autant que d'autres se sont plû à le rabaisser.

Eh ! qui ne voudroit avec eux pouvoir converser avec les habitans de l'autre monde ? Comme nos jouissances seroient doublées ? Quelle société ! & que seroient les spectacles de la terre en comparaison ! Nous passerions les jours à redire à nos bons amis de l'autre monde tout ce que nous sentirions pour nos bien-aimés de la terre ; & à nos bien-aimés de la terre, tout ce que nous auroient dit ceux de l'autre monde.

Voilà ce que cherchent les Martinis-

tes. Ils s'y disposent par l'exercice des vertus ; ils parlent de l'Être suprême avec une vénération & un amour qui saisissent l'ame ; & tout ce qu'enseigne le christianisme, ne trouve en eux aucune contradiction formelle. Enfin, ils n'entament aucune question politique.

Qui l'eût dit, qu'après les Encyclopédistes viendroient les Martinistes ? Ceux-ci n'ont aucun trait de la physionomie propre à la hautaine secte philosophique.

Je ne sais comment le clergé, le gouvernement & la littérature s'arrangeront un jour avec eux. La secte qui vit dans un monde intellectuel ne paroît pas vouloir recourir à ce qui choque les hommes. Elle n'ambitionne ni pouvoir, ni richesse, ni renommée ; elle rêve, elle cherche la perfection ; elle est douce & vertueuse, elle veut parler aux morts & aux esprits. Cela n'est pas dangereux.

Des jeunes gens distingués par l'éducation & la figure, suivent ces idées extraordinaires. Ils laissent à d'autres les plateaux électriques, les creusets, les vases en fermentation, les recherches sur l'air fixe ; ils tiennent mieux, à ce

qu'ils prétendent ; ils acquierent l'évidence physique sur l'origine du bien & du mal, sur l'homme, sur la nature matérielle, la nature immatérielle & la nature sacrée.

Qu'est-ce, après cela, que la base des gouvernemens politiques, la justice civile & criminelle, les sciences, les langues & les arts?

Parler aux anges, rappeler son ame aux principes universels de la science, voilà ce qui fait dédaigner la physique & la chimie, qui prenoient une grande faveur.

CHAPITRE DXX.

Para-tonnerre.

Il est plaisant que de parapluie, on soit venu à dire *para-tonnerre*. Mais qu'importent les mots? Qui l'eût dit que l'homme viendroit à bout de soutirer le tonnerre, & de lui donner une issue? Il falloit le temps & l'expérience, pour révéler à l'homme un pareil secret.

Ces grands appareils que la physique moderne a imaginés pour préserver les

édifices de la foudre, multipliés dans le sein de plusieurs villes de province, sont rares dans la capitale. Le peuple avoit commencé à dire, comme partout ailleurs, que ces conducteurs attiroient la foudre. Bientôt il n'a plus rien dit, faute d'avoir la moindre idée sur cet objet physique. Ne lui sachons donc pas gré de son silence.

M. l'abbé Bertholon, professeur de physique expérimentale des Etats-généraux de la province de Languedoc, est celui qui a montré le plus de zele pour opposer les armes merveilleuses de la physique aux surprises de la foudre. Il a dirigé la construction des premiers *para-tonnerres* de Paris; & cet honneur lui étoit dû après avoir élevé les superbes *para-tonnerres* de Lyon.

On en voit deux, l'un placé sur l'hôtel de Charost, faubourg Saint-Honoré. Il a cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur; & la partie qui est dans la terre, aboutit à l'eau, a vingt-huit pieds de profondeur. Le second est à l'autre extrémité de Paris, sur le couvent des religieuses augustines Angloises, de la rue des Fossés-Saint-Victor. Il a cent quatre-vingt-huit pieds

de long ; & la portion enfoncée dans la terre, qui se perd ensuite sous l'eau, est de quatre-vingt-dix pieds : profondeur à laquelle nul autre *para-tonnerre* dans ce genre ne peut être comparé.

La jonction de toutes les pieces qui composent cet appareil est à vis profonde ; & toutes les barres semblent, par la précision du travail, ne former qu'une seule piece. Des communications métalliques, savamment ménagées, se trouvent dans les endroits où elles sont nécessaires ou utiles. Enfin la foudre doit obéir à M. l'abbé Bertholon, & suivre la direction qu'il lui a prescrite.

Le petit peuple ne pourra guere comprendre ni deviner comment on dissipe le feu de la foudre ; il n'y croit pas encore, quoique la preuve en soit sous ses yeux. Et le beau monde lui-même est-il mieux instruit ? sait-il qu'il y a des *para-tonnerres* ascendans ? en connoît-il l'usage ?

Sait-il qu'il est actuellement bien démontré, par un grand nombre d'observations, que la foudre s'éleve souvent de terre ? Si l'électricité, vraie cause de la foudre, est surabondante dans les nuages, elle s'élance vers le

globe de la terre. Si au contraire elle eſt accumulée dans le ſein de la terre, elle s'en échappe pour ſe répandre en équilibre dans l'atmoſphere. Afin qu'un édifice ſoit prémuni contre ces deux dangers, il eſt donc néceſſaire d'établir un *para-tonnerre* contre la foudre qui monte, comme on en a établi un contre celle qui tombe.

Il y a ſouvent des foudres terreſtres; & ſi les poëtes ont conſtamment fait deſcendre la foudre du ciel dans leurs vers ambitieux, c'eſt qu'ils ont été d'inſignes ignorans ſur les véritables cauſes, l'arrangement des mots étant leur unique affaire.

La plus belle poéſie ne nous préſerveroit pas du malheur d'être tués d'un coup de foudre ; il faut donc revenir aux *para-tonnerres* aſcendans de M. l'Abbé Bertholon. Il a garanti de cette maniere un clocher de Lyon, ſur lequel le tonnerre étoit tombé très-ſouvent.



CHAPITRE DXXI.

Joutes.

AUTREMENT dites les *fêtes pleïennes.*

Les Romains avoient leurs naumachies, espece de batailles navales, où l'on donnoit au peuple la vue réelle de vaisseaux qui s'entre-choquoient. Ce peuple victorieux avoit su créer une mer dans un vaste bassin. Quel peuple que ces Romains ! On ne peut leur reprocher que leurs combats de gladiateurs. Ce peuple étoit grand dans l'amphithéâtre comme par-tout ailleurs ; & nous, que faisons-nous ? Nous avons bâti, avec l'authentique permission du *prévôt des marchands*, une enceinte de quelques toises sur un bras de la riviere de Seine, en face de la Rapée. Là, les fameux nautonniers de nos majestueuses galiotes s'avancent, une gaule en arrêt, sur des batelets barbouillés de rouge & de bleu, & luttent intrépidement à qui se renversera dans l'eau. La culbute du vaincu, qui ne nage point,

mais qui marche, intéresse la sotte assemblée. On voit ensuite ces mêmes histrions aquatiques, déguisés en abbés, se précipiter dans la riviere, pour conduire *le char de Neptune ;* & les abbés en rabats figurent des *marsouins*, ou tels autres animaux amphibies qu'il plaira à votre imagination de créer.

On donnoit le même spectacle au Colisée : ce n'étoit pas là tout-à-fait les jeux du cirque, sous le regne des empereurs ; ce n'étoit pas même les tournois & les courses de bague de nos ancêtres.

Après avoir vu des bateliers tomber dans une eau sale & bourbeuse, on suivoit de l'œil quelques fusées ; on entendoit quelques petards, puis on se promenoit dans une vaste solitude sous des galeries mal peintes, au son d'une musique barroque.

Il est fermé ce Colisée, construit à frais immenses. Que d'argent perdu!... Ce n'étoit point là le rendez-vous du peuple ; l'intérieur n'avoit rien d'assez amusant ; l'ennui planoit sous les voûtes. Pour qui l'avoit-on bâti ? Etoit-ce pour les grands ou pour la bourgeoisie ? Pour les grands ? Il n'étoit pas assez volup-

tueux. Pour la bourgeoisie ? Il n'y avoit point de plaisirs populaires.

Voilà donc les établissemens Parisiens ! On dit au public : Je vais t'amuser. Le public accourt, on ne l'amuse point. Et comment se fait-il qu'au *Vaux-Hall*, au *Rennelag* de Londres, chacun s'amuse à sa guise, boit & mange librement, jouit paisiblement chacun à sa maniere, & que la décence regne en des lieux où, malgré la foule, il n'y a ni embarras, ni disputes, ni scandales, ni gardes ?

Les administrateurs de nos plaisirs ont bien de la peine à nous en donner : c'est qu'on veut composer nos amusemens, au lieu de nous les laisser créer ; & tous les efforts d'imagination qu'on fait pour nous, n'aboutissent qu'à nous ôter la liberté, la gaieté.

Dans un pays où l'on ne vante que l'imagination riante de ses habitans, où l'on calomnie tous les peuples voisins sur le fait de leurs plaisirs, les divertissemens publics ont quelque chose de triste & de mélancolique. Il n'y aura jamais de sensations vives, tant qu'on voudra ordonner & symétriser nos jouissances. A force de vouloir se mêler

de tout, on gâte jusqu'aux plaisirs du dimanche.

CHAPITRE DXXII.

Gluck.

En 1778 tout le monde étoit ou *Gluckiste*, ou *Lulliste*, ou *Ramiste*, ou *Piccíniste;* ainsi que l'on étoit il y a quarante ans, ou Moliniste, ou Janséniste. J'avoue que j'étois & que je suis encore un décidé *Gluckiste*. Pourquoi? C'est que l'Orphée du Danube me frappe profondément, m'entraîne, m'émeut; & je préfere la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une composition douce & variée; mais ce genre de beauté laisse trop à désirer du côté de l'expression.

Je n'ai jamais goûté Quinault; & selon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault sont fades & fastidieux; & M. Marmontel a manqué étonnamment de goût, en s'attachant à ses misérables opéra, dont le vide & la foiblesse auroient dû frapper un homme de lettres

tel que lui. Mais la routine eſt le tyran éternel de tous les littérateurs François, même de ceux qui font de prétendues poétiques.

Nous avons aujourd'hui beſoin d'*écoles de muſique*. Gluck en a ſenti la néceſſité ; & tout compoſiteur François & étranger a droit de ſe plaindre parmi nous, que l'exécution ne répond jamais qu'imparfaitement aux créations de leur génie. Serons-nous donc plus fiers que les deſcendans des Romains ? Abandonnerons-nous l'art du chant figuré à ces prétendus maîtres de muſique, qui n'ont ni ame ni ſentiment ?

Dans l'ancienne patrie des Brutus & des Camilles, on trouve des écoles de muſique, comme on y voyoit dans les derniers ſiecles des écoles de peinture.

Les Piſtocchi à Bologne, les Brivio à Milan, les Redi à Florence, les Porpora à Naples, ſont auſſi fameux parmi les amateurs d'ariettes, que le ſont pour les enthouſiaſtes de tableaux Carrache, Michel-Ange, Paul Véroneſe, le Correge & Raphaël.

Ces virtuoſes des deux ſexes, dont la voix a fait les délices des oreilles ſenſibles, l'ornement des théâtres italiens,

doivent nous causer de justes regrets, sur-tout lorsque nous comparons ces modeles à la plupart des nôtres. Ces êtres privilégiés nous manquent; une école de musique devient nécessaire à la perfection des chanteurs, plus livrés à la routine qu'au véritable sentiment de l'art.

Pourquoi le caractere des voix, leur expression, leurs nuances, ne peuvent-ils se reproduire sur le papier, comme le pinceau transmet sur la toile les images, les passions, les sentimens, le goût & la maniere du peintre? Quelles sources de jouissances pour nos cœurs, si dans le sein paisible de nos cabinets nous pouvions entendre, après leur mort, ces enchanteurs adorés, dont le souvenir fait encore palpiter de plaisir ceux qui les admirerent autrefois! Un Porpora, dont la voix étoit si suave, le goût si exquis, l'art si parfait, qu'il reprenoit son souffle sans que jamais on pût s'en appercevoir; un Ferri, qui montoit & descendoit tout d'une haleine deux octaves par un trill continu, marquant tous les degrés chromatiques avec la plus grande justesse; une Tesi, dont l'action vive, l'humeur enjouée, la pro-

nonciation nette, l'accent voluptueux & l'aimable abandon ſavoient rendre toutes les nuances de la folie & de la gaieté; & cette Cuzzoni, ſurnommée *la voix angélique*, parce qu'elle avoit par excellence le ſecret ſi rare de conduire ſon chant, de le renforcer, de le ſoutenir, de l'éteindre en quelque ſorte & le varier par des trills, des mordans, des ondulations, par ces petits groupes fugaces & ces mouvemens paſſionnés, qui mettoient en vibration toutes les fibres de l'amour & du plaiſir.

Ce ſont les écoles d'Italie qui ont formé tous ces chef-d'œuvres. Pourquoi donc n'avons-nous pas tenté de les imiter, nous qui depuis ſi long-temps avons des écoles d'équitation, d'armes & de deſſin?

Une école de chant rempliroit mieux ſon objet que l'académie royale de muſique, établiſſement qui n'eut jamais rien de royal que ſon titre, rien d'académique que la morgue & la jalouſie de ſes chefs, rien de muſical qu'une routine aveugle & barbare, que l'on inculquoit ci-devant à de miſérables doublures, & de plus miſérables filles de chœurs:

choeurs: eſpeces d'automates, dont tout le ſavoir conſiſtoit à pouſſer en commun d'harmonieux hurlemens, au ſignal, non de la meſure, mais du bâton.

Lorſqu'il s'agit de former des chanteurs, les principes ne ſuffiſent point; il faut y joindre l'exemple. Qu'un peintre, qu'un architecte, un poëte, négligent ceux dont l'inſtruction leur eſt confiée, cela peut être ſans conſéquence, parce que leurs diſciples ayant ſous les yeux les chef-d'œuvres de tous les grands maîtres en peinture, en poéſie, en architecture, ils peuvent par eux-mêmes atteindre à la perfection. Mais le jeune muſicien eſt dans une poſition toute différente: il n'a aucun monument pour lui ſervir de modele; car un chanteur célebre ne laiſſe à la poſtérité, ni ſes graces, ni ſon enthouſiaſme, ni ſa qualité de voix, ni aucun des agrémens qui faiſoient la magie de ſon art. On pourroit comparer une ariette écrite, à ces ſquelettes humains qu'on trouve dans les cabinets des naturaliſtes. Ces maſſes hideuſes ſont bien une partie eſſentielle de l'homme; mais l'œil ne peut les contempler ſans dégoût, dépouillées de leur peau, de leur coloris,

de ces moelleux contours & de ces formes raviſſantes qui conſtituent la beauté.

Il en eſt de même à l'égard d'une ariette chantée par nos voix ordinaires. Ce ſont des ſquelettes qu'on préſente au ſens de l'ouïe. On ne doit point s'étonner ſi le peuple refuſe de s'extaſier devant ces ſortes de cadavres ; ils ne ſauroient intéreſſer que les connoiſſeurs, dont l'imagination ſupplée à tout ce que le chanteur eſt dans l'impuiſſance de repréſenter.

On peut faire quelques reproches aux chanteurs Italiens ; on peut les reprendre aſſez vivement de ce que deſſus le théâtre ils ſont diſtraits, inattentifs, indifférens, lorſqu'un interlocuteur leur fait quelques récits ; froids, lorſqu'ils devroient paroître tout de feu ; hébétés, lorſque leur rôle exige un air ſpirituel & réfléchi. Mais parmi nous, n'eſt-ce pas inſulter au public, que de s'amuſer à ſourire aux jolies femmes dans les loges, à ſaluer ſes amis dans le parterre, à répondre même aux colloques des couliſſes ? Ne croiroit-on pas en effet, que ces êtres deſtinés à repréſenter les héros & les dieux,

viennent alors dire aux ſpectateurs : Meſſieurs, ne vous y trompez point, nous ne ſommes ni Hercule, ni Jupiter, ni Junon, ni Andromaque ; nous ſommes vos très-humbles ſerviteurs & ſervantes, l'innocent ſignor *Petricino*, le grimacier ſignor *Mugnetino*, la modeſte ſignora *Languerini*, la tendre & ſavante dona *Durancini*.

Les modifications forment le grand ſecret de la muſique ; ce ſont elles qui lui donnent l'expreſſion, le mouvement & la vie. Mais on n'a jamais connu parmi nous le charme inexprimable des ſons filés ; c'eſt-à-dire, l'art de renforcer & d'adoucir la voix, de la conduire par toutes les nuances, non du grave à l'aigu, mais du ſon le plus remiſſe au plus intenſe, ſur chacun des degrés dont la voix eſt ſuſceptible.

Il eſt vrai que nos chanteurs ne pourroient guere mettre leurs talens en uſage, quand ils auroient perfectionné l'art en ce point ; car nos orcheſtres ſont incapables de les ſeconder. Nous n'en avons aucun qui ait l'intelligence & le ſentiment du *forte-piano*. Celui de l'opéra, toujours rebelle aux efforts de l'auteur d'*Iphigénie*, reſſemble encore

à un vieux coche traîné par des chevaux étiques, & conduit par un sourd de naissance. Jusqu'ici il a été impossible de communiquer à cette lourde masse aucune sorte de flexibilité. Elle restera éternellement dans la même inertie, tant que les jeunes artistes qui ont des talens & des passions inflammables, seront subordonnés à ces musiciens en lunettes, que l'âge, la satiété, l'habitude ont rendu apathiques.

L'orchestre du concert spirituel est encore en partie infecté de ce vice national. Les chefs de ce spectacle sont parvenus à donner quelque perfection à la symphonie; mais plus symphonistes que musiciens, ils croient toujours que les voix sont faites pour accompagner leurs violons & leurs contre-basses. En vain le public leur crie qu'il n'entend point les paroles de leurs motets; rien ne les guérit de la manie françoise, qui veut que toute musique soit bruyante & confuse. On croiroit qu'on ne peut remuer le cœur sans briser le tympan de l'oreille.

Que ne pourroit-on pas encore dire sur l'articulation usitée, sur la prosodie, sur la manie des petites notes, sur les

vices attachés à toutes les especes d'agrémens dont nos maîtres de chant font un usage si ridicule, & sur-tout sur le *récitatif*, genre de musique entiérement éloigné des regles ordinaires, & qui, mal connu, a fait déraisonner pour & contre dans tous les journaux !

CHAPITRE DXXIII.

Ecrits de Voltaire.

NÉ à Paris, ses ouvrages semblent tous avoir été faits pour la capitale. Il l'avoit principalement en vue lorsqu'il écrivoit; en composant il regardoit l'académie françoise, où étoient ses prôneurs, le parterre de la comédie, le café de Procope, & un cercle de jeunes Mousquetaires; il n'a guere eu d'autres points de vue. Les nations étrangeres n'existoient presque pas pour lui.

Les écrits de Voltaire semblent imbibés de cette rosée qui donne aux fleurs leur émail, & aux fruits leur duvet. Brillant, ingénieux, vif, plaisant, gracieux, il n'a aussi aucune sorte de pro-

fondeur ; il ne touche jamais qu'aux superficies. Deux ou trois idées le dominent puissamment, & il tourne dans ce cercle ; ce qui répand une seule & même couleur sur ses productions. Quand on les lit de suite, on s'apperçoit qu'il n'a jamais changé son premier point de vue. Il est fort instruit ; mais il ne sait pas placer avec fruit cet amas de connoissances : la grace, l'esprit & la malice lui tiennent incessamment lieu de génie.

Rarement éloquent, si ce n'est dans ses belles tragédies, ailleurs il est stérile, lorsqu'il parle morale, & très-borné lorsqu'il traite de matieres politiques. C'est une philosophie commune que celle dont il se pare ; mais il l'a très-bien ornée.

Toujours poëte (& c'est là son grand titre), presque jamais penseur, ce n'est point la fécondité des idées qui le distingue ; c'est plutôt la variété infinie des tours, & la magie heureuse de ses expressions. Ainsi ces généraux habiles qui n'ont qu'une petite troupe, par des évolutions multipliées & adroites, font passer & repasser tant de fois leurs soldats, que l'œil trompé leur attribue de loin une grosse & formidable armée.

Les puissances de la terre lui en imposoient au fond de son cabinet ; sa plume mollissoit ; & les noms de roi, de souverain, de ministre sur-tout, lui inspiroient des idées extraordinairement fausses. Tout ce qu'il a écrit dans l'histoire est infesté d'un vice radical, de l'ignorance absolue où il étoit des grands & véritables principes politiques.

Il n'a guere qu'un seul but dans son *Histoire universelle*, & il immole tout à cette idée ; c'est une satire perpétuelle du pouvoir ecclésiastique. Constamment attaché à sa proie, les autres idées politiques lui échappent, & même il ne les cherche pas. Il ne voit que l'autel à détruire : ainsi il a donné une empreinte uniforme à presque tous les siecles. Les mêmes réflexions reviennent sans cesse ; & les faits sous sa plume ne paroissent pas variés : car traitant avec légéreté les matieres les plus sérieuses, &, quoique pyrrhonien, prenant un ton décisif, tantôt avec hauteur, tantôt avec un mépris affecté, il employoit des injures quand il étoit réduit au silence ; il manioit alors avec perfidie, mais avec une adresse inimitable, l'arme du ridicule.

Il a profité, dit un écrivain, *des der-*

niers attentats du fanatisme, pour lui arracher les restes de sa puissance. Sous ce rapport il a servi réellement l'humanité; & cette tolérance universelle, son dogme favori, il en a montré la majesté, la justice & les avantages.

Doué du genre d'esprit qui convenoit à son siecle léger, il avoit bien étudié son goût; mais cette légéreté passera, & avec elle une partie de la gloire de Voltaire. Qui le croiroit! elle commence déjà à pâlir. Les hommes instruits ne s'en étonnent pas, parce qu'il faut avouer qu'on a parlé trop long-temps du même écrivain, & qu'il n'étoit pas assez substantiel pour soutenir ce poids immense de renommée. Traduit, il perd & paroît nu.

Son goût en littérature étoit sûr, mais peu étendu. En même temps qu'il admettoit la grace, la finesse, l'exactitude, le brillant, il proscrivoit les beautés mâles & originales, les compositions fortes & transcendantes. On eût dit qu'il avoit peur du génie. Enfin, il sembloit vouloir plier à une même mesure tous les talens, & méconnoître la variété féconde & sublime de la nature dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour la peindre & la chanter.

Il n'avoit point d'organes pour la mu-ſique, ni d'yeux pour la peinture : ces deux arts étoient entiérement perdus pour lui ; il admiroit des *ponts-neufs* & s'environnoit de *croûtes*. Ce qu'il a écrit ſur les arts ne porte point l'empreinte d'une ame paſſionnée. Sa compoſition étoit beaucoup plus large que ſa poé-tique ſeche, miſérable & meſquine.

Il goûtoit plus Racine & Maſſillon que Shakeſpear, Homere & Tacite. Il ne ſentoit pas la Fontaine ; il avoit fort mal lu Monteſquieu ; il ne voyoit pas tout ce qui eſt dans Montaigne & dans Rabelais. Son imagination étoit rebelle à ſaiſir ce qui contrarioit ſon goût factice.

Il a dû plaire infiniment aux femmes, aux jeunes gens ; & ceux qui ſe ſont amuſés & qui ont ri, ont cru de bonne foi rencontrer la ſcience & la vérité.

Pour le trouver ſans ceſſe le même dans une carriere ſi longue, il n'y a qu'à le lire de ſuite. Les idées étroites de l'âge de vingt ans le dominoient à ſoixante : il ne travailloit pas ſa penſée, mais ſon ſtyle.

Une ſecte qui s'imagine devoir diſtri-buer excluſivement les places, l'avoit

choiſi pour chef. Elle vouloit couvrir de ſon nom l'intolérance littéraire, qui eſt devenue ſon attribut diſtinctif; mais après ſa mort il ne s'eſt point trouvé de nom aſſez impoſant pour donner quelque baſe à ce ſingulier & ridicule deſpotiſme. Il eſt tombé; la république des lettres a reparu, & doit flétrir ces miſérables tyrans.

Il a été un vrai poëte, un écrivain élégant; il a terraſſé le fanatiſme & avili la ſuperſtition; il a répandu des maximes de tolérance & d'humanité; il a défendu l'innocence ou le malheur avec une chaleur active & généreuſe: voilà ſa gloire. Il n'a point travaillé en grand; il a eu des préjugés petits & bizarres. Il a trop obéi à la vanité; il a flatté les grands & trop injurié ſes adverſaires. Il s'eſt avili juſquà écrire pour les libertins: voilà ſes taches.

On voit qu'il fut le plus implacable & le plus furieux des hommes, dès que ſa vanité d'auteur étoit offenſée. Il ſembloit porter écrit ſur ſon front: *Adorez-moi, & je vous louerai.*

On l'a appelé, dans un éloge faſtidieuſement louangeur, *le premier des êtres penſans.* C'eſt une ſottiſe imprimée.

On lui fait dire au lit de la mort, lorſque le curé de Saint-Sulpice, faiſant ſa charge avec trop d'ardeur, l'exhortoit à reconnoître la divinité de Jeſus-Chriſt : *Au nom de Dieu, ne m'en parlez pas !*.... Il n'a jamais dit ce mot ; mais on a parfaitement ſaiſi ſa maniere.

Il a vécu dans ſes quatre-vingt-quatre années, ſept cents quatre-vingts trois mille deux cents heures. Voilà bien peu de temps pour tout ce qu'il lui a fallu apprendre & écrire, & pour les audiences qu'il a données.

Ne paſſons pas ſous ſilence le bien qu'il a fait à Ferney. Créateur de cette colonie, il y étoit juſtement reſpecté comme le bienfaiteur du lieu par ſes libéralités & par l'emploi de ſon crédit. Cette gloire vaut bien celle d'avoir fait *Alzire.*

Il vida ſon porte-feuille avant ſa mort, parce qu'il avoit encore à quatre-vingts ans l'impatience d'un jeune écolier.

On n'a aucun ouvrage un peu conſéquent à attendre dans la nouvelle édition de ſes œuvres. Il n'a rien laiſſé d'important à la poſtérité, lui qui lui devoit peut-être une eſpece de teſta-

ment ; où il se montrât libre & fier après avoir été obligé d'être souple & adroit.

Il a écrit une infinité de lettres très-jolies, très-spirituelles ; mais nous ne verrons pas les plus piquantes. Certaines correspondances manqueront à la nouvelle édition, parce qu'elles resteront dans les porte-feuilles, & qu'elles n'en sortiront que dans un demi-siecle.

Il existe de lui une lettre écrite de Francfort au roi de Prusse, lors de sa détention, pleine d'une mâle éloquence, d'une énergie précieuse, qui lui étoit si rare ; mais cette lettre, qui est un chef-d'œuvre d'expression, ne sera point imprimée dans la collection, ainsi que beaucoup d'autres que l'éditeur n'a pas, n'aura point, & qui sont les plus intéressantes & les plus curieuses de toutes.

Cette collection, déjà annoncée depuis quatre ans, se fait avec un apprêt, un appareil, une lenteur qui ne répondent pas à l'impatience du public, & qui annoncent de pénibles ressources dans le génie des entrepreneurs.

Point de mince auteur qui n'écrivît à M. de Voltaire. Il étoit assez bon pour répondre à ces lettres, parce qu'elles

chatouilloient son excessif amour-propre. Il disoit à l'un : *Vous écrivez comme Racine ;* au second : *Vous pensez plus fortement que Corneille ;* au troisieme : *Vous surpassez Pascal & Fontenelle.* La présomption des auteurs le prenoit au mot, & faisoit imprimer la lettre comme une patente infaillible. Il écrivoit séparément à M. Blin & à M. de la Harpe : *Vous serez mon successeur ; c'est vous qui me remplacerez.* Et ces poëtes crédules, chacun de son côté, estimerent que leur prodigieux mérite avoit forcé la voix prophétique du vieillard.

Quelqu'un lui dit un jour : Comment flattez-vous à ce point de petits talens ? Ces auteurs déjà si vains en perdront la tête. *Que voulez-vous que je fasse ? Je n'ai que ce moyen de me débarrasser d'eux. Voulez-vous que je leur dise qu'ils ne sont que des étourneaux, tandis qu'ils se croient des aigles ? Ils ne me croiroient pas, & aiguiseroient leur plume contre moi. Puisqu'ils ont la rage de faire des tragédies & des poëmes assoupissans, qu'ils rimaillent. Pendant qu'ils cultivent cette immortalité dont je les gratifie, je respire, & je suis tranquille.*

CHAPITRE DXXIV.

Mausolées.

QUAND un prince est décédé, on commande le lendemain son oraison funebre à un évêque; puis on fait venir un architecte-décorateur, qui bâtit un catafalque au milieu de l'église de Notre-Dame. Le marteau résonne pendant un mois dans le saint lieu; les cris des ouvriers absorbent la sonnette du *lever-Dieu* & les chants des chanoines; la voix des charpentiers couvre celle des chantres; on n'entend plus le *Magnificat* ni l'*Oremus fratres*. Les *serpens* (1) du chœur & l'orgue de la nef font moins de bruit que les hautes clameurs des manœuvres. On diroit que la hache & la scie ont conspiré pour faire taire l'office divin. Mais ce n'est plus un scandale;

(1) On sait que c'est un instrument à vent; mais il est singulier qu'on dise, *Il y a dans cette église un excellent serpent*, & qu'on voie *afficher* en grosses lettres, *Concours de serpens dans l'église Saint-Benoît*, &c.

car il s'agit d'orner le cercueil d'un individu du ſang royal.

L'architecte - décorateur entoure le ſarcophage de ſtatues creuſes, repréſentant les vertus qui préciſément manquerent au défunt.

On fait venir enſuite tous les violons & baſſes de la ville. On brûle dix mille bougies. On étouffe dans cet enclos, qu'on environne prudemment de pompiers ; car les parens du mort ne veulent pas être brûlés vifs au milieu de cette charpente légere & dreſſée à la hâte.

C'eſt une maſcarade funebre qui dure quatre heures. Rarement une larme ſincere coule ſur ces tombes faſtueuſes ; il ne manque à tous ces emblêmes de deuil qui tapiſſent la hauteur des voûtes, que la douleur publique.

Eh quoi, des os en poudre ont encore des flatteurs

La famille du mort, qui a ordonné l'oraiſon funebre, eſt venue l'écouter en pompeux cortege. L'orgueil des rangs étale encore ſes prééminences autour de l'autel de la mort ; l'orgueil demande des adulations ſur la tombe de celui qui eſt jugé par la voix du peuple ; & c'eſt

le ſacerdoce qui ſe prête à cette complaiſance.

L'orateur a promis quelquefois de dire la vérité ; mais ce nom, terrible à prononcer, le lie à de ſérieux engagemens. La promeſſe eſt un parjure, la vérité demeure au bas de l'eſcalier de la chaire de vérité, & l'orateur y monte ſeul, à front découvert.

Il fait des tours de force pour plâtrer la difformité de ſon idole, ou bien il vous éblouit par des phraſes compaſſées. Il étale des figures de rhétorique auſſi vides que celles qui ſemblent pleurer ſur le monument. Les feintes larmes de ces menteuſes effigies reſſemblent à la fauſſe éloquence qui va frapper ces paſſageres décorations.

Le ſurlendemain l'édifice tombe ; on met en pieces les *vertus de plâtre ;* & l'éloquence de l'orateur, toute auſſi fragile, diſparoît devant l'œil moqueur d'un peuple qui en avoit ri d'avance.

C'eſt une inſtitution bien abſurde que celle des oraiſons funebres ; mais ce n'eſt là cependant qu'un des moindres abus qu'on rencontre dans l'intérieur des ſoixante-quatre majeſtueuſes barrieres de ſapin qui circonvallent la bonne ville

de

de Paris. La ſtructure coûteuſe de cette chapelle illuminée a du moins fait refluer vers une foule d'ouvriers un peu de cet argent qui ne circule que graces à la folie & à l'oſtentation des princes & des grands.

Pour tout ce que ces catafalques ont coûté depuis cent cinquante ans, on auroit pu ériger des monumens durables & faire ſortir des chef-d'œuvres immortels du ciſeau de la ſculpture. Mais on ne voit à Paris que le mauſolée du cardinal de Richelieu, & celui du cardinal de Fleury; le beau mauſolée du maréchal de Saxe eſt allé orner la ville de Strasbourg.

Point de Céramique parmi nous, où l'on rencontre la ſtatue de l'homme de génie ou de l'homme bienfaiſant à côté du ſouverain. Qu'y auroit-il de plus éloquent néanmoins, que de voir les tombeaux joindre les noms que la poſtérité doit unir ? Les modeles des vertus patriotiques, frappant tous les regards, échaufferoient toutes les claſſes de citoyens ! Voyez dans l'abbaye de Weſtminſter, le peuple qui ſe preſſe en foule, qui lit avec vénération les noms des célebres morts ; qui revient avec un vif

intérêt ſur leurs grandes actions ! Reconnoiſſance publique d'un peuple ſenſible, qui a placé enſemble tous les perſonnages que la gloire a conſacrés, parce qu'après la mort il ne reſte plus qu'elle, & que cette foule de princes & de rois doivent s'enfoncer dans l'oubli, pour laiſſer nu & découvert, aux rayons purs & éclatans de l'immortalité, le buſte en argile de tel homme qui fut leur ſujet.

Le burin du graveur Cochin s'eſt plu à nous tranſmettre la repréſentation de pluſieurs catafalques, ainſi qu'il a repréſenté des bals parés. Les effets de l'ombre & de la lumiere offroient à ſon art des touches pittoreſques. C'eſt tout ce qu'il cherchoit ; & c'eſt auſſi tout ce qui reſtera de ces bizarres cérémonies qui n'intéreſſent ni le cœur ni l'eſprit, qui ne touchent perſonne, & dont la dépenſe devroit s'appliquer à des travaux plus durables & plus utiles.

Le cirier trouvera ſans doute cette réflexion fort déplacée ; mais brûler tant de bougies en plein jour, au riſque d'incendier des planches noircies & des toiles verniſſées, me paroît un des uſages déraiſonnables que notre ſiecle

devroit abolir ; car pourquoi répéter les vieilles & absurdes coutumes des siecles passés ?

CHAPITRE DXXV.

Charades.

LES *calambours* régnoient chez les spirituels Parisiens ; les charades sont venues leur disputer la prééminence. Après un grand conflit, les charades ont remporté la victoire. Les *bouts-rimés* vouloient reparoître comme troupes auxiliaires ; mais également vaincus, l'armée des charades les repoussant a déployé ses enseignes triomphantes dans le Journal de Paris & dans le Mercure de France. L'énigme & le logogriphe sont abandonnés aux provinciaux désœuvrés. La charade occupe les esprits de la capitale ; on n'entend plus que *mon premier*, *mon second* & *mon tout*. Les femmes prononcent ce *mon tout* avec une grace particuliere. Etrangers, ouvrez le premier Mercure, & si vous l'ignorez, vous verrez ce qu'est une charade. Je ne vous l'expliquerai point.

Oui, le calambour eſt terraſſé ; mais c'eſt depuis peu. En vain M. de Voltaire avoit dit à madame Du Deffens : *Liguons-nous enſemble, ne ſouffrons pas qu'un tyran ſi bête uſurpe l'empire du grand monde.* Le grand-maître des calambourdiſtes gouvernoit cet empire avant & depuis la mort de ce grand homme ; mais il vient enfin d'être détrôné : il a trouvé ſon maître. Humilié, vaincu, tous ſes lauriers ſont flétris. Et qui a battu en ruines cette illuſtre réputation ? Qui fait donc que M. L. M. D. B. n'offre plus aujourd'hui qu'une tête découronnée ? C'eſt un M. *De Chambre.*

Il rencontre le monarque des calambourdiſtes, étalant cette paiſible dignité que donne une ſouveraineté tranquille. Il l'accueille, il le flatte, il lui demande un jour pour commencer une liaiſon honorable & précieuſe. Le monarque promet ; le malin courtiſan s'eſquive auſſi-tôt, rentre chez lui & écrit ce billet au ſouverain, qui étoit loin, hélas ! de redouter un pareil coup de foudre :

Empreſſé de vous recevoir, vous m'avez laiſſé, monſieur, le choix du jour. Je vous invite pour mercredi, & vous prie de vouloir bien accepter la fortune du pot.

DE CHAMBRE.

Ce nouveau Cromwel jouit en paix de son forfait médité ; il est assis au rang d'où il a précipité son adversaire, invaincu jusqu'alors ; & des acclamations universelles semblent devoir affermir le sceptre entre ses mains.

On ne cite plus : *Le roi n'est pas un sujet, j'ai la voie de la pelle, infidele à ma rente*, &c. On a réservé toutes les louanges pour l'heureux mot, pour le mot triomphant de M. *De Chambre.*

Heureux Parisiens, vous savez rire à peu de frais ! Bon peuple, que tes plaisirs sont innocens !

CHAPITRE DXXVI.

Acheteurs de rentes viageres.

QUE de métiers qui n'avoient aucun nom chez les anciens, & qui étoient même inconnus dans les siecles précédens ! Connoissoit-on, il y a deux cents ans seulement, les *agens de change*, dont les yeux perçans voient tous les coffres-forts, comme s'ils étoient à jour ; qui prennent des deux mains, qui dîment tous les sacs qu'ils remuent, & qui,

plongés dans la tourmente éternelle de l'or & de l'argent, s'enrichiſſent en ſe tenant debout à *la bourſe*, & en ſe diſant réciproquement quelques petits mots à l'oreille?

Ces infatigables négociateurs de papiers, qui augmentent le prix de la *marchandiſe argent*, qu'ils rendent viſible ou inviſible; qui ſervent les avides monopoleurs cachés ſous le maſque, étoient-ils connus chez les Romains, & du temps même que notre Charlemagne donnoit des lois à l'Europe? Charlemagne, s'il reſſuſcitoit, pourroit-il comprendre ce qu'eſt de nos jours un agent de change, patenté par ſes ſucceſſeurs, & achetant bientôt une charge noble, après avoir long-temps uſé des ſouliers ſur le pavé de la bourſe, ou à courir par la ville après les vendeurs & les acquéreurs, également rançonnés par ſa ſcience abſtruſe?

Oui, il ne faut que remuer de l'argent pour avoir de l'argent; il ne s'agit que de faire à midi le *pied de grue* ou le *difficile*, rôle preſque toujours équivoque & le plus ſouvent menteur. Mais il eſt autoriſé. Voyez-les rire, crayon en main, aux dépens des ignorans, empreſſés à réaliſer leur papier.

Tel homme encore plus actif achete un procès, se fait *solliciteur*, dévoue sa vie à la chicane, descend dans son labyrinthe tortueux, passe ses jours à tourmenter, à aiguillonner d'impassibles procureurs.

Tel autre cautionne quiconque se présente, & livre sa signature dans une multitude d'affaires ; ce qui pourroit faire croire un jour qu'il a possédé des millions. Il n'a pas le sou; mais il fait d'un crédit quelconque, ce qu'un maître d'escrime fait de son fleuret dans une salle d'armes.

La dégradation dans les mœurs, occasionée par cet agiotage qui a saisi tous les esprits, a fait disparoître ces plans sages & tranquilles, familiers à nos aïeux, & nous a donné les convulsions de la cupidité.

La moitié de la ville est aux emprunts ; point de maison qui ne soit chargée d'hypotheques; on ne voit que contrats spéculatifs ; on n'attend plus la rentrée paisible des intérêts; on veut anticiper sur l'avenir ; on force l'usure, & l'usure punit cette avidité extravagante.

Entendez de tous côtés les plaintes

des gens qui regrettent les *tontines*. On ne parle que des perſonnes qui, pour cent écus, ont joui de quatre-vingts mille livres de rente; c'eſt à qui accouplera deux écus de ſix livres, pour leur en faire produire promptement un troiſieme.

Mais le plus curieux de ces ſpéculateurs eſt celui qui, ayant ſans ceſſe ſous les yeux le calcul des probabilités de la vie humaine & la table des mortalités, s'eſt établi *acquéreur de rentes viageres.*

On ſait que les extraits mortuaires ſervent de quittance au roi, & que dès qu'un homme eſt enterré, il eſt payé, eût-il porté la veille tout ſon argent au tréſor royal. L'acquéreur de rentes viageres (nouveau métier) combine toutes ces chances haſardeuſes, & d'après des calculs fins & particuliers, achete le pain quotidien des rentiers.

Une dame ſe préſente à ſon bureau avec un contrat en main de douze cents livres de rentes annuelles, qu'elle veut échanger contre un capital. D'abord, le ſcrupuleux acheteur l'examine dans un ſilence recueilli; il ne la trouve ni trop graſſe ni trop maigre; indice favo-

rable ; & après un nouveau coup-d'œil obfervateur, le dialogue fuivant s'établit entr'eux.

LA RENTIERE.

Monfieur, je viens pour vous vendre mon contrat viager, & en toucher l'argent.

L'ACHETEUR.

L'argent eft bien rare, madame.

LA RENTIERE.

Je le fais, monfieur ; mais il eft quelque part. Il ne fait rien dans les coffres ; il ne peut avoir fon prix qu'en circulant.

L'ACHETEUR.

Quel âge avez-vous, madame ?

LA RENTIERE.

Quarante-fept ans, monfieur.

L'ACHETEUR.

Où eft votre baptiftere ?

LA RENTIERE.

Le voici, monfieur, en bonne forme.

L'ACHETEUR.

Oui, je vois que vous avez quarante-ſept ans ; ſi vous n'en aviez que quarante-deux, madame, je ne pourrois, en conſcience, faire votre affaire.

LA RENTIERE.

Je vous entends, monſieur ; j'ai paſſé le temps critique, & je puis actuellement me flatter d'une longue vie.

L'ACHETEUR.

Il n'y a rien de ſi incertain, madame, que la vie de l'homme.

LA RENTIERE.

Mon genre de vie eſt exact ; je ne ſoupe point en ville, je me couche de bonne heure, & je paſſe la moitié de l'année à la campagne.

L'ACHETEUR.

Je fais tout cela, madame ; & voilà pourquoi j'ai conſenti à recevoir votre viſite. (*Se levant.*) Mais permettez, madame, que j'examine de plus près....

LA RENTIERE.

Approchez, monſieur, je n'ai pas encore de rides ſur le front.

L' Acheteur.

Je le vois bien, madame; mais ce n'eſt pas cela : permettez que j'examine vos dents.

La Rentiere.

Mes dents ! Vous avez raiſon, monſieur, les dents ſont le ſymptôme de la ſanté ; les miennes ſont blanches, regardez. Eh bien, monſieur, combien me donnez-vous de mes douze cents livres de rente, vu ma parfaite ſanté ? J'oubliois de vous dire que j'ai fait quatre enfans : ce n'eſt ni trop ni trop peu ; & les femmes qui ont fait des enfans, pourſuivent leur carriere plus loin que les autres.

L' Acheteur.

Madame, tout le monde s'adreſſe à moi ; c'eſt à qui viendra. Quand on ſeroit ſûr de la fin du monde, on ne pourroit pas être plus âpre à vouloir fondre ſes contrats. Mais je n'ai pas les tréſors du Pérou ; il faut que j'aie mes ſuretés; je n'acquiers pas indifféremment de toutes les perſonnes. D'abord, je n'achete point de contrats viagers ſur les hommes; ils ſont aujourd'hui trop

adonnés à leurs plaiſirs. Je me ſuis fait une loi de n'acquérir que des rentes placées ſur des têtes de femmes. Les Genevois, habiles calculateurs, m'en ont donné l'exemple ; ils ont fait là une opération ſûre, excellente, & qui leur rendra beaucoup ; mais c'eſt qu'ils ont choiſi des têtes comme j'en voudrois, des têtes qui reſpirent l'air pur des montagnes ; & vous, madame, vous vivez dans Paris.

LA RENTIERE.

Je n'y vis que ſix mois, monſieur, & pendant l'hiver.

L'ACHETEUR.

C'eſt juſtement la ſaiſon dangereuſe. Je ne ſais, il y a toujours dans l'air quelque choſe de peſtilentiel; entendez-vous la groſſe ſonnerie?.... On enterre bien fréquemment depuis trois mois.

LA RENTIERE.

C'eſt une femme de quatre-vingt-dix ans qui eſt morte. J'eſpere bien aller juſques-là ; & comptez alors, monſieur, tous les arrérages que vous aurez touchés.

L' ACHETEUR.

On m'offroit hier, madame, un contrat de quatre mille livres de rente; mais j'ai ſu que la dame qui le vendoit alloit ſouvent au bal; il ne faut qu'un bal pour tuer une femme. Et quelles ſont vos occupations, je vous prie?

LA RENTIERE.

Régler mon ménage; le reſte du temps je m'occupe à lire, & tous les jours je me promene une heure ou deux ſur le boulevart. Enfin, monſieur, d'après ma vie rangée, combien me donnerez-vous de mes douze cents livres de rente?

L' ACHETEUR.

Je vais vous le dire : quatre mille huit cents livres.

LA RENTIERE.

Eh, monſieur, vous n'y penſez pas! Je me porte à merveille; que donneriez-vous donc à une femme cacochyme.

L' ACHETEUR.

Vous pouvez mourir, madame, en deſcendant mon eſcalier.

LA RENTIERE.

Le livre de M. de Buffon me donne au moins quinze années de vie, & j'ai toutes les probabilités pour moi.

L'ACHETEUR.

Je ne calcule point comme M. de Buffon; j'ai là-dessus des regles qui corrigent les promesses magnifiques des livres. Et puis les révolutions; vous m'entendez?....

LA RENTIERE.

Les révolutions! il n'y en a point à craindre; je vous proteste que l'on paiera toujours à l'hôtel-de-ville les rentes viageres, & de préférence à toutes les autres. C'est sacré; jamais le roi....

L'ACHETEUR.

Ah! madame, je me tais, je n'ai rien à dire là-dessus. Je vous donne quatre mille huit cents livres en especes sonnantes pour votre parchemin, & je puis recevoir malheureusement dans huit jours votre billet d'enterrement. Vous me paroissez d'une constitution un peu délicate. Il y a tant de choses qui

abregent la vie des femmes ; les veilles, la bonne chere, les liqueurs ; il faut manger fobrement ; le jeu même altere la fanté.

LA RENTIERE.

Je ne joue jamais, monfieur, tous les plaifirs que vous citez-là me font étrangers. Si je vends mon contrat, c'eft que j'y fuis obligée pour foutenir & pourfuivre un procès de famille.

L'ACHETEUR.

Vous avez un procès, madame ? Mais cela donne du chagrin.

LA RENTIERE.

Je le gagnerai, monfieur. Mon procureur, de chez qui je fors, me l'a promis formellement ; puis vous favez que le chagrin nous fait vivre. Allons, foyez plus raifonnable ; ajoutez à vos quatre mille huit cents livres.....

L'ACHETEUR.

Pas une obole, madame. Vous n'avez qu'à perdre votre procès, & puis vous livrer au défefpoir.....

LA RENTIERE.

Ah ! monſieur, j'ai des principes, du courage.

L'ACHETEUR.

A propos, quel eſt votre médecin, madame ?

LA RENTIERE.

Je n'ai jamais été malade, monſieur, au point d'appeler un médecin. Je ſuis ſujette à des migraines ; je ſouffre cruellement pendant vingt-quatre heures, & puis me voilà délivrée de preſque tous les autres maux.

L'ACHETEUR.

Et la petite vérole, madame, vous l'avez eue ? Oui, la marque en eſt preſqu'imperceptible.

LA RENTIERE.

Cela ſuffit, monſieur, pour ne plus l'avoir.

L'ACHETEUR.

Nous allons paſſer chez le notaire, ſi vous voulez, madame ; tout ſera

conclu

conclu dans une heure, & vous toucherez votre argent.

LA RENTIERE.

Mais, monſieur, quatre mille huit cents livres pour douze cents livres de rentes, que vous toucherez pendant vingt-cinq années au moins, je m'en flatte, ſongez donc.....

L'ACHETEUR.

En vérité, je ſuis un inſenſé de faire de pareilles acquiſitions. Du parchemin! Et puis l'incertitude de nos jours! Mais, madame, croyez-moi, logez-vous dans le quartier du Luxembourg, près la porte d'Enfer; j'ai là deux ou trois têtes avancées & qui tiennent. Vous y êtes intéreſſée autant que moi.

LA RENTIERE.

Un peu plus, je penſe. Enfin, puiſque vous êtes inexorable, allons chez le notaire. Tout cet argent ſera donc pour des gens de juſtice; mais qu'y faire? il faut dans ce beau royaume en paſſer par là.

L'ACHETEUR.

Enveloppez-vous bien dans votre

pelisse, madame. (*A voix basse.*) Et quel est ce monsieur qui dans ce coin nous a si bien écoutés sans mot dire?

LA RENTIERE.

C'est mon *factoton;* il n'a pas le sens d'une oie, il n'entend rien; il portera les sacs.....

L'ACHETEUR.

Ah, bon!..... Vous savez que je n'acquiers pas en mon propre nom?

LA RENTIERE.

Pierre ou Paul, cela m'est indifférent..... Allons, quoique vous soyez bien succinct, je veux vivre long-temps pour que vous puissiez me dire: J'ai fait une excellente affaire.

CHAPITRE DXXVII.

Vaches.

ELLES arrivent aux barrieres, l'échine maigre & le pis desséché. Voyez les vaches dans les gras pâturages de la Suisse: elles levent fiérement la tête,

elles ne se dérangent point quand vous passez. On diroit qu'elles sentent que leurs pieds foulent une terre de liberté, que l'impôt onéreux ne greve pas. Leur robe est superbe, leur démarche sûre; ce n'est plus un animal dégradé. La vache aux flancs arrondis semble partager l'aisance de son maître. Io ne fut pas plus belle que ces belles genisses.

Les vaches entrant à Paris tête baissée, rappellent les vaches maigres & dévorantes du songe de Pharaon; elles ont l'air affamé, & elles viennent pour être mangées.

On les vend pour du bœuf, dont les grosses maisons & les couvens ont emporté toutes les fortes pieces; il ne reste au petit bourgeois qui achete en détail, que de la vache. Par-tout ailleurs il y a une différence dans le prix des viandes; ici la vache se vend publiquement au même taux que le bœuf, surcharge excessive pour le pauvre, tort réel à la nourriture publique. Un nouveau tarif seroit de toute équité; car pourquoi faut-il que je paie la vache au même prix que le bœuf? Et pourquoi me livre-t-on de la vache quand je demande du bœuf? Ce n'est qu'à

Paris qu'un pareil abus eſt, pour ainſi dire, conſacré, malgré les plaintes journalieres du peuple.

Point de pays où l'on excelle mieux dans l'art de couper la viande, c'eſt-à-dire, de la dépécer de maniere que les os ne ſont jamais ſéparés de la chair. On vend pour de la tranche un côté de mâchoire ; & l'indigent qui n'a qu'un pot-au-feu, eſt étonné de trouver une dent dans un morceau qu'on lui a donné pour de la culotte.

On avoit annoncé avec beaucoup d'emphaſe une laiterie de vaches Suiſſes, & tous les bons Pariſiens diſoient : Nous boirons du bon lait de Suiſſe. Les poitrinaires ſe regardoient déjà comme guéris ; les tempéramens uſés comptoient ſur le rétabliſſement de leurs forces : mais on ne ſongeoit pas que les entrepreneurs n'avoient pas les épaules aſſez fortes pour tranſporter aux Champs-Elyſées les montagnes couvertes de ſapins, où croiſſent les végétaux ſubſtantiels.

Les vaches maigrirent dans de maigres pâturages, donnerent un lait commun, & finirent par être livrées aux bouchers. L'entrepriſe échoua, à la

grande ſurpriſe des badauds qui demandoient toujours du bon lait des vaches Suiſſes.

Il ne faut qu'un pareil trait pour peindre l'ignorance crédule d'une ville, combien elle réfléchit peu, & avec quelle facilité elle eſt dupe de toutes les promeſſes illuſoires qui lui ſont offertes par des compagnies & des imprimés.

CHAPITRE DXXVIII.

Petits Negres.

Le ſinge, dont les femmes raffoloient, admis à leurs toilettes, appelé ſur leurs genoux, a été relégué dans les antichambres. La perruche, la levrette, l'épagneul, l'angola, ont obtenu tour-à-tour un rang auprès de l'abbé, du magiſtrat & de l'officier. Mais ces êtres chéris ont tout-à-coup perdu de leur crédit, & les femmes ont pris de petits Negres.

Ces noirs Africains n'effarouchent plus les regards d'une belle; ils ſont nés dans le ſein de l'eſclavage. Mais qui n'eſt pas eſclave auprès de la beauté?

Le petit Negre n'abandonne plus sa tendre maîtresse ; brûlé par le soleil, il n'en paroît que plus beau. Il escalade les genoux d'une femme charmante, qui le regarde avec complaisance ; il presse son sein de sa tête lanugineuse, appuie ses levres sur une bouche de rose, & ses mains d'ébene relevent la blancheur d'un col éblouissant.

Un petit Negre aux dents blanches, aux levres épaisses, à la peau satinée, caresse mieux qu'un épagneul & qu'un angola. Aussi a-t-il obtenu la préférence; il est toujours voisin de ces charmes que sa main enfantine dévoile en folâtrant, comme s'il étoit fait pour en connoître tout le prix.

Tandis que l'enfant noir vit sur les genoux des femmes passionnées pour son visage étranger, son nez aplati; qu'une main douce & caressante punit ses mutineries d'un léger châtiment, bientôt effacé par les plus vives caresses, son pere gémit sous les coups de fouet d'un maître impitoyable ; le pere travaille péniblement ce sucre que le Négrillon boit dans la même tasse avec sa riante maîtresse.

CHAPITRE DXXIX.

Figure équestre de Henri IV.

OH, que le bon roi eſt bien ſur le Pont-Neuf ! Il a un front populaire ; il ſourit aux paſſans ; il n'eſt point environné d'hommes à argent. Les oiſeaux du ciel viennent ſe percher ſur ſa tête royale, & ſa place n'a rien coûté.

Académiciens de province, qui avez demandé l'éloge du *bon roi*, brûlez vos programmes, fondez cette médaille que vous deſtiniez au phraſier, au rhéteur ; venez, & arrêtez-vous aux pieds de cette ſtatue que l'amour a élevée au centre de la capitale ! Liſez dans tous les regards combien ſa mémoire eſt adorée : Le recueillement de cet homme qui contemple & qui ſe tait ; cette mere empreſſée qui montre Henri IV à ſon jeune enfant ; cet infortuné qui leve les mains au ciel, & ſoupire en ſilence ; ce reſpect univerſel d'un peuple attendri devant ce bronze ; que dis-je ! cet hommage non moins vif des étrangers, devenus citoyens en ce moment ; tout le

monde d'accord pour le regretter & le bénir, comme s'il vivoit encore, comme si le fil de ses jours avoit pu s'étendre jusqu'à nous : Ah ! que ce cri unanime est touchant, qu'il surpasse par son énergie tout ce que l'éloquence s'efforcera vainement d'exprimer !

Un officier conduisant un détachement de soldats & passant devant cette statue vénérée, s'arrêta tout-à-coup & cria : *Haut les armes ! Saluons celui-ci, mes amis, il en vaut bien un autre.*

On devroit faire de la petite esplanade qui environne cette statue, un jardin pour les enfans. S'il y a sur la terre un lieu contraire à l'enfance, c'est cette grande ville. Les enfans ne peuvent jouer sans risque dans la rue ni dans les carrefours ; & s'il y a des gazons devant la place du Louvre & ailleurs, on les repousse avec le fusil : on ne permet pas aux *bonnes* de s'y asseoir. A quoi sert ce gazon, s'il n'est pas pour l'enfance ? Ah ! monsieur d'Angevilliers, je vous présente ici ma requête ; les enfans orneront vos gazons encore mieux que vos sentinelles.

J'aimerois à voir la statue du bon roi environnée de la génération qui vient

de naître ; & les enfans, en conservant le souvenir de leurs premiers jeux, auroient appris de bonne heure à bénir sa mémoire & à redire ses vertus à la génération suivante.

CHAPITRE DXXX.

Dictionnaires.

PANKOUKE & Vincent les commandent à tout compilateur armé de scribes; on bâtit des volumes par alphabet, ainsi que l'on construit un édifice dans l'espace de tant de mois. L'œuvre est sûre avec les manœuvres.

On a tout mis en dictionnaires. Les savans s'en plaignent ; ils ont tort. Ne faut-il pas que la science descende dans toutes les conditions? Ne faut-il pas qu'elle soit hachée , pour être reçue par le plus grand nombre ? Prise en masse , elle effraieroit. Si telle science étoit entiere & parfaite, on auroit tort de la morceler ; mais aucune n'a cet avantage : toutes en sont loin encore. Nous n'avons que des matériaux pro-

prement dits; & les débris de la chose valent la chose même.

Tant mieux, si l'on a trouvé le secret d'instruire à peu de frais; si l'on a évité les recherches pénibles, laborieuses. Quant aux erreurs, elles se glissent par-tout; les gros livres n'en sont pas plus exempts que les abrégés. Ce qu'il y a de plus important, c'est que certaines connoissances soient à la portée de tout le monde.

Les Dictionnaires ne contiennent pas tous les mots usités parmi le peuple; ils sont insuffisans pour une foule d'expressions qui valent bien celles que les poëtes & les orateurs ont consacrées, & qui tiennent à des pratiques curieuses & journalieres. Un François enseignoit à des mains royales à faire des boutons; quand le bouton étoit fait, l'artiste disoit: *A présent, Sire, il faut lui donner le fion.* A quelques mois de là, le mot revint dans la tête du roi; il se mit à compulser tous les Dictionnaires françois, Richelet, Trevoux, Furetiere, l'Académie françoise, & il n'y trouva pas le mot dont il cherchoit l'explication. Il appela un Neuchatelois qui étoit alors à sa cour, & lui dit: Dites-moi ce que

c'eſt que le *fion* dans la langue françoiſe? Sire, reprit le Neuchatelois, le *fion* c'eſt la bonne grace.

Graves auteurs, graves penſeurs, naturaliſtes, politiques, hiſtoriens, vous n'êtes pas diſpenſés de donner le *fion* à vos livres; ſans le *fion* vous ne ſerez pas lus. Le *fion* peut s'imprimer dans une page de métaphyſique, comme dans un madrigal à Glycere. Académiciens qui parlez de goût, étudiez le *fion*, & placez ce mot dans votre Dictionnaire qui ne s'acheve point.

CHAPITRE DXXXI.

Muſées.

ETABLISSEMENS nouveaux, que quelques particuliers s'efforcent de naturaliſer parmi nous. Ils auront beaucoup de peine à réuſſir, parce qu'il y a trop peu de liberté dans notre gouvernement, pour que chacun donne un développement ſûr à ſes vues particulieres, & que la capitale a plutôt des goûts & des fantaiſies, qu'un amour réel & conſtant pour les ſciences & pour les arts.

Avec quel zele infatigable M. de la Blancherie n'a-t-il pas pourſuivi l'ouverture de ces aſſemblées ! Chaque jour il avoit à combattre quelque nouvel obſtacle. Son muſée s'ouvroit, ſe fermoit, tomboit, ſe relevoit ; il le promenoit dans tous les quartiers, & jamais il n'a pu recevoir une aſſiette ſolide & fixe, parce que les hommes ne s'aſſembleront jamais pour mêler leurs idées, leurs vues, leurs entrepriſes autre part que dans une république. Il nous manquera toujours un point de réunion pour l'éloquence, pour les belles-lettres, pour la philoſophie ; il faut que ceux qui cultivent ces arts, travaillent iſolés, & ils n'en vaudront que mieux. On tente de le donner, ce point fixe, aux ſciences exactes, à la phyſique, à la chimie, aux mathématiques. M. Pilatre de Rozier ſera-t-il plus heureux que M. de la Blancherie ? Verra-t-on accourir en foule les ſavans, les artiſtes, les amateurs nationaux ou étrangers ?

Les proſpectus étalent de ſuperbes promeſſes ; les commiſſaires ont prononcé, le gouvernement a accordé ſa protection à l'hôtel où tous les chef-d'œuvres des arts doivent ſe réunir. Toutes les

classes de citoyens sont averties de venir à tel jour & à telle heure puiser dans le vaste bassin des sciences ; mais l'exécution répondra-t-elle à tout ce grand appareil ? J'en doute fort, même pour les sciences qui n'alarment point l'administration.

Toute assemblée publique est trop contraire à l'esprit du gouvernement François, pour qu'elle ait lieu ; & toute société qui ne fera pas ses lois elle-même & qui les recevra, ne pourra ni se maintenir, ni poursuivre, ni chérir ses travaux. Ces sortes d'établissemens me paroissent impraticables, parce qu'il n'y a à Paris que des liaisons superficielles, & que les prohibitions sont si aisées, si multipliées, qu'il ne faut que le sot rapport d'un subalterne, ou la mauvaise humeur d'un homme en place, pour dissoudre l'assemblée d'hommes les plus éclairés & les plus animés du bien public.



CHAPITRE DXXXII.

Bureaux d'Esprit.

On appelle ainsi toute maison où la maîtresse affiche son goût pour la littérature, fait profession d'en parler, & se pique de s'y connoître. On ne voit plus guere aujourd'hui de ces sociétés que l'on citoit il y a quelque temps. Elles sont dissoutes, parce que le goût des lettres est répandu par-tout, & que le titre d'académicien ne donne pas plus d'esprit à l'individu qui le porte, qu'à la maison qu'il fréquente. On pense, on parle, & l'on raisonne sans ces directeurs de littérature ; elle est infiniment connue & cultivée dans toutes les classes.

Une femme est toujours dupe de vouloir régner autrement que par l'empire des graces ou par celui de la bonté. On peut tout feindre, excepté l'esprit des lettres. Quand on ne les cultive que par air ou comme une ressource, les difficultés naissent & offrent un écueil dangereux.

Qu'a fait une femme qui veut entrer ſubitement & comme actrice dans le ſanctuaire des muſes & de la philoſophie ? Elle a lorgné, perſifflé, minaudé, fait des nœuds & des riens ; elle a gâté ſon eſprit dans une mer de futilités; elle n'a fait attention qu'au brillant, & s'eſt toujours arrêtée à la ſuperficie. Elle s'aveugle elle-même ; cependant elle croit pouvoir décider d'un livre comme d'un pompon. La pareſſe de ſon eſprit l'empêche d'examiner; le peu d'énergie de ſon ame ne lui permet pas de ſaiſir les traits marqués ; ſa légéreté repoſe ſur quelques détails, & ne peut embraſſer le plan. Elle prononce comme elle ſent, d'une maniere vague, incertaine & peu ſûre.

Qu'elle ouvre ſa porte à cet eſſaim d'auteurs qui, ſans nom & ſans talens, ſont dix fois plus orgueilleux que les auteurs connus. Ils arrivent pour mettre à contribution ſon ton admiratif. Le ſatirique vient chercher près d'elle des traits propres à la comédie. Elle ſiege ſur ſon petit tribunal, où en jugeant elle eſt jugée la premiere. Obligée de louer ceux qui ſont préſens, les derniers venus ſe montrent jaloux. Alors

la division se met dans la troupe; elle veut concilier les mécontens, & des jugemens contradictoires sortent de sa bouche. L'aigreur devient acharnement; elle auroit plutôt pacifié les puissances belligérantes, que de réunir ces partis opposés.

Elle a voulu se rendre médiatrice, elle est chansonnée des deux côtés : ce qui est fort cruel, après avoir reçu tant de vers à sa louange. Elle reste enfin seule, forcée de protéger encore un auteur de la foire ou de l'opéra-comique, qui l'ennuie & qu'elle écoute pour ne pas paroître désœuvrée.

Les femmes distinguées ont renoncé à ce ridicule, encore en vogue il y a trente années, & l'ont laissé à quelques petites femmes d'académiciens, qui ont besoin de plâtrer la réputation de leurs maris, & qui sont curieuses aussi de juger par elles-mêmes du talent des jeunes auteurs. Les femmes sensées, qui sont étrangeres à toutes les prétentions de la gent académique, ne se livrent pas à un engouement particulier; elles ne répetent point le jargon des jugeurs modernes, ne se perdent pas dans les pédantesques discussions du goût, &

n'ont

n'ont point la fureur de s'éloigner du bon sens pour courir après l'esprit.

On trouve donc aujourd'hui l'académie françoise dans beaucoup de maisons. Il n'est plus besoin d'aller au Louvre pour y entendre des vers & de la prose; on en fait dans le monde tout aussi bien que les jurés beaux-esprits. Ils n'ont de plus que le ridicule de leurs prétentions exclusives.

CHAPITRE DXXXIII.

Monsieur le Public.

Le public existe-t-il? Qu'est-ce que le public? Où est-il? Par quel organe manifeste-t-il sa volonté? Ne s'imagine-t-il pas souvent prononcer, quand il dédaigne ou bien quand il s'engoue? Dites à un homme en place, *Le public désapprouve*; il répond: *J'ai aussi mon public, lequel approuve, & je m'en tiens à celui-là.*

Un autre dit: *Le public, je le fais parler comme je veux; il ne tient qu'à moi de lui donner telle ou telle impression.* Et il dit vrai, du moins pour quelque temps.

Qu'est-ce donc que ce public, que l'auteur d'*Acajou* a traité avec un ton si cavalier? Il manque d'un point de réunion; & comme il ne peut jamais former à Paris une seule & même voix, c'est un composé indéfinissable.

Un peintre qui voudroit le représenter sous ses véritables traits, pourroit le peindre sous la figure d'un personnage en cheveux longs & en habit galonné, une calotte sur la tête & l'épée au côté, portant le manteau court & les talons rouges, tenant en main une canne à bec-à-corbin, ayant une épaulette, la croix à la boutonniere gauche & l'aumuce sur le bras droit. Vous voyez que ce *monsieur* doit raisonner à-peu-près comme il est vêtu.

Je citerai encore l'admirable production, trop peu lue, intitulée: *Le Charlatan*, ou *le docteur Sacroton*, où l'on voit un tableau du public. Il consiste en différens mannequins de toutes sortes de grandeurs & de figures. Le charlatan s'en sert pour enhardir son éleve, qui tremble de débuter sur le Pont-Neuf. Il lui crie d'envisager ce public formidable tel qu'il est; & le disciple, convaincu que le public n'est qu'une

assemblée de mannequins, parle & harangue hardiment.

Il est cependant un public; mais ce n'est pas celui qui a la fureur de juger avant de comprendre. Du choc de toutes les opinions, il résulte un prononcé qui est la voix de la vérité & qui ne s'efface point. Mais ce public est peu nombreux; il n'a ni chaleur, ni esprit de parti, ni précipitation; il n'est point dans les antichambres des hommes en place; & c'est de lui que madame de Sévigné a dit: *Le public n'est ni fou ni injuste*; ou comme le disoit une autre femme pleine d'esprit: *C'est que la raison finit toujours par avoir raison.*

CHAPITRE DXXXIV.

Anecdote.

Un médecin fameux, qui ne fait la médecine que pour les gens riches, fut appelé chez un homme aisé. Il se chargea volontiers de le traiter. Pendant la convalescence du malade, le laquais de ce dernier se trouve indisposé. Le convalescent en reconduisant son médecin,

le prie de s'arrêter un moment dans l'entresol, pour donner un conseil à son laquais. Le médecin lui donne le conseil ; mais le maître, un mois après, l'ayant fait avertir de passer chez lui, il n'y vint pas.

Etonné de ce procédé, il en demanda la raison au médecin, dans une maison où il le rencontra. Voici la réponse du docteur : *En m'écrivant, monsieur, vous ne m'avez pas marqué si c'étoit pour vous ou pour votre laquais. Je n'ai point été chez vous ; car je suis bien aise de vous prévenir, que je ne fais point la médecine pour les laquais.*

CHAPITRE DXXXV.

Pieces de deux sous.

Les pieces de deux sous, dont l'empreinte est presque effacée, sont un objet perpétuel de disputes, & donnent lieu, dans les marchés publics, à de fréquens pugilats. Deux crocheteurs se cassent la mâchoire pour l'intérêt de deux liards ; mais tout est relatif.

La cour des monnoies a voulu que la

piece de deux ſous, marquée ou non marquée, eût ſon cours. Tout vendeur s'étoit obſtiné à vouloir les réduire à ſix liards de ſa pleine autorité. A cet effet, on les raya d'une croix, pour déſigner celles qui étoient uſées. Or l'arrêt portoit défenſe de rayer ainſi les pieces. Ce débat a occaſioné un nombre infini de gourmades & de clameurs, & l'on s'égoſilloit pendant vingt minutes, avant de fixer irrévocablement le taux de la piece.

Il ſeroit facile de ſuivre la méthode uſitée en Eſpagne. Des hommes ſe promenent avec une corbeille pleine de nouvelles pieces, & le public leur apporte les vieilles en échange; car c'eſt le gouvernement qui doit ſupporter en plein le déchet des monnoies. Le peuple à Paris n'en donneroit pas la raiſon politique; mais il la ſent par inſtinct, & il crie très-haut quand on veut le faire perdre ſur le ſigne repréſentatif. Il doit être immuable. La piece effacée doit avoir ſon cours comme la piece neuve, & ſans aucune diminution.

CHAPITRE DXXXVI.

Marchandes de modes.

ASSISES dans un comptoir à la file l'une de l'autre, vous les voyez à travers les vitres. Elles arrangent ces pompons, ces colifichets, ces galans trophées que la mode enfante & varie. Vous les regardez librement, & elles vous regardent de même.

Ces boutiques se trouvent dans toutes les rues. A côté d'un armurier qui n'offre que des cuirasses & des épées, vous ne voyez que des touffes de gaze, des plumes, des rubans, des fleurs & des bonnets de femmes.

Ces filles enchaînées au comptoir, l'aiguille à la main, jettent incessamment l'œil dans la rue. Aucun passant ne leur échappe. La place du comptoir, voisine de la rue, est toujours recherchée comme la plus favorable, parce que les brigades d'hommes qui passent, offrent toujours le coup-d'œil d'un hommage.

La fille se réjouit de tous les regards

qu'on lui lance, & s'imagine voir autant d'amans. La multitude des paſſans varie & augmente ſon plaiſir & ſa curioſité. Ainſi ce métier ſédentaire devient ſupportable, quand il s'y joint l'agrément de voir & d'être vue; mais la plus jolie du comptoir devroit occuper conſtamment la place favorable.

On apperçoit dans ces boutiques des minois charmans à côté de laides figures. L'idée d'un ſérail ſaiſit involontairement l'imagination; les unes ſeroient au rang des ſultanes favorites, & les autres en ſeroient les gardiennes.

Pluſieurs vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles, leurs rivales; il faut qu'elles faſſent taire la ſecrete jalouſie de leur ſexe, & que par état, elles embelliſſent toutes celles qui les paient & qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois eſt ſi joli, que le front altier de la riche dame en eſt effacé. La petite marchande en robe ſimple ſe trouve à une toilette dont elle n'a pas beſoin; ſes appas triomphent & effacent tout l'art d'une coquette. Le courtiſan de la grande dame devient tout-à-coup infidele; il ne lorgne

plus dans le coin du miroir que la bouche fraîche & les joues vermeilles de la petite qui n'a ni Suiffe ni aïeux.

Plus d'une auffi ne fait qu'un faut du magafin au fond d'une berline angloife. Elle étoit fille de boutique ; elle revient un mois après y faire fes emplettes, la tête haute, l'air triomphant, & le tout pour faire fécher d'envie fon ancienne maîtreffe & fes cheres compagnes.

Elle n'eft plus affujettie au comptoir ; elle jouit de tous les dons du bel âge. Elle ne couche plus au fixieme étage dans un lit fans rideaux, réduite à attrapper en paffant le ftérile hommage d'un maigre clerc de procureur. Elle roule avec le plaifir dans un lefte équipage ; & d'après cet exemple, toutes les filles, regardant tour-à-tour leur miroir & leur trifte couchette, attendent du deftin le moment de jeter l'aiguille & de fortir d'efclavage.

En paffant devant ces boutiques, un abbé, un militaire, un jeune fénateur y entrent pour confidérer les belles. Les emplettes ne font qu'un prétexte ; on regarde la vendeufe & non la marchandife. Un jeune fénateur achete une bouffante ; un abbé fémillant demande

de la blonde ; il tient l'aune à l'apprentie qui mesure : on lui sourit, & la curiosité rend le passant de tout état acheteur de chiffons.

Quelques boutiques de marchandes de modes sont montées sur un ton sévere, comme pour contraster fortement avec les autres. Là toutes les filles sont recluses ; c'est la main de la chasteté contrainte qui arrange ces ajustemens voluptueux dont se parent les courtisanes. Là on les habille, mais on ne les imite pas ; on ne garde rien pour soi des ornemens séducteurs que l'on prodigue aux filles d'opéra. On travaille bien pour elles ; mais il n'est pas même permis de les voir. Imaginez des cuisinieres qui ne goûteroient jamais à la sauce : tel est l'état de ces filles gardées & travaillant sous l'œil de la sévérité aux attributs de la licence.

Mais la maîtresse du magasin est si étonnée elle-même de l'ordre miraculeux qu'elle a établi & qu'elle maintient, qu'elle le raconte à tout venant, comme un prodige continuel. On diroit que c'est une gageure qu'elle a faite à la face de l'univers, & qu'elle veut faire dire à l'histoire : Dans Paris est une boutique

de marchande de modes, où toutes les filles font chaftes ; & ce phénomene eft dû à l'exemple de ma vertu & à ma vigilance.

Mais j'oubliois que le travail des modes eft un art ; art chéri, triomphant, qui dans ce fiecle a reçu des honneurs, des diftinctions. Cet art entre dans le palais des rois, y reçoit un accueil flatteur. La marchande de modes paffe au milieu des gardes, pénetre l'appartement où la haute nobleffe n'entre pas encore. Là on décide fur une robe, on prononce fur une coiffure, on examine tout le jeu d'un pli heureux. Les graces ajoutant aux dons de la nature, embelliffent la majefté.

Mais qui mérite d'obtenir la gloire, ou de la main qui deffine ces ajuftemens, ou de celle qui les exécute ? Problême difficile à réfoudre. Peut-on dire ici, *Inventes, tu vivras ?* Qui fait de quelle tête féminine part la féconde idée qui va changer tous les bonnets de l'Europe, & foumettre encore des portions de l'Amérique & de l'Afie à nos collets-montés ?

La rivalité entre deux marchandes de modes a éclaté derniérement, comme

entre deux grands poëtes. Mais l'on a reconnu que le génie ne dépendoit pas des longues études faites chez mademoiselle Alexandre, ou chez M. Baulard. Une petite marchande de modes de l'humble quai de Gesvres, bravant toutes les poétiques antécédentes, rejetant les documens des vieilles boutiques, s'élance, prend un coup-d'œil supérieur, renverse tout l'édifice de la science de ses rivales. Elle fait révolution, son génie brillant domine, & la voilà admise auprès du trône.

Aussi quand le cortege royal s'avance dans la capitale, que le pavé étincelle sous le fer des coursiers que monte une noble élite de guerriers, que tout le monde est aux fenêtres, que tous les regards plongent au fond du char étincelant, la reine, en passant, leve les yeux & honore d'un sourire sa marchande de modes.

Sa rivale en seche de jalousie, murmure de ses succès, cherche à les rabaisser, ainsi que fait un journaliste dans ses feuilles contre un auteur applaudi. Mais la reine est l'arbitre des modes; son goût fait loi, & sa loi est toujours gracieuse.

Les marchandes de modes ont couvert de leurs induftrieux chiffons la France entiere & les nations voifines. Tout ce qui concerne la parure a été adopté avec une efpece de fureur par toutes les femmes de l'Europe. C'eft une contrefaçon univerfelle ; mais ces robes, ces garnitures, ces rubans, ces gazes, ces bonnets, ces plumes, ces blondes, ces chapeaux font aujourd'hui que quinze cents mille demoifelles nubiles ne fe marieront pas.

Tout mari a peur de la marchande de modes, & ne l'envifage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coiffures, ces ajuftemens, ces panaches dont les femmes font idolâtres, réfléchit, calcule & refte garçon. Mais les demoifelles vous diront qu'elles aiment autant des poufs & des bonnets hiftoriés que des maris. Soit.



CHAPITRE DXXXVII.

Carmélites.

UNE fille de Louis XV, Madame Louiſe de France, a pris le voile de Carmélite, & a prononcé ſes vœux dans le monaſtere de Saint-Denis. Ce renoncement à la cour pour les auſtérités du cloître a fait grand bruit dans le temps.

La Ducheſſe de la Valliere, tendre amante de Louis XIV, ſe fit auſſi Carmélite, en 1675, & vécut trente-cinq ans dans les larmes de l'amour & de la pénitence.

Leur genre de vie eſt fort auſtere; mais la tempérance & une vie réglée font qu'elles pouſſent loin leur carriere. Le jeûne habituel alonge les jours de l'homme; & c'eſt dans les couvens qu'il faut chercher ces individus vivaces qui doivent au régime exact de longues années. Voilà un ſujet de réflexions pour les mondains uniquement attachés à cette vie, & qui aiment à vivre; mais il ne faut pas qu'ils ſe livrent à la gourmandiſe;

c'eſt ce que nous dit l'exemple des Carmélites, qu'une grande frugalité dans le boire & dans le manger, qu'une nourriture ſévere & toujours égale, que la diette enfin accroît les forces vitales, & que la ſobriété rigoureuſe enterrera conſtamment l'intempérance.

Ainſi les ſœurs Carmélites ſont utiles en ce qu'elles donnent à tous les humains leurs freres une perpétuelle leçon ; en ce qu'elles prêchent le régime aux partiſans de la bonne chere, à cette foule de gourmands qui ne peuvent s'imaginer qu'un peu de pain, de légumes & d'eau ſuffiſent pour ſoutenir à la fois, la vie, la ſanté & la force.

La ſœur Louiſe-Marie de France, religieuſe Carmélite à Saint-Denis, a eu la conſolation de voir pluſieurs Carmes déchauſſés, animés tout-à-coup par ſon exemple, condamner le relâchement qui s'étoit gliſſé parmi eux ſur quelques points de leur inſtitut primitif, & religieux plus fervens, embraſſer la regle dans toute ſa rigueur.

La ſœur Louiſe-Marie de France, pour protéger des vues auſſi recommandables, ſupplia ſon auguſte pere d'obtenir un bref du pape, qui les auto-

rifât à vivre fous une difcipline plus févere ; & le bref du pape eft venu récompenfer l'héroïfme monaftique de ces Carmes déchauffés, qui font à Charenton l'édification des fœurs Carmélites.

Si j'avois à trouver le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, j'irois le chercher dans un cloître, a dit l'abbé Trublet. Cette réflexion a de la profondeur.

CHAPITRE DXXXVIII.

Mémoires imprimés.

Si les injures ne les défiguroient pas trop fouvent, la fociété en retireroit un grand avantage dans les affaires litigieufes.

Comme il y a des hommes qui, par ton, ou plutôt par un fecret intérêt, contredifent les chofes les plus claires, les plus utiles, & réduifent tout en problême, on a vu des *parleurs* affez ennemis de la juftice & de l'ordre pour condamner cette défenfe publique de l'opprimé, toujours formidable à l'oppreffeur, & qui, en éclairant le public,

dirige les magiſtrats & peut leur ſauver beaucoup d'écarts. *Vox populi*, *vox Dei.*

Si la découverte de l'imprimerie eſt un préſent divin fait aux hommes, c'eſt ſur-tout lorſqu'elle peut ſervir à intéreſſer une nation entiere, à la rendre attentive aux droits de l'infortuné ſans nom & ſans crédit. Rien ne doit plus irriter le méchant & l'homme injuſte que l'idée de voir le flambeau ſubitement enfoncé dans les ténebres, où ils cachoient leurs actions honteuſes.

L'honnête homme ne craint point les recherches que l'on peut faire ſur la vie privée. Semblable à ce Romain vertueux, il habiteroit volontiers une maiſon diaphane. C'eſt donc une inſtitution qui mérite d'être conſervée, que celle qui traduit d'abord, en préſence du public, les combats qui doivent ſe porter ſous l'œil des juges. Ils ſeront plus aſſurés dans leur marche, parce que la queſtion aura été débattue & apperçue ſous toutes ſes faces.

La voix publique a une droiture & une force que le philoſophe ne ſe laſſe point d'admirer. Rarement elle s'égare; & même lorſqu'elle ſe trompe, elle fait toujours

toujours des observations assez justes, dont on peut profiter

Quand un peuple deviendra fin & rusé, l'injustice se perfectionnera chez lui dans l'art de se couvrir des apparences de l'équité. Ses voiles d'iniquité seront plus épais, & il n'y aura que des mains hardies qui pourront les déchirer.

Le riche a l'avantage sur le pauvre qu'il peut employer pour sa défense les plus hauts talens, appuyer son usurpation de tous les dehors imposans de l'éloquence. Le pauvre est seul. S'il n'a pas la ressource d'intéresser le public & de promettre à son défenseur la gloire qui accompagne le courage désintéressé, il succombera.

Le plus terrible frein qu'on puisse opposer enfin à l'injustice qui foule aux pieds les lois dès qu'elle croit n'être pas apperçue, est la menace d'amener ses violences sourdes au grand jour. Alors elle frémira, elle accordera à la crainte de la honte ce qu'elle aura refusé au tribunal de la conscience.

Nous le répétons, il n'y a que l'homme dont la vie cherche l'ombre, qui puisse réclamer contre cet usage

propre à démasquer les fourbes, à intimider les hypocrites, à comprimer le crime dans le cœur du méchant, qui craint plus ordinairement l'infamie que ses propres remords.

Ne dissimulons pas qu'on peut abuser de cet avantage, qu'on l'a fait; & de quoi n'abuse-t-on point? Mais les abus sont en trop petit nombre pour contre-balancer l'utilité qui résulte de la publicité des faits litigieux. Le vrai perce toujours; il a un caractere qu'on ne peut méconnoître. Ce qui appartient à la calomnie, n'est point durable; elle se trahit toujours par quelque côté. D'ailleurs les mémoires injurieux sont supprimés, & leurs auteurs flétris.

La profession des lettres devroit être indispensablement liée à celle d'avocat; ou plutôt ce ne devroit être, comme chez les anciens, qu'un seul & même état. Mais les vieux avocats, voulant se réserver exclusivement le droit lucratif de signer des *pieces d'écriture*, que le plus souvent ils n'ont pas faites, ont déclaré la guerre aux jeunes, afin d'éloigner des copartageans incommodes. Ils ont imaginé toutes les entraves pour ôter à une profession noble sa

liberté, pour y briser le reſſort des grandes ames. Ils ſe ſont oppoſés à ſon affranchiſſement : de ſorte qu'avec le *tableau*, l'ordre des avocats n'eſt plus aujourd'hui qu'une communauté de procureurs.

CHAPITRE DXXXIX.

Maris.

LES maris ont paru adopter définitivement ces deux vers de la Noue :

> La plainte eſt pour le fat, le bruit eſt pour le ſot ;
> L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

La honte ne rejaillit que ſur celui qui ſemble la ſouffrir volontairement. Tant que les choſes ſont dans l'ombre, (& tout ſe paſſe aujourd'hui décemment) un mari n'en eſt point reſponſable; mais ſi elles parviennent au grand jour, il peut alors uſer de quelque rigueur. Ordinairement le mari ne fait point retentir les tribunaux de ſes diſgraces domeſtiques; il dit à ſa femme : Je ne veux pas cauſer vos malheurs; ſoyez libre, jouiſſez de tel contrat de

rente ; le revenu vous en ſera payé en quelque lieu que vous vous tranſportiez : mais nous ne nous verrons plus. Je vous prie ſeulement de quitter la capitale pour quelque temps, afin d'effacer le bruit qui court. Une nouvelle en détruit aiſément une autre dans ce pays frivole.

Telle eſt l'honorable capitulation. La femme fait ſonner bien haut le ſacrifice de la capitale ; elle s'écrie : Comment peut-on vivre en province ? En vain ſon intime amie lui dit qu'on vit maintenant à la pariſienne dans preſque toutes les villes ; elle veut que ſon mari lui ſache gré de ſon départ, & qu'il augmente en conſéquence la penſion annuelle.

Les maris Pariſiens ne ſont pas des maîtres abſolus dans leur maiſon ; leurs épouſes ne ſont point aſſervies à l'obéiſſance. Un air d'égalité regne entr'eux : point de ton marital ; chacun vit de ſon côté & choiſit ſes amuſemens & ſes ſociétés. Perſécuter ſa femme, la contrarier, ſeroit une choſe odieuſe & généralement condamnée ; mais quelle que ſoit la vie particuliere, jamais on ne manque aux égards que l'on ſe doit

réciproquement. Voyez-les enſemble : c'eſt l'image de la concorde ; c'eſt le langage, ſinon de l'amitié, au moins de la complaiſance attentive. Jamais les diſputes intérieures ne ſont remarquées de l'étranger : ce ſeroit un vrai ſcandale. La femme aigre, impérieuſe, rencontre ordinairement un mari plus raiſonnable, qui lui cede & ne fait que rire de ſes caprices.

Liés intimement par leurs intérêts domeſtiques, ils les ſoutiennent de concert & avec prudence. La coutume de Paris donne aux femmes des droits très-étendus qu'elles n'ont point ailleurs : auſſi ſont-elles conſultées ſur toutes les affaires, qui ne ſe font que par leur entremiſe. Sans les femmes, aucune affaire ne ſe conclut.

Quelquefois deux époux, après avoir mené chacun une vie diſſipée, viennent à ſe reconnoître, & ſe rapprochent ſur la fin de leur carriere. Ils ſe pardonnent leurs torts réciproques. Une douce amitié fait alors le charme de leur vieilleſſe. Ils goûtent, quoiqu'un peu tard, ce bonheur domeſtique auquel rien ne peut ſuppléer. Tels ſe ſeroient aimés conſtamment toute leur vie, s'ils

n'en eussent pas prononcé le serment à l'autel.

Il faut avertir les étrangers que tous les anciens contes faits sur la débonnaireté des maris ne sont plus de mise dans aucune société ; qu'on ne parle des infidélités des femmes, que quand l'histoire est narrée en jolis petits vers: alors on peut la lire publiquement aux dames assemblées. Mais jamais on ne parle en prose des disgraces maritales; il faut qu'elles aient un air poétique pour avoir cours dans le monde. On a vu des étourdis raconter en pleine table à des femmes leur propre histoire, sans y entendre malice. Cet accident fâcheux pouvant se renouveler dans une société, l'on est convenu généralement qu'on ne plaisanteroit plus dorénavant d'aucune maniere sur les maris trompés ou débonnaires ; & cette loi bien conçue est fort sage.



CHAPITRE DXL.

Mimes d'un genre nouveau.

J'AI vu trois hommes doués d'un talent ſingulier. Ils imitoient parfaitement ce que perſonne ne ſonge à imiter, comme le bruit léger d'une mouche qui vole & bourdonne, d'une porte qui ſe ferme & de la clef qui tombe, d'un pot qui ſe caſſe. Vous entendez enſuite le chant de vingt religieuſes, où vous diſtinguez les voix jeunes & les voix caſſées; une proceſſion, un enterrement que coupe un embarras, la voix meſurée des prêtres & la voix rauque des voituriers. L'œil voit l'auteur qui crée tous ces tons différens, & l'oreille s'étonne de leur vérité & de leur préciſion.

Le même homme à table ſe métamorphoſe rapidement en pluſieurs perſonnages, pleure, rit, chante, ſanglotte, éternue, touſſe, fait le ſourd, le niais, l'aveugle, le goutteux. Chaque tableau paſſe comme un éclair ; ce ſont des nuances fines, délicates, promptes, qui donnent

à sa physionomie des physionomies diverses, & qui lui impriment une prodigieuse & incroyable mobilité.

Il feroit impossible de donner aux étrangers une idée de ce talent rare & pittoresque ; il faut le voir. S'il est impossible à la plume de représenter le jeu pathétique de la Dumesnil, les graces de feu Poisson, la naïveté de mademoiselle Dangeville, il me feroit encore plus difficile de décrire le jeu fin de ces mimes. Heureux imitateurs des accidens variés de la nature, elle leur fournit une multitude de traits qu'on n'a jamais songé à faire passer sur nos théâtres. Nos salles feroient trop vastes pour ces imitations fines & déliées, qui déguisent l'art avec tant d'adresse. Il faut voir & entendre ces mimes ; & lorsqu'on les a vus & entendus, on a peine à comprendre comment l'art a pu s'approcher de ce point de perfection. Sortez d'auprès d'eux, & allez voir Préville, comédien du roi : son jeu ne vous paroîtra plus qu'une grimace, une charge perpétuelle, une attitude maniérée.



CHAPITRE DXLI.

Hôtel de la Force.

CET hôtel appartenoit à Jacques de Caumont, *duc de la Force.* Le hasard a voulu qu'il devînt une véritable maison de force, & l'on n'ôtera plus désormais de la tête du petit peuple que cet *hôtel de la Force* prend sa dénomination des guichets, des clefs & des larges verroux. Ainsi l'origine de plusieurs antiquités est devenue équivoque par l'ignorance où l'entêtement du peuple.

Cette prison est un exemple du bien qu'amenent les justes réclamations des écrivains plaidant la cause de l'humanité. Il faut donc écrire, ou plutôt tourmenter la partie qui gouverne. La punition d'une faute n'est plus un supplice, l'imprudence ne se trouve plus à côté du crime ; on n'y a point creusé ces cachots & ces souterrains, où je ne sais quel oubli cruel ajoutoit à la rigueur de la loi.

Louis XVI (qu'il en soit béni!) jetant un regard paternel sur ces lieux

d'horreur & de misere, a accordé aux prisonniers les commodités qui peuvent alléger leur état, & ôter aux infortunés, quels qu'ils soient, le sentiment affreux du désespoir. La question a été anéantie ainsi que les cachots, & l'on reconnoît aujourd'hui que c'étoit une cruauté gratuite.

Louis XVI a donné plusieurs édits bienfaicteurs de cette espece. Il ne faudroit pas d'autres trophées à l'entour de sa statue, que le titre de ces édits publiés sous son regne. La nation en attend de nouveaux aussi favorables à la partie souffrante. Ils viendront..... Oh, qu'il est beau de voir un homme enchâssé dans un roi!

Fin du Tome sixieme.



TABLE

DES CHAPITRES.